

Revue Internationale en Sciences Humaines et Sociales









LE MYTHE DE LA MAÎTRISE DU RISQUE DANS LES SOCIÉTÉS MODERNES

Jawad Mejjad (sous la direction de)

M@gm@ vol.13 n.2 Mai-Août 2015

ÉDITORIAL

Éditorial

Jawad Mejjad

C'est avec une grande fierté que j'ai le plaisir de présenter ce numéro spécial de M@GM@, qui se veut une réflexion autour de la notion de risque dans nos sociétés modernes. C'est à l'invitation d'Orazio Maria Valastro que j'ai proposé ce sujet qui me semble porter en creux les questionnements essentiels des mutations sociales en cours.

CONTRIBUTIONS

Étudier à l'étranger : une cartographie des risques

Olga Amarie

Savoir prendre des risques est un défi à l'intelligence humaine et à la résilience. Les risques proviennent de nos propres actes ou nous sont imposés. Toutefois, dans le contexte de la mondialisation des risques, les études internationales sont génératrices d'emplois. En utilisant le dialogue individuel et collectif, nous avons tout d'abord identifié et évalué des risques pertinents aux études à l'étranger, tels que le risque dans la destination et la période, le risque financier et juridique, et aussi le risque moral et du retour. Le plus important, selon cette étude, est le manque d'aide financière et de renseignements fiscaux. Par la suite, nous avons estimé le niveau et analysé l'impact de ces risques sur les étudiants. Enfin, nous avons proposé des mesures et des conseils pratiques, en tant qu'observateurs, pour traiter ou minimiser les risques identifiés. Si vous avez les moyens, n'hésitez pas à franchir ce pas. L'exploration transfrontalière est devenue aujourd'hui inévitable.

La fin du risque zéro : du homegrown jihadism au terrorisme du loup solitaire

Rémi Baudouï - Frédéric Esposito

Le risque zéro représente un moment historique particulier dans la conceptualisation de la socio-politique du risque. Son application repose au début des années 1980 sur l'hypothèse de la possibilité de progresser dans le domaine de l'anticipation et de la gestion sécuritaire des crises potentielles au point de pouvoir prémunir les populations contre toute forme de menace. Il fut employé dans les domaines de la protection civile et de la sécurité militaire. Comme élément de gouvernance politique, il réfutait l'idée selon laquelle le risque existe en préalable comme catégorie d'acceptabilité collective de la menace.

Collection Cahiers M@GM@



Volumes publiés

www.quaderni.analisiqualitativa.com



presque 40 ans plus tard. Comme une préfiguration de ce que ce dernier distinguera de son présent, le mythe cybernétique d'une société rationalisée, automatisée, mathématisée, forgé dans les années 1950, fait preuve d'une pertinence surprenante. Faisant émerger une société sous forme de dispositif socio-technique, la cybernétique pose des questions futuristes et offre des réponses d'une actualité impressionnante.

Risques, lumières et obscurités: les éclairages de l'humanisme méthodologique

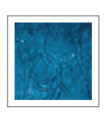
Roger Nifle

Comme toute chose, pour les hommes, le risque s'entend en plusieurs Sens, comme aussi ils se le disent et se le racontent. Voilà posés les repères de l'Humanisme Méthodologique et son anthropologie fondamentale. Il y a risque là où l'hypothèse d'un dommage est envisagée. Mais cette hypothèse est une spéculation puisque si le dommage se produit alors le risque comme anticipation n'est plus ou pas le même, pouvant toujours en spéculer une autre. Pas d'imaginaire pas de risque. On dira volontiers inconscient celui qui ne voit pas ou ne mesure pas le risque tel qu'il est. Mais il n'est que dans la spéculation.

Conceptions plurielles du risque dans le contexte d'une controverse actuelle en santé environnementale

Vincent Richard - Chantal Pouliot

Dans les écrits académiques sur le risque, on distingue généralement, au point de les opposer, les manières dont les citoyens et les scientifiques se réfèrent à différentes conceptions de la notion de risque. Dans cet article, nous suggérons que les conceptions véhiculées ne sont pas toujours aussi exclusives que ce qui est abondamment prétendu. Nous exemplifions cette proposition en analysant les conceptions véhiculées par deux groupes d'acteurs (Direction régionale de santé publique de l'Agence de la santé et des services sociaux de la Capitale-Nationale et un regroupement citoyen) engagés dans la gestion d'une controverse publique actuelle autour de la pollution métallique dans les quartiers centraux de la Ville de Québec. En fin d'article, nous abordons les apports de la richesse des discours sur le risque et de leurs impacts sur la vivacité de la controverse.


DOAJ Content

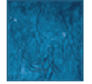


M@gm@ ISSN 1721-9809
Indexed in DOAJ since 2002

Directory of Open Access Journals »

M@GM@ ISSN 1721-9809
International Protection of Copyright and Neighboring Rights

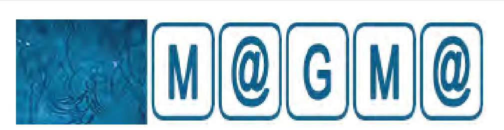
Périodique électronique fondé et dirigé par le Sociologue Orazio Maria Valastro
Revue enregistrée n.27/02 du 19/11/02 dans le Registre Presse du Tribunal de Catania
Rédaction: via Pietro Mascagni n.20, 95131 Catania-Italie
Directeur Responsable : Orazio Maria Valastro
Inscrit dans le répertoire de la presse spécialisée de l'Ordre des Journalistes de la Sicile
Périodique diffusé par l'host SARL OVH avec siège à Roubaix-France

newsletter subscription
send e-mail to
newsletter@analisiqualitativa.com

www.analisiqualitativa.com







Revue Internationale en Sciences Humaines et Sociales









Le mythe de la maîtrise du risque dans les sociétés modernes
Jawad Mejjad (sous la direction de)
M@gm@ vol.13 n.2 Mai-Août 2015

ÉDITORIAL

Jawad Mejjad

jawad.mejjad@orange.fr

Docteur en sociologie, chercheur au CEAQ - La SORBONNE, et chef d'entreprise (dans le secteur de l'électronique) après avoir eu une longue expérience dans l'entreprise. Enseignant au CNAM (Conservatoire National des Arts et Métiers) dans le master Marketing-Vente, anime des cycles de formation pour de grands groupes ou des associations professionnelles. Ses réflexions et recherches, plus généralement, portent sur les valeurs et les structures d'organisation de l'entreprise à l'aune de la postmodernité. En 2010, il a publié « Le rire dans l'entreprise » L'Harmattan.

C'est avec une grande fierté que j'ai le plaisir de présenter ce numéro spécial de M@GM@, qui se veut une réflexion autour de la notion de risque dans nos sociétés modernes. C'est à l'invitation d'Orazio Maria Valastro que j'ai proposé ce sujet qui me semble porter en creux les questionnements essentiels des mutations sociales en cours.

S'il y a un qualificatif qui caractériserait au mieux l'époque actuelle en Occident, ce serait la frilosité. En effet, il y a une sclérose généralisée, qui se traduit par un ressenti de crise. Or qui dit frilosité, sclérose, crise, dit assurer ses arrières et surtout ne pas prendre de risque, ou alors des risques calculés ou du moins mesurés, ce qui constitue une attitude poule moins oxymoritique. Notre société ne tolère plus le moindre incident, et tout accident ou aléa est vécu dramatiquement, que ce soit un accident d'avion, une panne informatique ou même un tsunami. Nous voulons tout maîtriser, et il nous est insupportable que les choses ne se passent pas comme nous l'avons prévu. Exit le destin, le fatum, la volonté des dieux, la Providence... La rationalisation du monde a entrainé dans son sillage un désenchantement, comme l'a montré M. Weber. Autrement dit un rejet de la magie comme structure sociale, et comme moyen d'apprivoiser le hasard et les coups du sort.

Gérer les risques, c'est rendre le danger prévisible et calculable. Dès lors c'est à une société assurantielle qu'aura abouti la modernité, pour prémunir l'entrepreneur schumpetérien, figure emblématique du capitalisme. La prise en charge du risque par la société s'inscrit dans le génome et dans l'esprit du capitalisme, comme l'a montré U. Beck qui a parlé à juste titre de « société du risque ». Or à vouloir tout maîtriser, nous nous retrouvons à refuser le réel tel qu'il est pour lui substituer une représentation du monde tel qu'il doit être. Et à trop vouloir maitriser le risque, nous aboutissons à une société du contrôle, et nous ne savons plus comment réagir face à cet élément fondateur de notre inconscient social. Dès lors notre attitude face au risque est ambivalente : prendre un risque fait-il de nous des irresponsables ou alors des aventuriers curieux ? et ne pas prendre de risque équivaut-il à la prudence ou à la pusillanimité ? Le discours politique tangue entre « le

risque 0 n'existe pas » et « le principe de prudence ». Or la vie dépasse toujours la forme dans laquelle nous voulons l'enfermer (cf. Simmel), et la modernité n'a cessé de rencontrer des limites à sa prétention de la maîtrise des risques.

Les auteurs réunis ici ont chacun dans son champ de recherche, montré la pertinence du risque dans la compréhension de notre société. La maitrise du risque est au fondement de la modernité, comme ne manquent pas de le rappeler beaucoup de nos auteurs. Or ce qui caractérise notre quotidien est une inquiétude latente, un sentiment d'incertitude diffus : nous ne nous sentons plus maîtres de notre destin. Ce numéro a l'avantage de présenter d'une part une réflexion historico-sociétale et anthropologique de la notion du risque, et d'autre part une analyse de cette notion dans divers champs et situations. Ainsi M.Maffesoli synthétise ici une réflexion entamée dès les années 80, pour insister sur la nécessaire incorporation du mal en général et du risque en particulier, et y voit l'expression du vitalisme postmoderne ; D. Le Breton, dont les travaux ont notamment éclairé les comportements à risque des adolescents, présente ici une analyse de notre représentation du risque et pointe notre ambivalence face à celui-ci ; A.Martin analyse le risque à l'aune de la cybernétique, en rapprochant les thèmes de N.Wiener de ceux de U.Beck ; R.Nifle présente une réflexion sur le sens de l'expérience du risque à travers une carte des Sens et des Cohérences du risque, et éclaire ainsi l'approche du risque par notre société en crise.

Cette notion de risque a aussi été analysée en situation. Ainsi R.Badouin et F.Esposito ont scruté le mythe du risque zéro sécuritaire et le risque du terrorisme, à travers la figure du « loup solitaire » ; S.Hugon et J.Mejjad ont cherché à comprendre l'évolution du risque entrepreneurial vers une intégration du ludique, en réalisant une archéologie des fondements mythologiques et historiques de l'entreprise ; J.Lacoste a choisi de montrer comment la notion du risque a évolué dans la pratique du catch, et comment la tentation de réduction de l'incertitude finit par faire perdre sa magie à ce sport devenu spectacle ; Mansalier, pour rester dans le sport, analyse comment l'expression de la douleur chez les adolescents lors de la course à pied, est une construction de l'identité ; Jeudon mobilise le concept de parergon de Derrida pour questionner nos limites, à travers la figure du funambule ; O. Amarie a établi, par une étude qualitative, une cartographie des risques d'aller étudier à l'étranger ; V.Richard et C.Pouliot présentent le processus d'appropriation de la notion du risque par les citoyens pour ne pas la laisser au seul apanage des scientifiques, à travers l'analyse précise d'une controverse environnementale à Québec.



Revue Internationale en Sciences Humaines et Sociales





Le mythe de la maîtrise du risque dans les sociétés modernes
Jawad Mejjad (sous la direction de)
M@gm@ vol.13 n.2 Mai-Août 2015

ÉTUDIER À L'ÉTRANGER : UNE CARTOGRAPHIE DES RISQUES

Olga Amarie

oamarie@georgiasouthern.edu
Professeur de français à Georgia Southern University aux États-Unis. Responsable d'un programme d'études à l'étranger, DFL-France, dans le cadre de la même université. Sa recherche se focalise sur le groupe OULIPO, le roman, et plus récemment la nouvelle et le cinéma du XXIe siècle.

Introduction

Le risque est un concept complexe et changeant qui s'applique à de nombreux domaines, comme l'économie, l'industrie, l'environnement, *etc*. Les risques disparaissent et apparaissent, et la façon dont les gens gèrent les risques varie avec le temps. De façon générale, on peut dire que le risque est un enjeu anodin, indésirable, volatile, nuisible, mais mesurable et prévisible. C'est le centre de gravité des effets des événements mesurés par les conjonctures d'occurrence. Blaise Pascal utilise le terme *expectatio* (espérance) dans son texte *Élément de géométrie* (1657) pour qualifier le risque. Selon Christian Gollier, le risque porte sur « l'ensemble des événements possibles qui peuvent en résulter », ainsi que sur « la probabilité associée à chacun de ces événements. C'est à Jérôme Cardan que l'on doit une première définition de la notion de probabilité dans son *Livre sur les jeux de hasard* (*Liber de ludo aleae*) en 1563 » (URL : http://www.universalis.fr/). On entend par cette définition que le risque est une démarche consciente avec un certain degré d'incertitude. C'est grâce à l'analyse de Frank Knight dans son livre *Risk, Uncertainty, and Profit* publié en 1921, que le risque est dorénavant distingué de l'incertitude. Des synonymes de risque qu'on utilise parfois à tort sont : danger, incertitude, aléa, gravité, menace, probabilité, péril. La notion de « riscologie », qui étudie le risque et sa criticité d'un point de vue général, n'apparaît qu'en 2004 avec Georges Jousse.

Savoir prendre des risques pour mieux construire son projet à l'étranger, cela ne s'improvise pas. Nous nous débattons avec l'incertitude sur le monde et sur nous-mêmes tout le temps. Savoir prendre des risques est un défi à l'intelligence humaine et à la résilience. Il est important de savoir, si vous avez envie de tenter l'aventure seul ou encadré. Les projets d'études ou de carrière à l'étranger sont nombreux, mais il y a des risques partout. Ils proviennent de nos propres actes ou nous sont imposés. Le risque est donc le « barycentre » des événements à l'étranger. Magali Ballatore affirme que « Suivant leur capital économique, social et leurs aspirations, les étudiants n'évoluent pas dans les mêmes espaces, n'ont pas les mêmes univers de choix » (*Erasmus et la mobilité des jeunes Européens* 2). Les choix sont différents, mais ils partagent les mêmes risques. Parce que le séjour à l'étranger est aussi un vecteur des relations extrinsèques aux universités, une intervention d'autres disciplines, notamment la « riscologie », est nécessaire. Mais comment franchir ce pas

de la mobilité et en diminuer les risques? Qu'est-ce qui vous en empêche? Des appréhensions sur le voyage, la barrière de la langue, les compétences culturelles, la famille d'accueil, le manque d'information, le dépaysement, l'intégration locale, mais aussi le coût du séjour et le financement! Qu'est-ce qui peut bien motiver les jeunes du monde à venir étudier dans un pays étranger ? Est-ce l'efficacité des méthodes d'enseignement ou les équipements riches des laboratoires sur le campus ? À coup sûr, ce n'est pas le coût de la vie ou des études : « Les Français sont de plus en plus nombreux à vouloir réaliser leur *American Dream* : 7 225 d'entre eux ont traversé l'Atlantique en 2002, pour s'inscrire dans les universités américaines. Mais le système d'enseignement supérieur américain a aussi ses travers : une sélection sévère et des tarifs prohibitifs » (*Bien choisir sa formation internationale* 131). Pourtant, les avis de ceux qui sont partis sont unanimes: c'est une expérience enrichissante et indispensable tant sur le plan humain que professionnel! Pas besoin d'être un expert en économie pour se rendre compte que la mondialisation a changé le marché de l'emploi. À l'heure du marché international, on ne peut plus envisager son avenir restreint à son propre pays. Alors, n'hésitez plus: renseignez-vous bien et partez! Les risques vous feront grandir! Le gain est substantiel, car les études internationales sont génératrices d'emplois!

L'intégration et la compétence culturelle sont de nos jours des qualités très prisées par les dirigeants d'entreprise. En effet, la concurrence sur le marché de travail devient de plus en plus mondialisée. Il faut prouver ainsi qu'on se sent bien à l'aise dans un contexte international et qu'on a un désir de travailler à l'étranger. Vaste ou petite, une période de vie à l'étranger sera donc forcément remarquée sur un CV par un patron. De l'avis de beaucoup, quelle que soit la matière, l'exploration transfrontalière est même devenue aujourd'hui inévitable. Partir est obligatoire, même pour des domaines juridiques ou médicaux, où cela ne semble pas évident. Les directeurs d'entreprise exigent de plus en plus au moins une expérience à l'étranger pour construire leurs équipes multiculturelles. Selon une étude réalisée par l'OURIP (Observatoire universitaire régional de l'insertion professionnelle) [1] la mobilité internationale rend les conditions d'insertion professionnelles plus avantageuses. En effet, 66 % des participants ont accédé promptement au premier poste, contre 59 % des non-participants. Pour ne pas mentionner le salaire qui est plus élevé chez les participants (*Étudier et travailler à l'étranger* 9). Selon *Accountemps* [2], 78 % des responsables des ressources humaines et directeurs financiers avouent d'être disposés à recruter un postulant ayant une formation à l'étranger, et 44 % seraient déterminés à les rémunérer davantage (*Étudier et travailler à l'étranger* 9). La CGE (Conférence des grandes écoles) avoue que les salaires des jeunes diplômés embauchés à l'étranger sont 20 % plus élevés que ceux perçus dans le pays d'origine (*Bien choisir sa formation internationale* 14).

Méthode d'analyse des risques

Comme méthode d'analyse des risques nous avons utilisé le dialogue individuel collectif répondant point par point aux exigences des étudiants. C'est une norme à l'internationale facilement applicable car pragmatique. Le but de cette méthode est de faire les étudiants parler et d'identifier les risques qui les menacent. Cela consiste à faire une liste de tous les éléments clé en matière de risque, de recenser les plus importants d'entre eux, d'estimer les niveaux de risque, et d'analyser les impacts. Cette liste est loin d'être exhaustive, mais elle nous aide à former et à sensibiliser les étudiants. Elle nous aide aussi à établir un plan de traitement des risques et à les gérer correctement. Nous avons interrogé les étudiants de Georgia Southern University aux États-Unis, qui ont participé au programme de DFL-France en 2015 pendant leur séjour à Bordeaux et à Paris, comment ils ont géré toutes sortes de risques. L'avantage de ces données est de laisser les étudiants parler au moment même où les difficultés financières et morales les envahissent, période clef pour cette étude. L'enquête du terrain s'est faite par entretien en anglais et en français, en incitant davantage les étudiants à relater leurs problèmes. Les entretiens ont duré entre cinq et dix minutes dans la rue, à l'Alliance Française Bordeaux Aquitaine, pendant ou après des activités culturelles à Arcachon, à Saint-Emilion, au Château du Taillan, à la base sous-marine de Bordeaux, au musée d'Aquitaine, *etc.* Pour chaque terrain d'enquête, nous avons écouté les échanges verbaux entre des étudiants internationaux, pour avancer des propositions plus générales à partir d'un groupe concret. Par la suite, nous les avons questionnés sur leurs pratiques d'achats à l'étranger, mais aussi dans leur propre pays. Enfin, nous avons recontacté quelques étudiants après leur séjour, pour connaître comment ils s'en sont sortis, ceux ou celles dont le budget était très faible. Les discussions de manière récurrente ont permis de neutraliser l'effet d'intrusion dans la vie étudiante. Nous avons pris du recul, de la distance même, car toute intrusion se manifeste par un regard subjectif. À plusieurs reprises, nous avons essayé de donner des conseils en tant qu'observatrice et responsable du programme.

Évaluation des risques

À travers cette étude, nous espérons avoir réussi à détailler des risques à l'étranger vus par le prisme étudiant. Nous désirons ainsi démontrer la pertinence d'un questionnement sur les risques à l'étranger inégaux, qui rendent les expériences de mobilité bien discordantes. Dans cet article, vous trouverez des questions essentielles à vous poser du départ au retour et un aperçu des risques et des challenges à relever aujourd'hui et demain, offrant aux lecteurs une grille critique de lecture leur permettant de viser la bonne attitude à adopter en adéquation avec les risques et la capacité à les gérer. Au-delà des raisons personnelles, quels sont les facteurs influant les étudiants à partir? Quels sont les principaux risques d'une formation à l'étranger: la barrière de la langue, la culture différente, le changement d'environnement, la valorisation d'un diplôme ou d'un autre document, l'intégration professionnelle, l'organisation du travail, l'éloignement de la famille et des ami(e)s, le logement, les témoignages faux, l'orientation psychologique, le manque de promotion de la mobilité? Le plus important, selon les résultats de cette analyse, est **le manque d'aide financière**. Bien que plusieurs études à l'étranger s'appuient sur un principe de mutualité des échanges, le remaniement d'un certain nombre de contraintes financières et économiques rend leur estime ésotérique. Parmi les études statistiques sur les programmes à l'étranger, très peu se penchent sur la lutte financière pour la survie

quotidienne. Nous vous donnons aussi quelques conseils pour préparer votre séjour dans les meilleures conditions financières.

Étudier à l'étranger est une question de choix personnel et l'appréciation des différents risques est hautement subjective. En plus, la démarche individuelle est loin d'être systématique. La majorité des participants s'accordent à dire qu'elle est difficile, tortueuse, et pleine de risques potentiels. Le risque persiste dès lors que sa probabilité d'occurrence n'est pas réduite. Toutefois, cela ne doit pas décourager les jeunes, car étudier à l'étranger est une science qui se transmet peu à peu de l'expérience des autres. On apprend sur la façon dont les étudiants gèrent les risques, afin que les futurs participants puissent mieux comprendre la psychologie de l'autre et la leur.

Les risques des études à l'étranger ont pour origine les conditions financières, les décisions personnelles ou bien encore celles du groupe. Lorsque les étudiants prennent un risque, ils se lancent dans une action avec un espoir de gain ou une crainte de perte. Les risques peuvent se déclencher dès le premier jour à l'étranger et être la cause des mésaventures entraînant des victimes et des pertes matérielles importantes. Le gain espéré peut être la bourse obtenue, la reconnaissance d'un diplôme, la progression professionnelle, l'enrichissement culturel, ou simplement la satisfaction de voyager à l'étranger. La perte peut être le temps investi, l'argent, la frustration de la communication, la baisse d'activités sociales. Les risques comprennent le voyage, la famille d'accueil, les dépenses exagérées. Ils sont souvent associés aux menaces auxquelles sont exposés les étudiants. En réalité, les risques sont toujours liés à l'action humaine. Ils sont donc liés aux manipulations, aux dangers, aux intentions malveillantes. Pour anticiper un scénario à risque, il faut tout d'abord connaître les risques auxquels on est les plus exposés. Les situations à risque découlent le plus souvent de la présence d'un danger qu'il faut savoir identifier. Il est donc nécessaire de s'appuyer sur les facteurs de risques (les finances, les documents, le logement, la communication) pour estimer le danger potentiel auquel ils pourraient être confrontés. C'est pourquoi nous avons mis à disposition des étudiants des outils (renseignements, documents signés, numéros de téléphone, adresses utiles) afin d'identifier les risques près de chez eux.

Prendre des risques

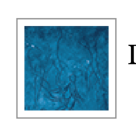
Même sans connaître des situations intenses, la capacité d'adaptation sera mise à une épreuve rigoureuse. Tant mieux! C'est ce qu'on va faire valoir au retour. En revanche, tout ce que l'on aboutit à faire c'est grâce à soi-même intégralement. Quelles sont les raisons pour lesquelles les jeunes prennent ces risques? Pour commencer, voici la liste des raisons les plus régulièrement citées par les jeunes à l'étranger. Selon les résultats de la recherche, la première, et la plus authentique, c'est l'accès à une certaine autonomie financière. Ensuite, l'autonomie familiale et résidentielle. Les jeunes veulent prendre un peu de distance par rapport à leurs familles. La troisième raison est de prendre un peu de distance de soi-même et de son pays, et donc d'avoir d'autres valeurs et références culturelles. Sans être à visée touristique, les études à l'étranger permettent d'explorer une nouvelle culture de l'intérieur. C'est le pivot régulier de la remise en question qui pousse les jeunes en avant. Ils veulent se détacher de leur propre prison et se lancer dans le nouveau, dans l'inconnu. C'est sur la forte pulsion de vie, de découverte, et de voyage que s'appuie le départ à l'étranger. Il s'agit en effet de s'expliquer et d'en tirer les profits et les pertes de ce choix. La quatrième, et la plus concrète, est l'acquisition d'autres méthodes de travail et de savoir-faire. Par exemple, aux États-Unis, il y a beaucoup de pression pour faire de la recherche et les nouvelles idées sont appréciées à leur juste valeur. On y apprend à aborder les problèmes honnêtement et directement. Et c'est un pays très en avance sur le plan des nouvelles technologies. C'est cette particularité, qui, pour beaucoup, fait la prospérité des compétences. Enfin, d'un point de vue plus pratique, la cinquième permet un perfectionnement linguistique et professionnel à la fois. C'est l'étape la plus enrichissante du séjour.

Risques et période du séjour

Bien choisir le moment du départ et surtout la durée du séjour sont deux points importants avant le départ. Les jeunes ne saisissent pas l'opportunité des études à l'étranger par crainte d'être freiner dans leur progression sûrement, et parce qu'ils ne se sentent pas prêts en ce moment-là. Partir pendant la première année d'études s'avère difficile, voire irréalisable. Erasmus exige deux années d'études avant de partir. Avant toute chose, il est nécessaire que les étudiants aient un certain niveau de langue étrangère (A2...) dans leur propre cursus pour pouvoir se confronter à des études à l'étranger. À partir du moment où l'étudiant connaît son propre système universitaire, il a plus de chance de comprendre celui d'un pays étranger. La formation à l'étranger si on peut la faire sur une plus longue période, c'est encore mieux, car il faut un certain temps pour s'accommoder, se construire un réseau, et maîtriser la langue. D'un point de vue linguistique, un semestre s'avère insuffisant pour parler et écrire correctement dans une langue étrangère.

Risque pays

Les partants à l'étranger voient un risque dans le choix du pays, dans la destination. Tellement que les Finlandais sont droits et rigoureux, les Australiens sont amicaux et relax, en France, les rapports sont très institutionnalisés. Voici quelques-uns des stéréotypes véhiculés parmi les étudiants. Le risque pays désigne ici les dangers spécifiques à un pays, qui peut poser un problème pour la continuité des études à l'étranger : actes terroristes, guerre, catastrophe climatique, crime, *etc.* Au sens strict, le risque pays est *a minima*, mais il faut toujours rester vigilent aux changements politiques et environnementaux. Ce type de risque est faible ou haut, selon l'échelle de Turin [3]. On dira que le risque est normal ou faible dès le niveau 1 pour certains pays et plus fort à partir du niveau 10 pour d'autres. Il faut pour cela estimer la vraisemblance des risques et leurs probabilités d'occurrence. Les Ambassades avertissent leurs citoyens à l'étranger en cas d'urgence, si vous les contacter. Les étudiants ne doivent pas perdre de vue qu'il s'agit d'un séjour d'études, et non d'un séjour touristique, à moins qu'ils fassent des études culturelles ou architecturales sur une ville spécifique. Il est vrai que certains pays sont plus prisés que d'autres. Les États-Unis, l'Angleterre, l'Australie arrivent en tête de


DOAJ Content



M@gm@ ISSN 1721-9809
Indexed in DOAJ since 2002

Directory of Open Access Journals »

liste, suivis par la France, l'Espagne, et l'Allemagne. Comme les pays anglophones sont très privilégiés, il y a toujours la possibilité des pays européens nordiques tels que le Danemark, la Suède, la Finlande, les Pays-Bas, qui accordent également des cours en anglais.

Risque financier

Le risque financier est trop global, trop complexe, ou est susceptible de persister à long terme, de sorte qu'il est difficile à observer et à structurer ; c'est encore pire, si vous êtes étudiant à l'étranger. Il est perçu par les étudiants comme impraticable à gérer, à cause des fluctuations de change et des déséquilibres de prix. Ils ne parviennent pas toujours à obtenir le soutien économique nécessaire, en l'absence d'un dispositif universitaire de protection. Dans ce cas, pour survivre, les étudiants ont habituellement une certaine aversion au risque. Ils développent une tolérance ou une attitude de neutralité envers celui-ci, surtout quand il s'agit d'un groupe d'étudiants à l'étranger. Ils préfèrent un laisser-aller dans la gestion du risque financier qu'une rigueur trop rigide et aléatoire en même temps. Toutefois, le groupe peut servir de conseiller aux individus qui se trouvent en incapacité financière. En général, la perception du risque et sa prise en compte dans l'organisation du budget sont plus efficaces dans une collectivité qu'individuellement. Avant le départ, il est impératif d'établir un budget prévisionnel par rapport aux ressources nécessaires. Si on ne le fait pas, on risque d'être asphyxié par la faillite, l'humiliation, ou la dette (Annexe 1). Il n'y a pas de petites économies, comme dit un proverbe français. En effet, aucune économie n'est modique. Il faut bien prévoir son budget.



Annexe 1: Caricature d'un étudiant faisant l'aumône by Dragos Amarie

Selon une étude réalisée par l'Agence Socrates-Leonardo da Vinci **[4]** en 2003 à Marne-la-Valée, le coût du voyage, des études, et de la vie est souvent le principal obstacle de la mobilité (URL : http://www.agence-erasmus.fr/). Pourtant, les aides financières sont nombreuses et souvent non attribuées, faute de demande. Toujours selon l'Agence Socrtes-Leonardo da Vinci, seuls 10 % des participants à l'étranger ont été dans l'impasse financière sur le terrain. Les autres 90 % bénéficient de l'indépendance ou de la dépendance financière envers leurs parents. Léopold Kahn affirme que d'un point de vue financier le départ à l'étranger est plus dur pour les parents que pour les enfants (*Bien choisir sa formation internationale* 26). Ne pas prévoir son budget est une des complications les plus inquiétantes pour les parents. En corollaire de l'observation précédente, il faudrait tenir compte du fait que certains parents exagèrent dans leur fascination pour le risque maximum.

Avant le départ, pour minimiser ce type de risque, il faut dans un premier temps essentiellement contacter sa banque pour demander des renseignements et des conseils sur les cartes de crédit, les chèques de voyage. Un faible niveau de langue ne représente pas un frein au départ, mais un faible budget oui. Pour un long séjour, il vaut mieux ouvrir un compte sur place, de préférence dans une banque partenaire de la vôtre. C'est plus pratique, si vous percevez un salaire sur place. En cas de besoin urgent d'argent, certains organismes effectuent des transferts express.

Les frais de scolarité diffèrent d'un pays à l'autre et c'est un fardeau particulièrement accablant à l'heure actuelle. De plus, les programmes de médecine et de droit peuvent coûter des sommes excessives par année. Mais qui ne risque rien n'a rien. Le risque est un bien nécessaire, si l'on veut une profession. Cette notion de risque est très marquée par l'ancien concept d'utilité. De tels frais de scolarité, comme aux États-Unis ou au Canada, risquent de ne pas attirer des étudiants érudits des pays étrangers. C'est un fardeau injuste et un

obstacle à la bonne éducation des jeunes. Par contre, après l'âge de soixante ans, aux États-Unis, les frais de scolarité sont annulés. Les institutions d'enseignement supérieur savent que les frais de scolarité différentiels sont insensés. Cependant, vu que les jeunes participent peu à la vie administrative et politique, on les perçoit comme des cibles faciles. Beaucoup d'établissements supérieurs sont libres à exploiter les étudiants pour générer des revenus par-dessus les dépenses de fonctionnement.

Comme l'indique la Fédération Canadienne des Étudiantes et Étudiants **[5]**, les frais de scolarité en 2013 pour un étudiant canadien à temps plein étaient de 5 772 dollars canadiens en moyenne, tandis que pour un étudiant non canadien, ils étaient de 19 514 dollars canadiens : « Les personnes venues d'autres pays pour étudier au Canada sont probablement les plus désavantagées, puisque les gels des frais de scolarité s'appliquent rarement à elles. Leurs frais de scolarité sont typiquement le triple des frais payés par les étudiantes et étudiants canadiens » (URL : http://cfs-fcee.ca/).

Dans les universités américaines, les frais de scolarité pour des cours à l'étranger sont doublés, avoue un étudiant américain à l'Alliance Française Bordeaux Aquitaine. Pour six crédits de cours, les étudiants paient l'université américaine et l'institution étrangère privée pour les mêmes cours. En principe, les accords de partenariat ne prévoient pas de renverser des frais de scolarité supplémentaires à son établissement d'accueil. Toutefois, certains établissements exigent une contribution financière, surtout pour les écoles américaines privées et publiques. De plus, les frais de scolarité aujourd'hui excèdent de façon générale le paiement de la plupart des familles. Dans l'avenir, si les coûts de scolarité continuent à augmenter, seuls les plus opulents pourront accéder à l'éducation. Ce serait un effet néfaste pour les familles économiquement pauvres et la diversité intellectuelle, culturelle, et sociale. Aussi, la présence de cette variété intellectuelle et culturelle aide à raffermir les relations entre le pays cible et les autres nations. La situation s'aggrave pour les étudiants avec un visa d'études qui n'ont pas le droit de travailler à l'étranger. Grâce aux pressions publiques, ces restrictions ont été assouplies au Canada, mais elles restent inchangeables quand-même aux États-Unis. Cet assouplissement au Canada est perçu par certains présidents universitaires comme une invitation à augmenter davantage les frais de scolarité. C'est la loi des risques sériels.

Sur une note positive, les programmes d'échanges ou de cursus intégrés sont nombreux et offrent le choix des destinations et la gratuité des droits d'inscription. Vous pouvez grâce à des programmes spéciaux tels que Erasmus, Comenius, quelques collectivités locales (conseils régionaux, généraux, communes), Explo'ra sup, Centre de coopération interuniversitaire franco-québécoise, UFA (Université franco-allemande), *The French American Foundation*, Mission interuniversitaire de coordinations des échanges franco-américains, MICEFA (Mission interuniversitaire de coordination des échanges franco-américains), ou ISEP (*International Student Exchange Program*) bénéficier d'une bourse mensuelle. En 2015, la bourse pour le programme ISEP aux États-Unis s'établit à 1 000 dollars américains par an (URL : http://www.isep.org/). Si les frais semblent élevés, ils sont cependant inférieurs à ceux dépensés par un étudiant américain sur place.

L'UNESCO publie *Études à l'étranger* où se trouve la liste complète des bourses que vous pouvez obtenir dans l'ensemble des pays du monde. Cette liste est aussi disponible sur le site Internet www.unesco.org. Laurence Merland affirme que : « L'avantage d'intégrer une formation internationale en France, c'est que les périodes d'études ou de stages sont reconnues et validées et que les aspects logistiques (logement, bourse…) sont en partie pris en charge par votre établissement. Malgré tout, il vous faudra quand même faire preuve de volonté et de dynamisme pour organiser votre séjour (programme de cours, financement…) et de bonnes capacités d'adaptation… Car, même bien préparé, un séjour ou un stage à l'étranger reste une expérience ou une aventure… (*Bien choisir sa formation internationale* 8) ».

Si vous choisissez de partir par vous-même, vous ne bénéficierez pas forcément d'une bourse d'études, vous paierez plus pour les droits d'inscriptions, et vous ne pourrez pas toujours faire reconnaître les diplômes à votre retour dans le pays d'origine. Le montant de la bourse varie selon la destination choisie. Les modes de financement les plus courants sont les bourses versées dans le cadre des programmes d'échanges, ou celles destinées à de jeunes chercheurs. Mais attention, l'allocation n'est pas systématisée et elle ne couvre pas tous les frais du séjour. Cette allocation est doublée pour certains pays européens moins privilégiés par les participants. Si la bourse mensuelle s'avère insuffisante, il y a toujours des bourses (départementales, régionales, CEOUS, *etc.*) sur des critères sociaux. C'est impossible à garder son désir de partir alors que les nombreuses lettres de bourses traînent sans réponse. Même avec une bourse, le voyage est normalement toujours à la charge de l'étudiant. Néanmoins, certains établissements peuvent faire des réservations de billets d'avion ou de train, afin que vous puissiez bénéficier d'un tarif réduit.

Le coût de la vie dépend non seulement du pays mais aussi des participants. Les Américains consomment beaucoup, mais ils sont programmés pour penser ainsi, puisque dans leur pays les magasins se plient à leurs demandes. Les retours de marchandises sont acceptés, mais pour beaucoup de pays ils ne le sont pas. La carte étudiante n'est pas obligatoire, mais elle est très utile. Elle vous permet d'obtenir des réductions de prix dans de nombreux transports, musées, monuments, auberges de jeunesse. Pour construire son budget, il ne faut négliger aucun poste de dépenses. Il faut toujours prévoir une bonne somme d'argent sur le compte bancaire, car beaucoup d'allocations ne sont versées qu'en fin de séjour ou pour une période de trois ou douze mois. En effet, les rigidités de la comptabilité administrative dans beaucoup de pays sont telles que l'argent peut rester coincé plusieurs mois entre les différents intermédiaires chargés de verser la bourse. En général, les étudiants toucheront leur bourse deux ou trois mois après leur départ. Certains préfèrent dépenser trop d'argent en logement, tandis que d'autres veillent à n'en pas dépenser de montants trop élevés. Si vous dresser un budget du logement au début de la préparation du séjour, vous ne risquerez pas de vous ruiner. Les responsables des études à l'étranger avertissent les participants que le logement en famille d'accueil coûte moins cher et c'est plus confortable. Mais nombreux sont ceux qui ont eu des difficultés avec leur famille. C'est un risque autant pour la famille que pour les étudiants. Des machines à laver cassées, mauvais usage des douches et des appareils électroniques, tapis ruinés, salubrité des salles de bains, *etc.* Le coût des réparations tombe souvent

sur les étudiants, s'ils en sont responsables. La plus sûre méthode de logement, selon les étudiants, est la cité universitaire, où ils peuvent apporter leurs propres appareils et ne pas dépendre trop d'une famille d'accueil. Les étudiants des pays étrangers sont souvent prioritaires dans l'obtention d'une place dans la cité universitaire, mais la colocation ou la famille d'accueil peuvent être plus avantageuses.

En ce qui concerne l'Europe ou l'Amérique, nombre d'étudiants cherchent du travail sur place afin de mettre de l'argent de côté. C'est une expérience valorisante, qui apporte beaucoup, si vous trouvez que vos fins de mois risquent d'être un peu trop lacunaires. À condition que cela ne vous empêche pas de fréquenter les cours et les activités culturelles prévues par le programme. Et, à part l'aide financière, le petit job permet de dépasser la barrière de la langue et d'améliorer les facultés communicatives. De même pour les transports, si vous prenez un taxi trop souvent, vous dépenserez inutilement des sommes exorbitantes. Animée du désir de ne pas trop dépenser, une étudiante américaine fabrique ses propres cadeaux pour ses ami(e)s et sa famille d'accueil à Bordeaux (Annexe 2 et 3). Pour ne pas épuiser une trop grande part de l'argent familial sur elle-même, l'étudiante américaine a mis de côté tout ce que sa famille devait payer en cadeaux pendant les trois dernières années précédant son départ. Cela lui a permis de bien évaluer le coût du logement, de la nourriture, des sorties, des visites, et du voyage pour rester six semaines en France et obtenir neuf crédits de cours validés.



Annexe 2: Aubrey Ricketson

Les soins médicaux coûtent chers dans les hôpitaux étrangers, surtout aux États-Unis. Il faut toujours contracter une assurance maladie pour obtenir des remboursements. Dans le cas contraire, les tarifs seront exorbitants. L'assurance maladie ajoute une dimension supplémentaire qui en quelque sorte annule ou compense les conséquences du risque en cause. On affirme que chaque année, seulement la moitié des patients étrangers parviennent à régler la facture. Le site du Comité d'informations médicales (URL : www.cimed.org) offre beaucoup de renseignements sur l'état sanitaire de différents pays du monde. De surcroît, pour quitter son pays avec des animaux familiers, il faut apporter des certificats de vaccinations. Tout compte fait, avant de quitter le pays d'accueil, il faut se mettre en règle avec l'administration fiscale, c'est-à-dire lui payer les impôts, les dettes, et les amendes dues, sinon on risque de payer plus dans l'avenir ou avoir des restrictions de voyage dans le pays d'accueil.



Annexe 3: Aubrey Ricketson

Risque moral ou de communication

Toute contingence, toute activité peut déclencher un événement bienfaisant ou néfaste. Le risque moral est défini ici par la probabilité de répétition de cet événement et par l'ampleur de ses conséquences. La

perception du risque moral peut être assujettie ou exagérée par des facteurs subjectifs, propres à chaque être humain, et même par des facteurs culturels ou circonstanciels propres à des groupes sociaux. Ces discernements diffèrent nécessairement d'un étudiant à un autre, d'un professeur à un étudiant, d'un parent à un enfant. Il peut d'ailleurs exister une discordance d'évaluation entre les étudiants et les responsables, ces derniers ayant une vision nécessairement plus pragmatique. Ainsi, à l'étranger, on prend toujours le risque de ne pas se construire un réseau de relations. Les jeunes prennent plaisir à se faire un univers, mais ce n'est pas toujours facile. On a souvent une vision étriquée de la vie hors frontières. De plus, certains malheurs ou expériences marquantes peuvent ébranler des personnes fragiles ou très jeunes. Il ne faut pas comparer en permanence avec son pays natal. Il faut accepter le pays et les étrangers tels quels et se construire un nouveau bagage de connaissances. Il faut toujours mettre l'accent sur l'intégration, sur l'adaptation à un autre environnement, et le fait de la distance est difficile à endurer. S'éloigner de sa famille et de ses amis affecte le moral des étudiants. D'autant plus, ils ne rentrent pas souvent à cause de la distance entre les deux pays. L'Australie, par exemple, est à plus de 20 heures en avion des États-Unis, et le billet d'avion coûte très cher. Le soutien affectif leur fait souvent défaut. La difficulté est souvent de quantifier les probabilités et les conséquences des risques. C'est simple dans certains cas concrets, comme pour l'hébergement, les courses ; il est en revanche plus compliqué de peser la probabilité d'occurrence de situations morales et de calculer les conséquences en général : quel nombre mettre derrière une difficulté professionnelle, un décès d'un ami, une atteinte morale, un malentendu ?

La communication dans une autre langue n'est pas sans risque, comme le montre cette étude sur la communication dans le cadre du séjour à l'étranger. Les étudiants parlent, mais le sens de leurs paroles n'est pas toujours précis. Il y a des malentendus avec l'institution, la famille d'accueil, les étudiants internationaux, les vendeurs, les locaux, *etc.* Ce qui est en jeu ici, c'est l'image de l'université qu'ils représentent. Devant la multiplication et la complexification des malentendus, le risque de réputation et d'éthique vis-à-vis des parties prenantes, doit de plus être intégré par les responsables du programme dans la préparation du groupe (réunions, visites des cours, foires des études à l'étranger, heures de permanence, *etc.*). Il doit être pris en compte dans l'analyse des risques potentiels, et traité par un dialogue constant avec les participants.

Pour ne pas se concentrer que sur les impacts négatifs, il faut trouver une moyenne pondérée entre les conditions de pertes et de gains. Le risque « aryétique » **[6]** est dangereux pour le moral des étudiants. On a tendance à se concentrer sur les conséquences négatives et non sur le risque réel. Il est important d'en être toujours conscient, prudent, et conservatif. Pour que la perception du risque ne soit pas paralysée par des phénomènes négatifs, il est tout à fait souhaitable de créer une modélisation de veille. Conjointement à la prise d'action, la gestion du risque doit se reposer sur l'anticipation et la mesure des risques, ainsi qu'à la mise en place d'une grille d'observation et de collecte systématique d'expériences pour soulever des signaux le plus tôt possible. Avec ce système d'alertes, on peut facilement coupler le risque aux objectifs de l'emploi du temps et de l'organisation. Cela obligera l'étudiant à mieux peser le pour et le contre des risques et à prendre des décisions rationnelles.

Risque juridique

Dans le contexte de la mondialisation, le risque juridique est l'éventualité d'un scénario incertain, ne dépendant pas nécessairement de la volonté des parties impliquées, et pouvant causer un préjudice physique ou moral, comme le vol d'argent, de portable, d'information confidentielle, de coordonnées bancaires, ou tout autre activité illicite. Les réformes ou les changements fréquents, dans le pays d'accueil, créent des insécurités juridiques. Pour cela, il faut les identifier puis les expliquer aux étudiants. C'est un risque à prendre en compte sérieusement quand on voyage. Dans ce domaine, on parle autant de sûreté que de sécurité.

Partir est particulièrement judicieux, car au début la vie à l'étranger va d'étonnements en explorations, et parfois en mésaventures et déceptions. Partir à l'étranger, c'est aussi faire face à des insécurités juridiques qu'on n'a pas dans son pays d'origine, comme par exemple le système administratif. Peu de participants savent avant de partir comment fonctionnent l'assurance maladie, la retraite, les lois en général. Dès qu'on a un inconvénient juridique, les choses se complexifient. On est beaucoup plus vulnérable dans un pays étranger. C'est important de mettre à la disposition des participants des savoirs et des moyens juridiques, pour apprendre à mieux connaître les risques et ce qu'ils provoquent. Des précautions et contre-mesures doivent être envisagées en fonction des vulnérabilités propres au contexte à l'étranger. Un pareil système d'information apportera service et appui aux participants. Les jeunes, surtout, sont beaucoup plus exposés à des menaces législatives, parce qu'ils sont coupés de leurs amis ou de leur cocon en général.

Pas question d'entreprendre un voyage à l'étranger, si vous ne préparez pas votre dossier. Ne pas perdre de vue non plus que certains actes du dossier doivent être traduits et légalisés. Il peut s'agir de certificat de naissance, passeport, carte d'identité, visa, carte d'assurance maladie, ordonnance médicale, permis de conduire international, diplôme, certificat d'admission, contrat, permis de travail, acte d'état civil, casier judiciaire, acte bancaire, une preuve de ressources suffisantes, *etc.* Dans le film français *L'Auberge Espagnole*, Xavier fait face à toute la bureaucratie du système administratif avant son départ pour Barcelone. Pour séjourner en règle et ne pas risquer de complications une fois sur place, il est raisonnable d'amasser en amont tous les documents nécessaires. Précaution à prendre, un visa de tourisme ne donne pas le droit d'étudier ou de travailler. Ne pas respecter cette interdiction équivaut à risquer l'expulsion du pays d'accueil.

Risque du retour

En Espagne, Xavier trouve une auberge dans le centre de Barcelone qu'il partage avec sept autres personnes originaires d'un pays différent. Ce n'est pas cher. Pourtant, choisir comme logement la plus chère formule dans un quartier somptueux ou dans une villa au bord de la mer peut être charmant, mais très coûteux. Cette prétention exigeante ou arrogante d'être toujours servi, d'avoir du personnel de maison n'est pas toutefois

sans risque. Le risque est notamment au retour. Si vous changez complètement de mode de vie, la réinsertion sera très compliquée. Ceux qui se sont déjà confrontés à cette réalité témoignent de la complexité du retour, vécue souvent comme un nouveau départ. La gestion du retour doit être prise au sérieux. Ainsi, lorsque l'on regarde le personnage de Klapisch de *L'Auberge Espagnole*, par exemple, on constate que le retour au pays d'origine, un nouveau départ se prépare. Ce risque résiduel est donc de se sentir comme un étranger dans son propre pays. Car lorsqu'on part pour un long séjour, on a tendance à mieux planifier, à faire beaucoup plus de préparatifs. Le dépaysement est pris en calcul et recherché. Néanmoins, plusieurs présument que le retour sera facile, alors que le rapatriement demande aussi une période de réadaptation. Les voyageurs sont souvent abattus à leur retour, parce qu'ils épuisent tous leurs fonds et rentrent quand ils ne possèdent plus rien. En revanche, faire trop d'économies peut nuire aussi. Ne pas pouvoir se tenir avec ses amis dans leurs sorties, devenir replié sur soi-même ajoutent au choc et au sentiment d'éloignement. Cette discordance entre les attentes au retour et la réalité peut entraîner parfois un ensemble de manifestations étranges qui font partie de ce qui est appelé « le choc du retour ». Cette détresse peut donner lieu à des métamorphoses significatives. On pense toujours à l'argent. On a plein d'obligations. Tandis que là-bas chaque moment était intense et plein de vie. Plus le séjour est long, plus le pays d'accueil est difficile à quitter. L'institution risque de perdre alors tout l'argent qu'elle a investi en cette personne, qui a du mal à s'adapter dans son propre pays.

Bilan

Pour évaluer et minimiser les risques des études à l'étranger, notre démarche consiste à : identifier les risques notables et leur capacité de récurrence, critiquer et réduire les menaces, prévenir et traiter les risques potentiels, vérifier l'efficacité des méthodes de protection. À partir d'un programme concret, nous avons mis en œuvre une cartographie des risques, étape difficile dans un contexte large avec des ressources limitées en argent, temps, et compétences. Nous avons aussi suggéré des conseils, des solutions, des protections, et ainsi apporter la confiance aux parties prenantes. Pour traiter les risques identifiés, nous avons proposé aux étudiants de communiquer constamment avec les responsables, d'éviter le risque si c'est trop périlleux, de transférer le risque comme est le cas de l'assurance maladie, de réduire le risque pour le rendre plus acceptable si les répercussions sont faibles. Enfin, nous avons pris en compte des mesures complémentaires pour minimiser les risques de retour.

Bibliographie

Agence Erasmus. URL : http://www.agence-erasmus.fr/.
Ballatore, Magali. *Erasmus et la mobilité des jeunes Européens*. Paris. Presses Universitaires de France : 2010.
Bernstein, Peter. *Plus forts que les dieux. La remarquable histoire du risque*. Traduit par Juliette Hoffenberg. Paris. Flammarion : 1998.
Charles, Andrée et Farid Baddache. *Prévenir les risques. Agir en organisation responsable*. Paris. Afnor : 2006.
Comité d'informations médicales. URL : www.cimed.org.
Déguine, Hervé. *Étudier en Europe*. Paris. Hachette : 1998.
Didi, Yaël et Olivier Rollot. *Comment partir étudier à l'étranger. États-Unis, Europe, Canada…* Paris. L'Étudiant : 2004.
Fédération Canadienne des Étudiantes et Étudiants. URL : http://cfs-fcee.ca/.
Fischhoff, Baruch and John Kadvany. *Risk. A Very Short Introduction*. New York. Oxford University Press : 2011.
Gollier, Christian. « Risque et Incertitude ». *Encyclopædia Universalis*. URL : http://www.universalis.fr/.
International Student Exchange Program. URL : http://www.isep.org/.
Jabès, Edmond. *Le Livre de l'Hospitalité*. Paris. Gallimard : 1991.
Jousse, Georges. *Le Risque, cet inconnu*. Maintenon : Imestra : 2004.
Klapisch, Cédric. *L'Auberge Espagnole*. 2002.
Knight, Frank. *Risk, Uncertainty, and Profit*. Library Economics Liberty. URL : http://www.econlib.org/.
Lesbats, Michel. *Portail du risque*. URL : http://www.iut.u-bordeaux1.fr/.
Lesbats, Michel. *Gestion des risques*. Paris. Dunod : 2012.
Merland, Laurence. *Bien choisir sa formation internationale*. Paris. L'Étudiant : 2006.
Monts de Savasse, Hervé de. *Étudier et travailler à l'étranger*. Paris. ONISEP : 2004.
Morel, Christian. *Les décisions absurdes : Sociologie des erreurs radicales et persistantes*. Paris. Gallimard : 2002.
Pascal, Blaise. *Œuvres complètes*. Éd. Michel Le Guern. Paris, Gallimard : 1998.
Riseo. « Risques : études et observations ». URL : www.riseo.fr.
Tudor, Cristiana Doina. *Gestion de portefeuille et modélisation des séries temporelles*. Paris. Publibook : 2012.
UNESCO. *Études à l'étranger*. URL : www.unesco.org.
Viviani, Jean-Laurent. « Incertitude et rationalité ». *Revue française d'économie*. Vol. 9, no 2. 1994 : p. 105-146.

Notes

[1] L'OURIP n'existe plus depuis 2006.

[2] *Accountemps* est une agence d'emploi dans le domaine financier créée par Robert Half.

[3] L'échelle de Turin catégorise de 0 à 10 les impacts des objets astronomiques avec la Terre. Elle a été inventée par Richard Binzel à *Massachusetts Institute of Technology,* dans le département des sciences

planétaires, et présentée à Turin en Italie.

[4] L'Agence Erasmus+ France / Education Formation remplace les anciens programmes Socrates-Leonardo da Vinci, Erasmus, Comenius, et Grundtvig.

[5] La Fédération Canadienne des Étudiantes et Étudiants, dont le bureau national se trouve à Ottawa, est la plus grande organisation étudiante au Canada, fondée en 1981.

[6] « Aryétique » provient du mot grec *aryéticos* qui signifie négatif.

M@GM@ ISSN 1721-9809
International Protection of Copyright and Neighboring Rights

Périodique électronique fondé et dirigé par le Sociologue Orazio Maria Valastro
Revue enregistrée n.27/02 du 19/11/02 dans le Registre Presse du Tribunal de Catania
Rédaction: via Pietro Mascagni n.20, 95131 Catania-Italie
Directeur Responsable : Orazio Maria Valastro
Inscrit dans le répertoire de la presse spécialisée de l'Ordre des Journalistes de la Sicile
Périodique diffusé par l'host SARL OVH avec siège à Roubaix-France



Revue Internationale en Sciences Humaines et Sociales









Le mythe de la maîtrise du risque dans les sociétés modernes
Jawad Mejjad (sous la direction de)
M@gm@ vol.13 n.2 Mai-Août 2015

LA FIN DU RISQUE ZÉRO : DU HOMEGROWN JIHADISM AU TERRORISME DU LOUP SOLITAIRE

Rémi Baudouï

remi.baudoui@unige.ch
Professeur ordinaire au département de Science politique et Relations internationales de l'Université de Genève.

Frédéric Esposito

frederic.esposito@unige.ch
Directeur de l'Observatoire universitaire de la sécurité au Global Studies Institute de l'Université de Genève.

Introduction

Le risque zéro représente un moment historique particulier dans la conceptualisation de la socio-politique du risque. Son application repose au début des années 1980 sur l'hypothèse de la possibilité de progresser dans le domaine de l'anticipation et de la gestion sécuritaire des crises potentielles au point de pouvoir prémunir les populations contre toute forme de menace. Il fut employé dans les domaines de la protection civile et de la sécurité militaire. Comme élément de gouvernance politique, il réfutait l'idée selon laquelle le risque existe en préalable comme catégorie d'acceptabilité collective de la menace (Beck, 2001, pp.27-28).

Du milieu des années 1980 jusqu'à la fin des années 1990, des crises majeures remettent en cause la viabilité du risque zéro : implosion de la centrale de Tchernobyl en 1986, explosion AZF de Toulouse en 2001, canicule de 2003, tsunami de 2004 et tempête Xynthia de 2010 (Lagadec, 2002, pp.5-10)... Dans le champ du terrorisme, les attentats du 11 septembre 2001 signifient sa fin. Le biais d'optimisme que générait pour la société civile une violence – de type Bande à Baader ou Brigades Rouges – prenant pour cible les représentants de l'État, vole en éclat devant une menace pouvant atteindre celui qui passe au mauvais endroit et au mauvais moment. Al-Qaïda proclame qu'il n'existe pas de victimes innocentes (Baudouï, 2007, p.80).

A son opposé, le *homegrown jihadism* [1] – jihadisme de l'intérieur – décrit une menace située au cœur de l'Occident. Il mobilise l'image du *lone wolf* – loup solitaire – forgée par les suprémacistes blancs de San Diego à la fin des années 1980 et appropriée par le FBI dans sa lutte anti-terroriste (Le Bec, 2014, s.p .). Elle accrédite l'hypothèse du passage à l'acte d'individus isolés sur le plan intellectuel et sociétal qui ne doit rien à l'appartenance à un groupe et au franchissement d'étapes graduées du parcours du combattant international. Face à la perception d'une menace diffuse et récurrente, la demande sociétale est aujourd'hui celle d'une

sécurité nationale fondée sur le risque zéro. L'écart existant entre représentations collectives et savoir expert en matière de nouvelle forme de terrorisme est à l'origine de malentendus et polémiques concernant les mesures à prendre pour le déjouer. Si l'action publique de sécurité exige la mise en œuvre d'un référentiel global – soit un cadre de médiation sociale entre société et acteurs – comment peut-on faire pour dépasser l'imaginaire du *lone wolf* pour résoudre l'ambivalence entre la sensation d'une menace indétectable et les nécessités de la qualifier ? Quels pourraient être les imaginaires mobilisables qui relèveraient de la construction du nouveau référentiel de la politique anti terroriste ?

I. Le *homegrown jihadism* et la construction sociale et politique du loup solitaire

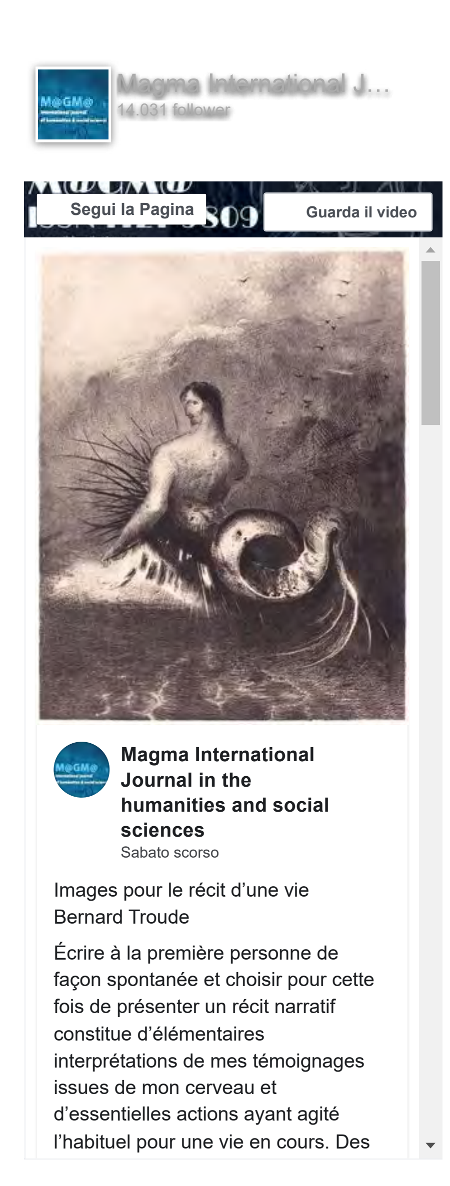
Après le 11 septembre 2001, un nouveau vocable fait jour dans la somme des définitions de la terreur. Aux États-Unis, on parle de *homegrown terrorism*, au Canada de *terrorisme domestique* et au Royaume-Uni de *domestic terrorism*, enfin en France de *terrorisme de l'intérieur*. Ces définitions recouvrent une seule et même idée ; le passage à l'acte à l'intérieur des États-nations de ressortissants ne possédant pas de liens visibles avec les revendications les animant. Aux États-Unis, ce mot rassemble sous la même appellation un terrorisme extrémiste laïc groupusculaire d'extrême gauche et d'extrême droite. Dans l'imaginaire collectif, il se réfère à la fois à l'assassinat du Président Kennedy par Lee Harvey Oswald qu'aux attentats de Theodore Kaczynski – *Unabombe*r – et à celui d'Oklahoma City de Timothy McVeigh.

L'association instituée entre violence et islamisme a engagé la déclinaison du *homegrown terrorism* en *homegrown jihadism*. Des dimensions inédites sont mises en évidence. La menace ne résiderait plus seulement dans une approche globale mettant en jeu des réseaux transnationaux de l'Islam radical. Elle s'innerverait au niveau local selon des logiques inédites. Les acteurs résideraient sur place et ne proviendraient pas directement du Proche-Orient. L'adhésion à une cause violente ne s'explique pas par des facteurs culturels et sociaux. En 2001 le citoyen britannique Richard Reid est arrêté pour sa tentative de faire exploser ses chaussures sur le vol Paris-Miami. L'année suivante, sont arrêtés José Padilla citoyen américain de Brooklyn après un séjour en Afghanistan dans les rangs d'Al-Qaïda et six américains d'origine yéménites suspectés de programmer un attentat aux États-Unis dans un contexte identique (Lackawanna Six). En matière de *homegrown jihadism*, la RAND Corporation observe qu'entre le 11 septembre 2001 et la fin 2009, 46 tentatives de passage à l'acte ont été déjouées sur le sol américain (Jenkins, 2010, p.III). Dès 2003, le directeur du FBI témoigne qu'il existe désormais une augmentation de la menace liée aux « agissements d'individus isolés, sympathisants ou affiliés à Al-Qaïda ne bénéficiant pas de soutien externe » (Spaaji, 2007, p. 4). Les conditions sont réunies pour que la synonymie s'impose dans les médias entre *homegrown jihadism* et loup solitaire.

Deux attentats explicitent le cheminement rapide de ce vocabulaire en direction de l'Europe. L'explosion en série de dix bombes dans quatre trains de la banlieue de Madrid le 11 mars 2004, bien qu'elle témoigne d'une organisation planifiée d'envergure, révèle la bonne intégration de certains combattants dans la société espagnole. Le 7 juillet 2005, les quatre explosions programmées dans les transports londoniens par quatre jeunes citoyens britanniques de confession musulmane issus de pays du nouveau Commonwealth propagent une onde de choc sur la validité de son modèle multiculturaliste et la viabilité de son « Londonistan » défini comme pourvoyeur du nouveau terrorisme. L'expression *lone wolfes islamist terrorists* est consacrée. Dès 2007, Ramón Spaaij promeut sur la scène scientifique européenne le concept de *lone wolf terrorism*. Il recouvre, selon lui, des réalités idéologiques plurielles. Il serait à la fois l'apanage du mouvement anarchiste au XIXème siècle, des leaders d'extrême-droite tels Louis Beam partisan au début des années 1980 du passage à l'action individuelle sans recours à la moindre structure collective (*Leaderness resistance*) mais aussi encore plus près de nous du salafisme d'Abu Musab Al-Suri. Son programme de *Résistance islamique globale* est défini d'*izam la tanzim* – soit un système et non une organisation –. Il est considéré de ce point de vue comme un théoricien et stratège de premier plan dans la mise en œuvre active de la mobilisation des loups solitaires contre les démocraties occidentales.

Selon Ramón Spaaij la définition du *lone wolf terrorism* recouvre les dimensions suivantes. L'individu agit seul (Spaaji, 2011, pp.23-25). Il n'appartient à aucune organisation identifiée en tant que telle. Il définit les *modi operandi* sans la moindre instruction supérieure et extérieure. Il ne doute pas en matière de convictions politiques religieuses. Il peut produire sa propre planification de la terreur en leurrant son entourage sur ses projets. Cette nomenclature offre à Ramón Spaaij les moyens de produire sa propre généalogie du loup solitaire. Ainsi par les complicités dont il a bénéficié, l'attentat de Timothy McVeigh pourtant considéré communément comme central dans l'opinion publique, ne relèverait pas selon lui de cette catégorie. Même s'il s'interdit de parler de nouveau phénomène, Ramón Spaaij n'en produit pas moins un processus d'objectivisation scientifique de cette notion qui tend à devenir communément la catégorie dominante de la violence politique d'aujourd'hui. Il est suivi dans cette voie par Raffaello Pantucci qui élabore, sa propre typologie du *lone islamist terrorist* (Pantucci, 2011).

L'augmentation continue des actes de violence promus par des individus d'apparence isolés socialement et coupés de toute relation directe avec des mouvements internationaux explique aux États-Unis la fortune de la théorie du loup solitaire dans le domaine de la lutte anti terrorisme. Dès février 2010 les directeurs du FBI et de la CIA rappellent devant le Congrès américain que le terrorisme du loup solitaire est en passe de devenir une préoccupation majeure de la sécurité américaine. Dans son interview à CBS en date du 17 août 2011 le Président Obama proclame que « la plus grande menace du moment réside dans l'attaque terroriste potentielle de type loup solitaire d'un simple individu, semblable à ce qui s'est récemment passé en Norvège. Lorsque vous avez une personne qui est dérangée ou animée par une idéologie de la haine, elle peut faire beaucoup de dégâts ; il est beaucoup plus difficile de pister ces loups solitaires » (Barak Obama, 17 août 2011).



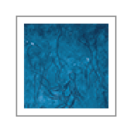
Le déploiement d'actes terroristes individuels et leur qualification en loup solitaire relève d'un construit culturel et politique. Le cas français fait en ce domaine figure de contre-exemple. Le terrorisme de l'intérieur est une réalité connue pour un pays éprouvé sur son sol par les luttes de la décolonisation. Cette forme de violence resurgit au début des années 1990 avec l'effacement progressif d'un terrorisme laïc et nationaliste lié à l'émergence sur la scène onusienne de l'OLP soucieuse de respectabilité. L'engagement dans la lutte armée de Khaled Kelkal en 1995 est celle d'une jeune franco-algérien issu de l'immigration qui au nom de sa proximité avec le Groupe Islamique Armé (GIA) milite pour un État islamique. Le gang de Roubaix dont les membres sont des nationaux ont combattu de 1994 à 1995 en Bosnie durant la guerre de Yougoslavie. Deux d'entre eux, Christophe Caze et Lionel Dumont sont français de souche convertis à l'Islam qui basculent dans les actions violentes sur le territoire national aussi bien pour financer leurs causes, échapper à la police mais aussi par représailles se venger d'elle – attentat manqué à la voiture piégée près du commissariat central de Lille en 1996. Avec plus de dix-sept ans d'écart, les engagements de Khaled Kelkal dans la mouvance du GIA et celui du jeune franco-algérien Mohamed Merah en faveur d'Al-Qaïda présentent d'importantes similitudes (Dietmar, *Le Monde*, 7 octobre 1995). Elles militent pour interpréter la lutte islamique moins comme la marque d'une génération spontanée de jihadistes que comme le produit d'un processus gradué de maturation pouvant recouvrir à la fois les échecs cumulés de l'école, l'intégration culturelle et l'accès à l'emploi et la découverte d'un islam mythifié et réifié loin de l'exégèse coranique. Au vu de cette histoire nationale, les autorités publiques contestent la notion de loup solitaire. Juge antiterroriste au Parquet de Paris, Marc Trévidic affirme que « cette notion de loup solitaire était pourtant bien contestable car les loups, en réalité, vivent en meute » (Trévidic, 2013, p.75). L'actuel Premier Manuel Valls a témoigné en tant qu'ancien ministre de l'Intérieur : « Ce ne sont pas des "loups solitaires" contrairement à ce que j'entends ici ou là, parce que agir seul ne signifie pas être isolé. Ce type de terroriste se forme à travers un long parcours souvent, et de rencontres, voyages à l'étranger, camps d'entraînement, relations sur Internet, à travers des mosquées souvent isolées avec des prêcheurs radicaux, la prison » (Valls, dépêche AFP, 24 mai 2013). Pour incarner l'adage selon lequel « on ne naît pas terroriste, on le devient », deux interprétations contenues dans le concept même de loup solitaire doivent être écartées : la solitude présupposée du terroriste isolé et en corollaire l'absence d'infrastructure logistique à l'accomplissement criminel. L'interprétation du loup solitaire est du reste contestée par le chercheur Gilles Kepel qui déclare après l'attentat de *Charlie-Hebdo* : «La théorie du loup solitaire est une imbécillité. Elle a été mise en place par des pseudo-universitaires et quelques journalistes qui les suivaient, qui ne travaillent pas et qui ne connaissent pas la réalité des textes et de l'action des jihadistes. C'est un pur fantasme, ça n'a jamais existé. Il y a des individus qui agissent éventuellement seuls ou à deux mais ils font partie de réseaux, ils ont été inspirés. Pour ceux qui ont pris la peine de s'intéresser à ce qu'a fait Daech, cette théorie ne tient pas une seconde » (Kepel, *Les voix du monde*, 10 janvier 2015).

2. La théorie du loup solitaire et l'exigence sociétale de risque zéro

Par le sentiment d'insécurité qu'il procure, le *homegrown jihadism* est porteur d'un nouvel imaginaire qui révèle les peurs sur les limites de notre modernité à comprendre et assumer cette nouvelle menace (Giddens, 1974, pp.131-132). Difficilement compréhensible pour une culture rationaliste, il est de fait l'enjeu de représentations médiatiques largement conformes aux principes des analyses de *La Société du spectacle* soit la production de représentations et images qui versent du côté de « l'irréalisme de la société réelle » (Debord, 1971, p.10). A la divergence des interprétations institutionnelles opposées de part et d'autre de l'Atlantique, médias anglo-saxons et français manifestent leur convergence sur la réalité du loup solitaire.

Le loup fait partie des grandes mythologies des civilisations passées. L'imaginaire de référence culturelle est le plus souvent celui d'un danger avéré pour les humains les plus faibles comme, en témoignent, depuis la nuit des temps les mythes historiques et légendes populaires du loup prédateur et roué tel celui du Petit Chaperon Rouge au Moyen Age. L'imaginaire populaire du loup solitaire est aussi celui de la lycanthropie soit la transformation d'un humain en loup-garou qui lui octroie les pouvoirs maléfiques de pouvoir tuer durant la nuit. Tel fut à cet égard l'argument populaire avancé pour expliquer au XVIIIème siècle les meurtres de la bête du Gévaudan. Dans les années 1980, le *Loup Solitaire* est le titre d'une saga de science-fiction de l'écrivain Joe Dever dont le succès ne se dément pas jusqu'à aujourd'hui. Néanmoins, les représentations du loup solitaire se sont nourries de l'observation *in situ* des règles éprouvées de gestion des rapports de force des loups pour maintenir l'union dans la meute. Le loup solitaire est un jeune mâle – le plus généralement entre 10 et 36 mois – qui quitte la meute, soit pour avoir perdu le combat dans le cas d'un conflit avec un autre loup, soit parce qu'il a été rejeté, soit qu'il souhaite fonder sa propre famille ou encore parce qu'il ambitionne de fédérer autour de lui une nouvelle meute. Le loup solitaire réfugié dans une tanière protectrice en marge de ses congénères est aguerri à la solitude et à l'autosubsistance comme modalités de son autonomie d'action et de sa propre sécurité.

Les imaginaires sociaux de ce danger pour l'homme que relativise pourtant l'éthologie animale explicitent sa fortune médiatique. Il colle parfaitement à l'ethos de la peur et de l'angoisse du *homegrown jihadism*. Au-delà de la consécration de l'individu isolé au sein de la société, il véhicule l'image d'une intentionnalité plus ou moins réfléchie permettant de cibler des lieux propices à l'action et des personnes à atteindre. Il pose une logique de calcul de coûts-bénéfices dans l'abjection, permettant à chacun de s'identifier aux victimes tombées à terre. Le mi-chemin entre rationalité et irrationalité déconcerte. Il accentue la dramaturgie et décline d'autres explications éventuelles. Une des variantes possibles de cette représentation est celle de l'irrationalité absolue que caractérise le coût de folie de l'acte de l'être déséquilibré. En ce domaine, imaginaire et représentations savantes peuvent aussi converger. En ce sens, Ramón Spaaij réactualise les thèses du psychiatre Friedrich Hacker sur les causes psychologiques de la violence terroriste (Hacker, 1976). La différence entre loups solitaires et « fous solitaires » est instaurée sur la base que les seconds déploieraient un comportement idiosyncratique et égocentrique (Spaaij, 2011, p. 20). En matière d'insécurité, le fou


DOAJ Content



M@gm@ ISSN 1721-9809
Indexed in DOAJ since 2002

Directory of Open Access Journals »

solitaire incarne le plus grand des dangers tant son comportement semble dès lors indécelable et imprévisible.

Dans les médias, la construction du loup solitaire relève le plus souvent d'une explication *a posteriori*. Ce n'est qu'après un attentat sanglant, que la presse hurle au loup solitaire. Le système d'élaboration est souvent le même comme en atteste de part et d'autre de l'Atlantique, le traitement des attentats de Toulouse et Boston. Au cœur de l'événement les médias se représentent Merah et les frères Tsarnaev sous la forme de loups solitaires n'ayant disposé d'aucun appui logistique. Ils sont décrits comme sortis de nulle part, sans antécédent fâcheux et animés par la seule haine personnelle et obsessionnelle de type démentielle. Le sensationnel et l'émotionnel prennent le dessus en interdisant toute recherche d'une explication complexe qui pourrait porter sur la question des complicités actives et passives dans la mise en œuvre logistique de l'opération. A décharge toutefois des journalistes, les experts médiatiques, les premiers le plus souvent sollicités sur la scène criminelle infirment rarement l'analyse des premiers. Pour toutes ces raisons, il semble pour le moins malaisé dans l'émotion d'une tragédie humaine de faire la part des choses entre fantasmes et réalités.

La dramaturgie médiatique joue et abuse de l'allégorie animale et de son éthologie. D'autres variantes de la menace sont mobilisables. Et si le loup solitaire n'était en réalité qu'une hyène ? La déqualification du loup solitaire en hyène accentue la dimension cynique et cruelle de la violence terroriste. Depuis 2010 fait également jour en substitut à l'image du loup, celle du chien errant – *stray dog* –. Et si le loup solitaire parvenait à reconstituer un petit groupe – *lone wolf pack* – avant même la construction de la meute sous son autorité ? – *wolf pack* –. Il s'agit là d'un paradoxe intéressant sur les limites mêmes du raisonnement. Bien qu'il s'éloigne de ses congénères, le loup solitaire pourrait s'ériger en chef de bande pour commettre ses méfaits. La peur d'une menace individuelle rejoint celle d'un danger plus collectif. Une menace encore plus grande pourrait se déployer. Elle porterait sur la constitution d'une armée de loups solitaires unis paradoxalement par les seuls objectifs convergents de leur combat. Dans cette hypothèse, risques individuels et collectifs se mutualiseraient.

A leurs corps défendant, les analyses des acteurs publics peuvent aussi pleinement participer à la surenchère anxiogène des représentations médiatiques existantes. Le « terrorisme en libre accès » expression du ministre de l'Intérieur Bernard Cazeneuve déployée dans le cadre de l'agression de trois militaires à Nice en février 2015 ou « le terrorisme à bas coût » selon Michel Sapin ministre des Finances (Sapin, 2015, p.3), en véhiculant l'idée selon laquelle il est possible à chacun de produire facilement son propre arsenal de destruction, renforce l'imaginaire du loup solitaire dans la multiplicité de ses composantes. La figure du terrorisme islamiste au même titre que la délinquance urbaine nourrit aujourd'hui un sentiment diffus d'insécurité. L'assimilation entre terrorisme et jeunes de banlieues est un cliché largement mobilisé. La vision actuarielle demeure néanmoins celle de groupes à risques et non des individus dont il faut limiter l'autonomie d'action et maximaliser la surveillance. C'est dans ce cadre complexe de perception d'une menace éprouvée mais diffuse que se déploie l'exigence commune d'atteindre le risque zéro. Dans ce contexte précis, chaque nouvel attentat est vécu moins comme une impossibilité d'atteindre cet objectif que comme la preuve de la faillite des systèmes de la lutte anti-terroriste. A chaque attentat, les médias s'attellent plus à rechercher les responsabilités de la défaillance de surveillance qu'à porter attention aux contraintes et limites de l'action de renseignement. « Que faire contre les loups solitaires du jihadisme ? » titre *Le Courrier international* du 10 juillet 2014. La formulation convenue de la question implique derechef la réponse. Le loup solitaire, en tant que nouvelle réalité, doit être combattu avec des dispositifs sécuritaires innovants. Les nouveaux imaginaires sociaux construits interpellent directement les acteurs de la lutte anti-terroriste et les responsables gouvernementaux. L'insécurité étant devenue depuis une vingtaine d'années un thème sociétal à part entière, le *homegrown jihadism* se retrouve au cœur des logiques de mobilisation partisane du débat politique national. Sur l'échiquier politique, seul le Front National, au nom de la radicalité de son projet de traitement de l'Islam en France, défend l'idée selon laquelle le risque zéro en matière de terrorisme pourrait facilement être atteint.

3. Dépasser la théorie du loup solitaire et la recherche du risque zéro par un nouveau référentiel et une nouvelle politique de la fin du risque zéro

La compréhension objective du *homegrown jihadism* estfacilitée par les recherches promues au milieu des années 2000 sur les hommes d'Al-Qaïda. Réfutant toute explication d'irrationalité – fanatisme et millénarisme – elles ont mis en évidence les éléments structurants de la mobilisation individuelle dans la violence radicale : le déploiement d'une culture de « l'oppression » et du sentiment de « victimisation » sur le plan social, politique et culturel ; le besoin de se socialiser par l'appartenance à une communauté de destin ; l'attrait progressif pour un Islam militant et de combat ; le refus de toute pensée dialectique sur la relation Orient/Occident… Tout acte terroriste ne peut être dénué de rationalité. En effet, le terrorisme contemporain peut être abordé comme un choix rationnel : les coûts d'un attentat sont individualisés, alors que c'est l'ensemble de la communauté qui en profite. Les auteurs de l'attentat génèrent un gain émotionnel et spirituel pour l'ensemble de la communauté en favorisant la médiatisation de l'Islam et en accédant au rang de martyr, lequel fait profiter à leurs familles d'un gain matériel sous la forme d'aide financière.

Au plan de la mobilisation collective, fait jour l'importance du contexte environnemental accompagnant ces mutations individuelles : densité et rôle des prédicateurs du jihad, prêches des oulémas radicaux, réseaux d'entraide islamiste, disponibilités et ressources financières spécifiques (Thomas, 2005, pp.17-18). La nature des liens sociaux familiaux, amicaux, claniques joue toujours un rôle moteur dans le ralliement au jihad (Sageman, 2004, pp. 200-222). Le *homegrown jihadism* ne diffère guère des conditions de mobilisation individuelle et collective déjà révélées dans les études sociologiques sur les partisans d'Al-Qaïda. Elles ont préalablement saisi le caractère cosmopolite de sa mobilisation. Surtout, elles ont fait ressortir l'effacement

des valeurs nationales et leur remplacement par une composante religieuse : « Il est tout autant difficile d'affirmer que ces terroristes ont agi au nom d'autres musulmans. (...) l'Islam était leur motif par leur motivation. » (Durodié, 2008, pp.299-300). Ces éléments se retrouvent dans la constitution même au début des années 1990 du Londonistan, plaque tournante d'un islamisme radical qui, par la concentration d'intellectuels et prédicateurs islamistes de tous les horizons autour de la mosquée de Finsbury Park à Londres, initie dès 2004 les jeunes au jihadisme international sur la base de la sanction des alliés occidentaux engagés dans la guerre en Irak. Par exemple, les jeunes Pakistanais britanniques de la deuxième et troisième génération font face à une crise identitaire, conséquence du double phénomène socio-économique et éducatif : ils ne se sentent plus vraiment Anglais et leur seul référentiel communautaire est celui d'être musulman. Le sentiment d'appartenance à la communauté musulmane ou à un autre groupe – le gang par exemple – devient la réponse à la quête identitaire et ce dans des proportions d'autant plus fortes, que la perception d'être en marge de la société grandit. Cette situation génère un ressentiment envers la société occidentale et créé le terreau propice à la radicalisation.

Le passage individuel à l'acte terroriste résulte de tout ou partie d'un ensemble de déterminants causaux qui élaborent dans une logique de dynamique cumulative les éléments d'une rupture absolue avec le monde vécu : accès difficile à un emploi régulier ; relégation sociale, précarité des conditions d'existence – enchaînement des petits boulots qui procure un sentiment d'échec – marginalisation individuelle pouvant conduire à des actes d'incivilité puis de délits de droit commun, conversion à l'Islam radical hors ou dans les prisons de la République – *born again* –, reconnaissance de la bande comme groupe effectif de la socialisation... Les phénomènes d'acculturation pour leur part liés à l'appartenance familiale à une culture en voie d'abandon mais mythifiée et à la réalité d'une culture occidentale hors d'atteinte sur le plan de l'insertion constituent un des caractères les plus emblématiques de la perte du sens commun des apprentis jihadistes. Ces analyses permettent de comprendre l'initiation que révèle la tentation de l'engagement international sur un théâtre militaire pour soutenir les moudjahidines locaux dans la guerre sainte. Les témoignages des acteurs mêmes sont significatifs.

D'une certaine manière, les attentats du 11 septembre ont réussi à canaliser puis à fédérer une nouvelle génération de jihadistes dont les parcours n'ont en commun que le rejet d'un modèle sociétal occidental. Mais ce terreau fertile pour la propagation du jihad global se développe en dehors d'un cadre organisé. En d'autres termes, on observe une individualisation des termes du jihad, marquant une rupture avec la lutte d'avant le 11 septembre : « En Europe, avant le 11 septembre 2001, les membres des groupes radicaux étaient composés d'adultes liés à l'expérience des guerres d'Afghanistan. Après les attentats du 11 septembre, la participation des jeunes augmente dans les groupes extrémistes. Elle est liée aux interactions existant désormais entre liens familiaux et amitiés. La jeunesse musulmane est quantitativement importante dans les pays européens tels que la France, la Belgique, la Hollande et la Grande-Bretagne. Les causes de la radicalisation sont à rechercher à la fois, dans un manque de respect et de reconnaissance de la société, la crise identitaire, le sentiment de victimisation ou d'infériorité et la compréhension sans discernement de l'Islam » (Dittrich, 2007, pp.56-57). Loin de la théorie médiatique du loup solitaire le *homegrown jihadism* peut être appréhendé en termes de sociologie des comportements, de processus de radicalisation et de logistique d'actions. L'étude des parcours de ces auteurs révèle bien le décalage structurel existant entre représentations et réalité. Le compte-rendu des discussions entre Merah et son officier traitant de la sécurité témoigne de la logique propre de son parcours de jihadiste l'ayant notamment conduit au Pakistan et en Afghanistan. L'enquête préliminaire sur l'attentat de Boston a mis en évidence le séjour de Tamerlan Tsarnaev en Tchétchénie et au Daghestan. Dans les faits, le processus de radicalisation se déploie dans une logique d'enchâssement de situations internationales et de contextes locaux permettant de définir un cadre logistique propice au déploiement de la violence.

S'il apparaît essentiel de se distancier de l'imaginaire du *lone wolf jihadism,* pour penser la lutte anti-terroriste, il serait pour le moins illusoire d'attendre son effacement immédiat en tant que représentation. La force d'un mythe réside dans sa résistance à toute rationalité de jugement et à toute expérience de la réalité. Le mythe est à la fois expression du passé, du présent et du futur. Le mythe du loup solitaire ne saurait disparaître. Il subsistera comme construction d'imaginaires sociaux mobilisables selon les circonstances qu'elle que soit la société dans laquelle il se déploie. Son dérivé actuel dans le domaine de l'action violence, à défaut également de pouvoir rapidement s'effacer en tant que mode d'expression de peurs et fantasmes d'une société devrait néanmoins être confronté à d'autres interprétations susceptibles de le faire évoluer dans ses contenus. Sans doute, faut-il ici faire retour sur d'autres variantes éprouvées du mythe du loup et de ses comportements éthologiques qui permettraient d'offrir les conditions du déplacement du regard. Rappelons que le loup existe sous la forme socialisée du groupe et de la meute placée sous la responsabilité du chef. L'idée selon laquelle ce prédateur ne demeure pas nécessairement solitaire sa vie durant, fixe par analogie un cadre de perception renouvelé du *homegrown jihadism*. Le premier niveau est celui d'une historicité processuelle du passage à l'acte qui ne saurait plus s'interpréter comme la décision unique d'un individu dérangé d'esprit. A l'imaginaire de l'illogisme et de l'irrationalité mentale au cœur du questionnement de la presse médiatique est opposable le principe de rationalités limitées de comportements édictés par une adhésion et/ou identification à une lutte exogène. Même s'il n'existe pas nécessairement d'ordres formels de commandement de passage à l'acte en provenance de cellules actives en lien avec les groupes et mouvements radicaux en provenance du Moyen-Orient, l'invitation au passage, même par le canal de sites internet doit être considérée comme une réalité. Elle conditionne les modalités de la lutte et les éléments à détruire : symboles et institutions juives, infrastructures critiques... La tentative récemment déjouée de détruire à Villejuif une ou deux églises chrétiennes prend directement sa source dans la haine et la violence suscitée par les groupes islamistes de Daesch contre les chrétiens d'Orient.

Le second déductible du point précédent témoigne de l'existence d'un cheminement de radicalisation qui, même s'il peut être extrêmement rapide par l'effet internet et réseaux sociaux n'en révèle pas moins des

modifications substantielles de comportement perceptibles au quotidien tant dans la sphère privée de la famille que dans la sphère publique de l'école, l'université ou le travail. Il existe bien des signes avant-coureurs de la radicalisation même si les apprentis terroristes manifestent le souhait de les limiter pour ne pas attirer sur eux l'attention des services de contre-espionnage. Le troisième porte sur l'encadrement spirituel qui, après-coup, peut être retracé tout à la fois à partir de l'accès aux sites jihadistes, la rencontre de l'Islam en prison et l'accès à des mosquées aux prêches radicaux. Le quatrième et dernier niveau est celui du déplacement des acteurs de la violence dans un espace social qui leur offre les conditions d'acquérir les moyens logistiques nécessaires au passage à l'acte. Il faut ici faire référence aux appartements pour se cacher, aux armes à acheter, aux véhicules à posséder pour se déplacer en tout anonymat.

Conclusion

La prise de conscience du *homegrown jihadism* est récente. Elle s'inscrit dans la continuité de la découverte du terrorisme globalisé d'Al-Qaïda. Le phénomène n'est pas entièrement nouveau. Certains pays européens déjà touchés par les vagues du terrorisme islamiste l'ont connu dès les années 1990. Il ne fait pas à cette époque l'objet d'une conceptualisation propre. Débutée aux Etats-Unis, elle s'est rapidement déployée sur le continent européen après les attentats de Madrid et de Londres. La construction conceptuelle du *homegrown jihadism* au milieu des années 2000 s'est dédoublée de celle de loup solitaire. Ces définitions qui relèvent du discours de la radicalisation des musulmans et du basculement dans le terrorisme relève d'un discours idéologique de la peur et s'inscrit dans un ensemble de lieux communs et d'archétypes médiatiques. L'effet de loupe de la presse et des journaux télévisés accrédite dans l'opinion publique l'idée d'un nouveau risque terroriste majeur alors qu'il demeure encore relatif dans l'échelle des menaces potentielles. Les définitions de *homegrown jihadism* et de loup solitaire demeurent sujettes à caution pour décrire des faits de violence déployés par des cheminements personnels pleinement inscrits dans la société. Dans quelle mesure un voyage de formation ou de combat sur une terre étrangère du jihad global peut-il justifier de l'usage de ce vocabulaire ? La sensibilisation et la formation par internet à partir de sites radicaux a-territorialisés ne témoignerait-elle pas d'un apprentissage international, même indépendamment de l'immobilité physique dans la patrie de sa naissance ?

Les attentats de Toulouse de 2012 et ceux de Paris de 2015 ont forgé une demande sociétale d'une sécurité nationale absolue légitimant la revendication et l'application du risque zéro. A l'exigence sociétale de maîtrise absolue du nouveau risque terroriste s'oppose le regard des acteurs publics de la lutte anti-terroriste. Dans la commission d'enquête de l'Assemblée Nationale sur la surveillance des filières et des individus jihadistes, le ministre de l'Intérieur Bernard Cazenave rappelait que « même quand on veut prendre 100% de précaution, le risque zéro n'existe pas ». Dans ce contexte spécifique de la fin du risque zéro en matière terrorisme, c'est aux acteurs publics que revient la responsabilité, moins de tenter vainement de déconstruire le mythe du loup solitaire que de le faire évoluer en lui permettant de coller à la réalité sociale qu'il est censé décrire. Communiquer et informer se révèle ici nécessaire même si au demeurant dans la question de terrorisme, le secret est toujours au cœur de la culture anti-terroriste et de l'application de la Raison d'État.

Les questions cruciales sont désormais celles de la gestion et la surveillance de personnes disséminées sur le territoire national ou revenant sur le sol national dont les agissements et considérations religieuses sont difficilement repérables. Néanmoins l'enjeu demeure le même : par une posture de vigilance au quotidien, il s'agit de s'informer et saisir au plus près du terrain, toute information susceptible de repérer et tracer les individus suspects. Dans ce but, les États-Unis ont rapidement renforcé les dispositifs locaux de sécurité tant au plan des dispositifs d'écoute et de surveillance pour les citoyens originaires du Moyen-Orient que dans les analyses d'e-mail et les écoutes des téléphones portables. Le contrôle des communautés suspectes est quant à lui recommandé à partir de l'extension des prérogatives de la coopération policière avec les associations de quartier sur la sécurité – *community policing* – sur la base même que le policier doit aussi s'occuper du *homegrown terrorism* L'appropriation par les agences occidentales de renseignement des méthodes anglo-américaines du *community policing* est une innovation majeure. Elle engage la mutation du concept de surveillance en celui d'« Intelligence » contenu dans les démarches britannique et américaine du renseignement, portée par la société entière au nom de l'intérêt général.

Bibliographie

Rémi Baudouï. *Les défis du terrorisme*, Paris, Ellipses, 2007, 192 p.
Ulrich Beck, 1996, « Risk society and the provident state », In : S.Lash, B.Szerszynski, B. Wynne ed. ; *Risk, environment and Modernity. Toward a new Ecology*, London, Sage Publications, 1996, pp.27-43.
Guy Debord, *La Société du spectacle*, Paris, Champ libre, 1971, 143 p.
Mirjam Dittrich, « Radicalisation and Recruitment: the EU Response », in : Spence, D. (Ed), *The EU and Terrorism*, London, John Harper Publishing, 2007, pp. 56-57.
Bill Durodié, « Les attentats de Londres du 7 juillet 2005. Un nihilisme made in the UK », in : Bigo, D. et al., *Au nom du 11 septembre. Les démocraties à l'épreuve du terrorisme,* Paris, La Découverte, 2008, pp.299-300.
Anthony Giddens, *Les conséquences de la modernité*, Paris, L'Harmattan, 1974, 192 p.
Friedrich Hacker, *Terreur et terrorisme*, Paris, Flammarion, 1976, 359 p.
Brian Michael Jenkins, *Would-Be Warriors. Incidents of Jihadist Terrorist Radicalization in the United States since September 11, 2001*, Occasional Paper, Rand Corporation, 2010, 17 p.
Gilles Kepel In *Les Voix du Monde*, 10 janvier 2015. www.rfi.fr/.
Patrick Lagadec, *La fin du risque zéro*, Paris, Eyrolles, 2002, 336 p.
Martine Le Bec, « Loups solitaires : Réalité ou figure médiatique », note du Centre d'Etudes et de Prospective stratégique, 11 décembre 2014, s.p., Ceps-oing.org/Nos-actions/Les-publications/305.
Dietmar Loch, Dietmar., « Moi, Khaled Kelkal », *Le Monde*, 7 octobre 1995.
Christopher Murphy, «La sécurisation du Community policing anglo-américain. Vers un modèle alternatif de

police publique ? », in : « Reconstruire la Sécurité après le 11 septembre », *Les Cahiers de la Sécurité Intérieure*, n°55, 2004, pp.37-59.
Barak Obama, Interview par CNN, le 17 août 2011. security.blogs.cnn.com/.
Raffaello Pantucci, *A Typology of Lone Wolves : Preliminary Analysis of Lone Islamist Terrorists*, International Centre for the Study of Radicalisation, march 2011, 39 p.
Marc Sageman, *Understanding Terror Network*, University of Pennsylvania Press, 2004, traduction par Maurice Berrac, *Le vrai visage des terroristes*, Paris, Denoël, 2005, 396 p.
Michel Sapin, *La lutte contre le financement du terrorisme*, Paris, Ministère des Finances, 18 mars 2015, 5 p., www.economie.gouv.fr/.
Ramón Spaaij, *Lone-Wolf Terrorism*, Final draft, 6 july 2007. 7ème Projet Cadre de Recherche Développement, 111 p. www.transnationalterrorism.eu/.
.Ramon Spaaij, *Understanding Lone Wolf Terrorism. Global Patterns, Motivations ans Prevention*, London, Springer, 2011, 119 p. www.tracingterrorism.org/.
Dominique Thomas, *Les hommes d'Al-Qaïda*, Paris, Michalon, 2005, 120 p.
Marc Trévidic, *Terroristes, les 7 piliers de la déraison*, Paris, Editions J.C Lattès, 2013, 284 p.
Interview de Manuel Valls à l'AFP, le 24 mai 2013.

Notes

[1] Pour des raisons de commodité et de compréhension, nous utiliserons tout au long de notre analyse ce vocable anglo-saxon plutôt que de le décliner dans ses différentes traductions.

M@GM@ ISSN 1721-9809
International Protection of Copyright and Neighboring Rights

Périodique électronique fondé et dirigé par le Sociologue Orazio Maria Valastro
Revue enregistrée n.27/02 du 19/11/02 dans le Registre Presse du Tribunal de Catania
Rédaction: via Pietro Mascagni n.20, 95131 Catania-Italie
Directeur Responsable : Orazio Maria Valastro
Inscrit dans le répertoire de la presse spécialisée de l'Ordre des Journalistes de la Sicile
Périodique diffusé par l'host SARL OVH avec siège à Roubaix-France











Revue Internationale en Sciences Humaines et Sociales





Le mythe de la maîtrise du risque dans les sociétés modernes
Jawad Mejjad (sous la direction de)
M@gm@ vol.13 n.2 Mai-Août 2015

LE RISQUE DANS L'ENTREPRISE : DU DRAME DU JE, AU TRAGIQUE DU JEU

Stéphane Hugon

stephane.hugon@eranos.fr
Cofondateur et dirigeant d'Eranos (www.eranos.fr), institut spécialisé dans la prospective des imaginaires de consommation et des nouveaux comportements sociaux. Docteur en sociologie, membre du CeaQ (Centre d'Etude sur l'Actuel et le Quotidien) Paris-Descartes Sorbonne, enseigne à l'ENSCI-LesAteliers.

Jawad Mejjad

jawad.mejjad@orange.fr
Docteur en sociologie, chercheur au CEAQ - La SORBONNE, et chef d'entreprise (dans le secteur de l'électronique) après avoir eu une longue expérience dans l'entreprise. Enseignant au CNAM (Conservatoire National des Arts et Métiers) dans le master Marketing-Vente, anime des cycles de formation pour de grands groupes ou des associations professionnelles. Ses réflexions et recherches, plus généralement, portent sur les valeurs et les structures d'organisation de l'entreprise à l'aune de la postmodernité. En 2010, il a publié « Le rire dans l'entreprise » L'Harmattan.

Une dénonciation récurrente et légitime ces derniers temps est celle concernant la répartition des richesses. Les travaux d'un Thomas Piketty en ont fait largement écho, et la question se pose toujours quant à la justification des hauts salaires de certains hauts dirigeants, et encore plus de la rémunération respective du capital des actionnaires et du travail des salariés. Si historiquement, l'enrichissement a été corrélé à la prise de risque et l'on trouvait sinon normal du moins logique que l'entrepreneur qui a risqué son capital en tire une rémunération équivalente, qu'en est-il aujourd'hui ?

L'entreprise, structure organisatrice de la modernité et fine pointe de ses valeurs, concentre les richesses de nos sociétés, mais cette richesse est-elle encore en rapport avec une prise de risque ? Le risque est-il encore une valeur dans l'entreprise ? Notre but dans ce travail est de comprendre d'abord comment l'entreprise est devenue la structure fondamentale de la modernité et comment elle a été structurée autour du risque, ensuite d'évaluer les profonds changements que connait l'entreprise dans cette postmodernité naissante, pour enfin nous poser la question de la prégnance de la prise de risque par l'entreprise aujourd'hui.

M@gm@ ISSN 1721-9809

Home M@GM@
Vol.13 n.2 2015
Archives
Auteurs
Numéros en ligne
Moteur de Recherche
Projet Editorial
Politique Editoriale
Collaborer
Rédaction
Crédits
Newsletter
Copyright

1. Les fondements mythologiques et historiques de l'entreprenariat : une petite archéologie de l'entreprise

La modernité a déstructuré l'organisation sociale de telle sorte que pour subvenir à nos besoins, il y a peu d'alternatives au travail, et par conséquent à l'entreprise. Il ne nous est guère possible de vivre en dehors de l'entreprise : celle-ci est omniprésente, et a envahi l'ensemble de nos activités. La quasi-totalité des biens et services dont nous avons besoin sont produits par des entreprises, et même les services publics adoptent petit à petit le fonctionnement des entreprises, et transforment leurs usagers en clients. Nous lui confions de plus en plus toutes nos activités : ce que nous mangeons est fabriqué par des multinationales de l'agroalimentaire, nos loisirs nous sont servis par des entreprises de l'industrie culturelle, nos parents et grands-parents sont pris en charge par des sociétés d'aide à la personne, etc. La deuxième moitié du XXème siècle a montré ainsi combien un certain nombre d'activités et d'échanges relevant jusqu'alors de la sphère de l'économie et des solidarités familiales ou de proximité ont été couvertes plus en plus par les services marchands [1]. L'entreprise est devenue le modèle organisationnel indépassable et tend à prendre en charge l'ensemble de nos vies. Même si l'on est rentier ou que l'on vit de son patrimoine, la richesse en définitive vient d'une financiarisation qui trouve son aboutissement au bout du compte dans les entreprises. L'entreprise est tellement devenue la structure organisatrice de nos sociétés, qu'il y a d'ailleurs confusion entre les termes : l'autre dénomination de l'entreprise n'est-elle pas société ? Notre environnement est organisé par et pour l'entreprise, et l'on vient jusqu'à confondre la crise sociétale avec la crise économique: Wall Street viendrait à dévisser, Lehman Brothers à faillir, l'inflation à stagner et nous parlerons de *crise*, sans sentir le besoin de préciser qu'elle n'est qu'économique. Mais peut-être pourrait-on dire aussi que la crise économique est la conséquence d'une mutation sociétale, l'entreprise étant devenue la cause et la conséquence de notre culture moderne. Le rôle central de l'entreprise dans nos sociétés modernes ne fait en définitive que traduire le concept de *désencastrement* de l'économie des relations dans la modernité, développé par K. Polanyi [2].

Pour comprendre ce rôle central de l'entreprise dans notre monde social, il nous faut préciser la genèse des valeurs de la modernité, genèse qui va aboutir à la prédominance de l'économique, et de l'esprit du capitalisme. Nous sommes passés d'une épistémè centrée sur la gloire et la recherche des louanges à une société où il est légitime de privilégier ses propres intérêts et d'assouvir ses besoins. La prise de risque a changé de perspective : quand un Achille risquait sa vie pour mourir glorieux, ou un Pascal faisait un pari pour gagner le Paradis, un Bill Gates va risquer son compte en banque. Le point de rupture se trouve à l'orée du 16è siècle, où la société de l'époque ne s'est plus trouvée en congruence avec ses valeurs, où paroles et actions se sont trouvées en contradiction [3]. Il faut se rappeler que l'époque, celle de l'Empire Chrétien, est structurée par l'Eglise. Or la valeur fondamentale affichée par la chrétienté, en réaction à l'excès de gloire des époques grecques et romaines, est l'humilité, humilité mise à mal par le faste et l'apparat de l'Eglise romaine et de ses papes. Dès lors, la rupture est consommée entre une parole qui est censée manifester Dieu, et une action papale qui affiche le contraire. La Réforme va naître de cette contradiction, et sans expressément le vouloir, donner les fondements, comme le montrera M. Weber [4], à l'esprit du capitalisme. Un point fondamental de la Réforme est l'introduction du libre arbitre, expression d'un rapport individuel qu'un « je » individuel va établir directement avec Dieu, sans l'intermédiation d'un clergé.

La modernité est donc datée : elle démarre à la Renaissance et succède à la conception chrétienne du monde. La césure principale est celle de l'avènement de l'individualité : un sujet qui s'affirme sans passer par l'altérité. Descartes viendra formaliser et officialiser ce qui est souvent utilisé comme la première pierre de l'édifice moderne : « Je pense donc je suis ». Avec l'utilisation ostentatoire du je, elle insiste sur le fait qu'il n'y a de pensée qu'individuelle. On y retrouve aussi la prégnance du raisonnement causal, à travers la conjonction « donc ». La société va donc devenir un agrégat d'individualités cherchant leurs intérêts, et ce qui va guider le sujet, ce sera son intérêt et ses droits. D'où une société fondée sur l'économie et le droit, comme le développe L. Dumont dans son « Homo Aequalis », s'appuyant sur les travaux de Locke et d'A. Smith, pour montrer que l'économique est devenue « la catégorie suprême de notre univers [5]. »

La modernité est donc fondée sur des individus cherchant à satisfaire leurs besoins, et ce sont les satisfactions égoïstes individuelles qui vont créer le bienfait général. C'est la première fois dans l'histoire de l'humanité qu'une civilisation se construit non sur les vertus mais sur les vices. Ce que nous retrouvons dans « La fable des abeilles » de Mandeville en 1714 (les vices privés font le bien public). L'homme moderne est condamné dès lors, comme le dira Hobbes, à aller de désirs en désirs, sans jamais s'arrêter. D'où notre société de consommation et de marketing. Un bon citoyen est un bon consommateur, et l'entreprise est son temple. Dès lors, l'entreprise, à l'instar de l'Eglise pour la chrétienté, va incarner et porter les valeurs de la modernité, notamment celles liées au risque.

Le risque est le non-dit structurant de la modernité. C'est contre le risque du conflit religieux que se sont développées les valeurs modernes et c'est au nom de la maîtrise de soi et de la Nature que va se développer notre époque. La recherche de son propre intérêt est justifiée par ce besoin fondamental de maîtrise du risque. C'est ce que montre A. Hirshman dans son archéologie du capitalisme, quand il précise que les avantages d'un monde gouverné par l'intérêt sont la prévisibilité et la constance, et que « le comportement de l'homme de passion est, en règle générale, lunatique et fluctuant – et c'est cette inconstance qui en constitue l'un des aspects les plus répréhensibles et les plus dangereux [6].» Les passions, les émotions seront donc à bannir pour l'homme moderne, et seul le raisonnement sera valorisé. Comme nous l'avons vu à travers la formule de Descartes, la pensée causale est au fondement de la modernité, et celle-ci est étroitement liée à une vision scientiste du monde. Il faut se rappeler qu'aux côtés d'un Calvin cherchant une solution au chaos de l'époque pré-moderne, solution qu'il pense trouver dans une foi d'un autre genre, d'autres tentatives ont existé, et principalement celle de Galilée, pour un langage objectif, un langage scientifique qui traduirait la réalité du monde. Et c'est cette approche qui permettra les développements scientifiques qui vont donner les

moyens de maîtrise et de domination de la Nature. Il s'agit de mettre le monde en équations et le rendre prévisible. Le temps linéaire et le progrès permanent deviennent des corollaires de cette vision du monde.

Ainsi un glissement subreptice s'est opéré aux 16è et 17è siècles pour légitimer la recherche de son intérêt propre, dans une logique de maîtrise de la Nature et de progrès permanent. Et l'on finira par assimiler l'intérêt, « à une seule passion bien déterminée, à savoir l'amour de l'argent [7]», ce que l'on retrouvera chez Simmel [8], quand il montre comment les fonctions et qualités de la monnaie incarnent l'émergence de la modernité. Et à partir de la seconde partie du 17è siècle, s'imposera progressivement l'idée que le commerce est l'activité noble, et non plus la guerre, et qu'au contraire, la guerre et les conflits sont néfastes au commerce et à l'enrichissement.

L'entreprise moderne va naitre dans la jonction de ces différents éléments : le développement technologique, l'avènement de l'individualisme, l'amour de l'argent, la valorisation du commerce, la légitimité de la satisfaction des besoins et de la prise en compte de ses propres intérêts. L'*entreprisation* du monde [9], pour reprendre l'expression de A. Solé, peut avoir lieu. La figure de l'entrepreneur capitaliste va alors émerger. Toutefois, cette émergence ne sera ni rapide ni linéaire. Le concept même d'entreprise qui nous paraît si évident aujourd'hui ne tombe pas sous le sens. Ce qui est premier est le marché, et comme le montent les travaux de R. Coase en 1937, connus sous la dénomination de la théorie de la firme et qui lui ont valu le prix Nobel en 1991, une activité est prise en charge par l'entreprise quand les coûts de transaction sont supérieurs aux coûts d'organisation interne de l'entreprise. L'entreprise et le marché sont ainsi en concurrence, et ce qui est premier dans la construction de la modernité, c'est le marché. D'ailleurs, il n'est nullement question de l'entreprise ou de l'entrepreneur chez Adam Smith dans « La richesse des Nations ». Par contre on retrouve cette notion chez R. Cantillon cinquante ans plus tôt. Puis, on la retrouve chez J. B. Say, chez K. Marx bien sûr à travers ses « manufactures », pour disparaître de l'économie classique de la fin du 18è siècle, mais c'est pour mieux revenir avec J. Schumpeter qui en fera un usage structurant.

L'organisation en entreprise s'est développée tout le long des 17è et 18è siècles, pour s'accélérer au 19è siècle et trouver son plein développement au 20è, suivant en cela le développement technologique et la commercialisation de biens manufacturés. Il est à noter qu'avant la Révolution française, 80% des actifs étaient des travailleurs indépendants, alors que maintenant 80% des actifs sont salariés d'entreprises. Le législateur, comme à son habitude en retard sur les pratiques sociales, intervient en trois dates pour la construction législative de l'entreprise : en 1864, 1884 et 1901. Les trois fois pour réglementer, encadrer et poser un statut légal à des catégories d'organisation : sociétés par actions, syndicats, associations. Depuis, le statut de l'entreprise n'a pas arrêté de s'adapter aux usages, et on trouve actuellement toutes formes juridiques pour toutes formes d'activité (SARL, SA, SASU, EURL, EIRL, SNC, SCPI, ..) et on continue d'en inventer, le dernier en date étant celui d'auto-entrepreneur, censé adapter l'activité personnelle à la crise de l'emploi.

Ce que nous retrouvons finalement dans le concept d'entreprise et dans celui d'entrepreneur est cette mythologie fondatrice de la modernité : la maîtrise de l'incertain, et c'est cette prise de risque face à l'incertitude qui détermine l'entrepreneur, et qui, logiquement, est rémunérée dans l'esprit du capitalisme. Une différence est à pointer entre l'entrepreneur innovateur qui va prendre des risques, et celui gestionnaire qui va les limiter. Le rôle du gestionnaire est de maîtriser les risques, autrement dit de ne pas en prendre, ou alors de prendre des « risques calculés », et tout est dans le *calculé*. Le bon gestionnaire est celui qui va externaliser le risque, soit auprès de sous-traitants (le cas le plus fréquent), soit par les fournisseurs, les clients, et le cas échéant les salariés, avec en dernier recours l'appel aux assurances. A l'inverse, l'entrepreneur dans le sens schumpetérien, avance sans filet. Il va croire, sans forme de certitude, être capable de naviguer dans une zone d'incertitude, et va prendre des risques dans ce sens. Il va investir son temps et son argent dans cet objectif, en incarnant une des valeurs fondatrices de la modernité : le report de la jouissance, autrement dit sacrifier l'instant présent pour un avenir meilleur. D'où la notion importante de l'investissement, et du risque inhérent. Investir c'est prendre un risque sur l'avenir, en supputant un gain futur.

2. L'entreprise à l'épreuve de la société : la transformation de la forme entrepreneuriale

C'est donc par la maîtrise du risque que ce constitue la mythologie de l'entreprise, espace à la fois de l'exposition à l'incertain, mais également preuve par l'action de sa maitrise et de sa rationalisation. Cet équilibre de force, qui a constitué une certaine constante dans la modernité économique, semble connaître des modifications profondes au tournant du XXè siècle, à la mesure d'une transformation sociétale profonde.

Le contexte global dans lequel évoluent les entreprises d'aujourd'hui a été soumis à des modifications très importantes, probablement plus importantes pendant les quinze dernières années que depuis la période d'après-guerre. Il y a de fait une densité particulière dans les événements qui font culture et qui marquent ainsi jusque dans les pratiques du travail. L'hypothèse ici est de considérer que différents indicateurs sur les transformations de la société tendent à dessiner le passage du millénaire comme une rupture entre deux moments économiques et sociaux plus homogènes. Il ne s'agit pas seulement de parler des trente glorieuses si souvent invoquées pour faire époque. L'hypothèse est ici de considérer que la dernière décennie marque une rupture plus importante que les diverses modulations historiques connues durant les deux derniers siècles. On avancera donc qu'à une modernité européenne portée par le mythe prométhéen évoqué plus haut, a succédé une période qui, sans s'opposer à la précédente, lui est au moins postérieure.

Bon nombre de marqueurs semblent accréditer cette idée de rupture. En dehors des indicateurs quantitatifs qui témoignent d'une augmentation exponentielle des niveaux de production, de mobilité, et/ou de destruction, c'est davantage sur les fondements même de cette culture que porte probablement la mutation.

M@gm@ ISSN 1721-9809
Indexed in DOAJ since 2002

Un regard sur la démographie indique un vieillissement de la population française qui est le fait d'une augmentation de l'espérance de vie des personnes : 79,3 ans pour les hommes en 2014, 85,5 pour les femmes [10], avec un léger tassement depuis les trois dernières années. On note également une augmentation plus forte des ménages que de la croissance globale de la population, la part des personnes vivant seules est donc en forte augmentation. Ceci indique un émiettement des ménages et une modification du lien social. Les démographes insistent sur l'injonction contradictoire de l'impératif du travail et du fort taux de chômage qui accentue cette mutation. Autre paradoxe, entre 2005 et 2030, la population des plus de 60 ans va augmenter d'un tiers. Une population âgée qui est sous-représentée désormais dans l'entreprise, et qui en a pourtant dessiné les contours et rendu opérationnels les fondements.

Les transformations d'ordre économique sont également très marquantes sur la période des quinze dernières années. Les plus grosses capitalisations boursières de l'année 2015 sont le fait d'entreprises qui n'existaient pas il y a encore une douzaine d'années. Ceci accentue encore le sentiment que l'entreprise d'aujourd'hui obéit à des logiques nouvelles, et que la mutation sociale traverse l'espace du travail. Ici, le digital cristallise à la fois une culture économique, des modes de fonctionnement du travail, et une forme particulière de relations sociales dans le travailler ensemble que la culture managériale des trente glorieuses comprend mal.

Pour bien saisir la rupture sociétale à l'œuvre qui traverse donc les entreprises, il faut évoquer ces rencontres entre des encadrants, recruteurs ou DRH, et les jeunes collaborateurs, par exemple lors des recrutements. La culture managériale de bon nombre d'entreprises consiste à tenter d'évaluer l'engagement des collaborateurs, et notamment leur investissement à moyen ou long terme dans l'entreprise. On retrouve là aussi une valeur judéo-chrétienne du sacerdoce, c'est-à-dire une forme de sacrifice de soi dans l'instant au profit d'un surcroît de valeur à venir, dans le futur. Cette culture du renoncement et de l'effort, classique dans les entreprises européennes, et désormais débordée par des entrants qui annoncent clairement qu'ils ne savent pas s'ils seront dans l'entreprise à moyen terme. Et que ce qui leur importe est davantage une expérience qui peut être dense, mais centrée sur le court terme. Cet écart de perspective est parfois la cause d'une mécompréhension entre les générations de collaborateurs. La culture du risque qui en découle est totalement différente. Résilience à court terme pour les uns, maîtrise et projection au long cours pour les autres.

Pour le dire de manière plus marquée, la culture qui constitue les bases des entreprises du XXè siècle peut se lire entre les lignes du Code civil. Les notions de propriété, d'identité, le rapport au territoire, les formes de filiation et de transmission, et enfin le temps passé à l'activité de travail ont traversé presque deux siècles, deux siècles avec ce premier code napoléonien. Elles semblent pourtant aujourd'hui connaître une transformation. On remarque que ces bases sont ainsi celles qui ont connu le plus de transformation ces dernières années. Le digital, en tant que culture, plus que comme forme technologique, a modifié l'idée même de valeur économique, le rapport à la propriété, la notion de territoire, sans compter celle d'action et de travail. Le sentiment d'un changement de paradigme dont Internet constitue le révélateur, semble cristalliser des cultures du travailler-ensemble, et des formes entrepreneuriales qui tranchent avec la tradition léguée par le modèle industriel issu de la modernité. La place du risque comme valeur et comme contrainte en est probablement transformée.

Les bases de la culture moderne du travail ont directement été façonnées par une influence judéo-chrétienne sur l'éthique de l'effort. Le travail y était avant tout considéré comme une activité par laquelle l'individu s'éprouve à modifier son environnement, et transformer des ressources, et à extraire des richesses considérées comme des extériorités. Cette volonté d'ordonnancement et de rationalisation de l'espace, de la nature, de la matière, induit tout naturellement une vision du monde. Il y avait dans le risque - dans sa définition comme dans sa maîtrise - le récit en acte de la définition du héros qui à la fois s'expose à la mort tout en maitrisant sa destinée. Cette figure du héros-entrepreneur, « self made man » qui affronte et arraisonne l'aléatoire par sa force individuelle résonne avec différentes formes de la culture du travail et de l'entreprise.

Différents entretiens avec des personnes en charge des ressources humaines dans des entreprises d'Ile-de-France ont permis d'identifier les bases sémantiques de leur culture d'entreprise, notamment dans les moments particuliers que sont les phases de recrutement, les entretiens individuels annuels des collaborateurs, et lors de la mise en place de projets d'entreprise. Nous avons pu constater qu'une culture du travail s'exprime, dans sa verbalisation et le langage qu'elle emprunte, à travers le registre des mots qui sédimentent les pratiques de travail. Les phases écoute ont permis d'identifier une différenciation des champs sémantiques. Ainsi, trois champs émergent.

D'abord celui issu d'une culture martiale. L'entreprise est un espace de combat, la culture est celle de la guerre, et le collaborateur un combattant. La notion de risque est donc liée à un risque total, qui suggère la question de la survie, même si celle-ci est une survie économique. On a pu également collecter des éléments issus de la culture sportive. La sémantique de l'équipe, de la compétition, de l'entrainement et de la performance sont alors la base des échanges. Le collaborateur est ici considéré comme un équipier, la question du collectif est plus présente, et le risque y prend place comme élément de dépassement et de motivation à la performance. Nous voyons émerger aujourd'hui également le paradigme du jeu, celui-ci permettant à tout un imaginaire de se déployer et de trouver une résonnance sémantique très forte dans l'ensemble du collectif de l'entreprise. Le risque prend ici une dimension différente, puisqu'il est à la fois dénié tout en constituant parfois le support même de l'expérience. Ces trois imaginaires du travail et du risque peuvent probablement constituer un marqueur d'une évolution récente de l'entreprise dans sa forme – symbolique et tangible – sous l'influence de la mutation de la société tout entière.

3. Quelle culture du risque aujourd'hui dans l'entreprise ?

La vision portée par la modernité d'un monde à maîtriser a ainsi trouvé dans l'entreprise toute son application. Loin de la mythologie d'un entrepreneur aventurier, défricheur à ses risques et périls de contrées nouvelles, la réalité de l'entreprise moderne a été plutôt de maîtriser les risques, de dompter l'imprévisible et d'éviter l'incertitude. L'entreprise a besoin de planifier ses activités, en mettant en équation toutes les situations auxquelles elle est confrontée, l'objectif étant à partir d'une situation présente, de prévoir l'avenir. Le cadre ou le dirigeant le plus valorisé dans l'entreprise est celui qui arrive à mieux modéliser les situations, c'est-à-dire celui qui a l'intelligence et le savoir-faire pour identifier les variables pertinentes pour schématiser un problème, établir l'équation reliant ces variables à même d'identifier et de prévoir les situations futures. A été valorisée dans l'entreprise moderne l'intelligence mécanique capable de tels raisonnements. On voit bien que le risque dans de telles approches est totalement intégré, il fait partie de l'équation. Le « je », figure tutélaire de la modernité et de l'entreprise, ne prend pas de risque, il se doit de contrôler les aléas, de maîtriser la contingence. Et c'est effectivement ainsi que l'entreprise moderne a fructifié, forte de ses résultats, et ceci d'autant plus que le monde moderne s'est bien prêté à ce que Bergson appelait l'intelligence géométrique [11]. Cette forme d'intelligence est en effet bien adaptée aux solides, avec des formes géométriques stables, qu'il est aisé de schématiser et de mettre en équation. Autrement sont les liquides et leurs écoulements aléatoires.

Or la société est devenue liquide, pour reprendre la formulation de Z. Bauman [12], et est devenue beaucoup plus réticente à une mise en équations. L'intelligence mécanique de nos énarques et polytechniciens n'est plus aussi efficiente, les choses leur échappent. Autrement dit, pour reprendre la catégorisation élaborée par M. Maffesoli [13], la modernité se confrontait à de drames, c'est à dire des situations où il y a au bout du compte une solution, alors que la postmodernité est tragique : la situation est insoluble et il faut faire avec ce qui est imposé. Et pour mieux préciser notre propos, nous pouvons reprendre la distinction entre risque et incertitude qu'a développée l'économiste F. Knigt dans son livre « Risk, Uncertainty and Profit », en 1921. La modernité a considéré le monde sous l'angle de risques à maîtriser, alors que la postmodernité vit les situations dans leur incertitude irréductible.

Nous retrouvons cette évolution dans la conception du risque dans l'entreprise aujourd'hui, où la contingence a repris toute son importance. Il est loin le temps où une direction était dédiée à l'élaboration de plans à 5 voire à 10 ans, le poste de Directeur du Plan a pratiquement disparu des entreprises, et même le budget, qui était l'outil de référence de toute bonne gestion, a perdu de son évidence, ou alors il est devenu glissant, c'est-à-dire revu chaque trimestre, sinon chaque mois. Le maître mot est l'adaptation aux aléas et la réactivité aux soubresauts de la vie réelle et à ses incertitudes. Il en est de même dans l'approche qu'ont les salariés de leur parcours professionnel : plus personne ne croit ni n'élabore un plan de carrière, comme nous l'avons précisé plus haut. Les parcours seront tributaires des opportunités, et le *kairos* retrouve toute son effectivité antique. La question « quel est votre projet ? » si évidente dans les entretiens dans les années 70 et 80, est devenue anachronique, et tout jeune qui intègre une entreprise, intègre en même temps la probabilité de la quitter, et le risque de continuer ailleurs, et ceci sans états d'âme particuliers. L'entreprise est vécue sous la forme d'une tragédie au quotidien, avec ses petites morts acceptées tant bien que mal, et non plus comme un espace de lutte dramatique avec des victoires acharnées. Il n'est plus question de sacrifier un présent même compliqué, à un futur de toute manière incertain. La figure qui semble porter la manière dont se vit l'entreprise est celle du joueur, avec une apparence qui se veut légère (cf les comportements et les façons de s'habiller dans les start-up), mais surtout une dimension tragique fondamentale qui accepte l'incertitude irréductible de la vie.

L'entreprise est donc porteuse de modifications fortes de nos valeurs et de nos imaginaires. Ceux-ci traversent désormais l'ensemble des publics, a fortiori les salariés. L'effet est donc paradoxal, puisqu'il injecte au cœur même des structures qui étaient supposées maitriser le risque, des publics qui en font culture. U. Beck rappelait que l'acceptabilité sociale du risque diminue, et que nous entrons dans une société qui paraît cultiver une sorte de dénégation à son égard. Et parallèlement, on voit arriver des publics qui semblent non seulement s'accommoder d'une sorte de fatalité, mais également en faire parfois le ressort de leur existence, et considérer que l'entreprise pourrait être le lieu de cette manifestation de l'inattendu.

Le risque est donc moteur d'expériences relationnelles, support du lien et du travailler-ensemble, générateur de surprises et de modification des relations. Si ces dynamiques entrent directement en conflit avec les principes de l'entreprise moderne, elles ont pourtant un effet sur la cohésion et la cohérence relationnelle des collaborateurs. On retrouve ici ce que M. Maffesoli avait évoqué comme élément caractéristique de la postmodernité. Il s'agit de la description d'une société de l'ennui et de la rationalisation de l'existence, débordée en son sein par des pratiques de *remagification* des relations sociales et des pratiques de créations collectives.

Notes

[1] Castel, Robert, *Les métamorphoses de la question sociale : une chronique du salariat*, Fayard, Paris, 1995.

[2] Karl Polanyi, *La Grande Transformation*, Gallimard, 2009.

[3] Pierre Manent, *Montaigne, la vie sans loi*, Flammarion, 2014.

[4] Max Weber, *L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme*, Plon, 1964.

[5] Louis Dumont, *Homo Aequalis*, Gallimard, 1977, p.75.

[6] Albert O. Hirshman, *Les passions et les intérêts*, PUF, 1980, p.48.

[7] Id, p.53.

[8] Georg Simmel, *Philosophie de l'argent,* PUF, 1999.

[9] Andreù Solé, *L'entreprisation du monde*, in *Repenser l'entreprise*, dir J.Chaize, F.Torres, Le Cherche Midi, 2008.

[10] Source INSEE, 2015.

[11] Henri Bergson, *L'évolution créatrice*, PUF.

[12] Zygmunt Bauman, *La vie liquide*, Hachette Pluriel, 2013.

[13] Michel Maffesoli, *Homo eroticus. Des communions émotionnelles,* CRNS Editions, 2012.

M@GM@ ISSN 1721-9809
International Protection of Copyright and Neighboring Rights

Périodique électronique fondé et dirigé par le Sociologue Orazio Maria Valastro
Revue enregistrée n.27/02 du 19/11/02 dans le Registre Presse du Tribunal de Catania
Rédaction: via Pietro Mascagni n.20, 95131 Catania-Italie
Directeur Responsable : Orazio Maria Valastro
Inscrit dans le répertoire de la presse spécialisée de l'Ordre des Journalistes de la Sicile
Périodique diffusé par l'host SARL OVH avec siège à Roubaix-France







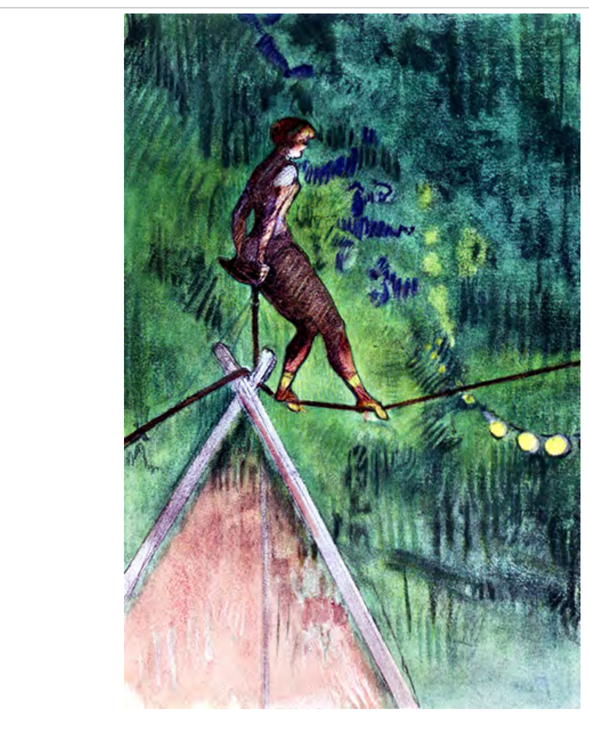
Le mythe de la maîtrise du risque dans les sociétés modernes
Jawad Mejjad (sous la direction de)
M@gm@ vol.13 n.2 Mai-Août 2015

LE FUNAMBULE ET LE PARERGON

Xavier Jeudon

xavierjeudon@free.fr
Spécialisé dans les rapports qu'entretiennent cirque, cinéma et pensée, est responsable de la cellule vidéo de l'Hôpital Necker - Enfants Malades, et responsable technique du Programme International pour le Langage de l'Enfant (PILE) mené en lien avec Paris V, Paris VII, Ariana Pharma, le LISIF et l'ISIR (CNRS).

Loin de la fascination qu'exerce la chute depuis l'époque romantique, le funambule fait quotidiennement l'expérience d'une prise et d'une maîtrise du risque. Promesse de renouveau pour Baudelaire dans *La mort*, cette plongée « au fond de l'inconnu pour trouver du nouveau » est la figure de la perte de repères, de l'attrait pour la mort, un au-delà, seule issue possible d'une modernité qui déjà envisage la modification anxiogène des limites physiques de l'action humaine à travers les révolutions technologiques. Adorno réactualise dans *Minima Moralia* cet attrait de la chute, dans laquelle « le sujet s'abandonne à un danger inconnu qui, dans un renversement vertigineux, promet du plaisir ». Désir du lâcher prise, de la sensation du corps se décontractant à l'extrême, du moment de la plongée dans le sommeil, la chute est l'abandon romantique par excellence.


La danseuse de corde, Henri de Toulouse-Lautrec, 1899

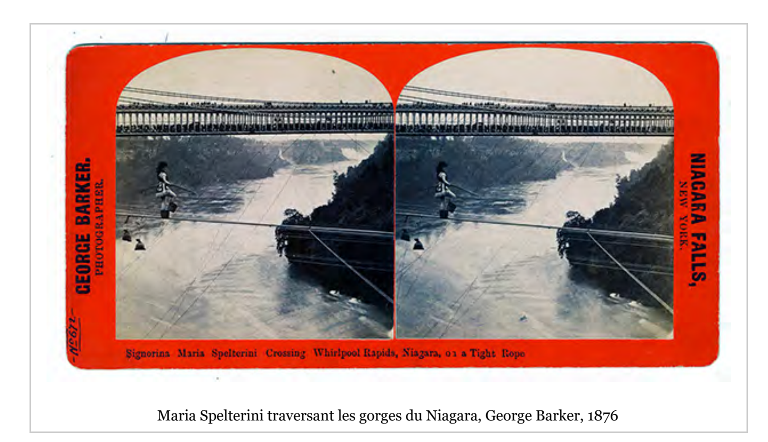
Le funambule nous refuse pourtant cette chute, ne nous fait éprouver ce vertige qu'indirectement, cette sensation de plongeon que par anticipation sadique. La mise en scène circassienne de l'équilibre en danger est pourtant l'une des plus fascinantes qui soient. Faisant du risque un spectacle, le funambule évolue sur un fil, nous renvoyant aux premières sensations de la marche, mal assurée, hésitante et tellement audacieuse. La psychologie du développement, avec des expériences telles celle de l'orphelinat de Loczy en Hongrie nous enseigne que l'évolution psychique et motrice de l'enfant nécessite une importante part de stabilité, d'identique, de déjà vu et une petite part d'inconnu, de nouveauté, de risque. La pédiatre hongroise Emmi Pikler confrontée à un grand nombre d'orphelins dans l'immédiat après-guerre à Budapest développe une prise en charge qui vise à diminuer les changements de personnels auprès des enfants et laisser à ces derniers la liberté d'entreprendre, à leur rythme, des découvertes, des prises de risque. Face au trop évident besoin de stimulation, l'institution s'était en effet focalisée sur l'apport de jeux, exercices, encadrements de professionnels variés. Malgré ces efforts particuliers pour se démarquer des orphelinats dortoirs, les enfants présentant des troubles psychiques restaient majoritaires. Introduisant un socle stable, via une nurse référente et une part de variation décidée par le tout petit, la pouponnière Loczy réussit à diminuer les développements psychiques pathologiques. La liberté de mouvement, la possibilité de se mettre en déséquilibre, en danger en partant d'une base rassurante transforme l'expérience de l'inconnu en une source de plaisir, de connaissance de soi et de développement.

C'est également dans cette alternance de déjà vu et de nouveauté que réside à la fois l'attrait et la difficulté du spectacle circassien. Une fois un mouvement vu par le public, le funambule se doit de varier. La répétition du geste, si risqué soit-il, est perçu par l'observateur comme moins dangereuse. L'idée que la répétition limite le risque, est tout à fait paradoxale, plus on répète la situation risquée, plus nous la rendons habituelle, plus nous l'expérimentons et plus nos réflexes et nos gestes s'affinent. Et paradoxalement, plus nous multiplions la prise de risque, plus l'accident est probable. L'équilibre du funambule est aussi à trouver entre l'aisance du professionnel entrainé et le manque de prudence du professionnel usé par la routine. Au danger de voir son corps se briser au sol s'ajoute celui de voir sa carrière menacée par le rejet du public, avide de renouveau. Le funambule, travaillant au quotidien son équilibre se doit donc, de prendre des risques, mais aussi de donner l'illusion d'une première fois, simuler le danger là où il est pourtant contrôlé. La fausse chute ou le numéro du faux débutant merveilleusement incarnés par Chaplin dans *Circus* ou par Pee Wee Herman dans *Big Top Pee Wee* sont les prototypes de cette question. Toute la puissance du faux chère à Nietzsche se retrouve ici, le vrai risque ne suffit pas, et pour reprendre Guy Debord, seul le spectacle existe. A cet égard, le dispositif spectatoriel du cirque est résolument moderne, tout y est spectacle, la piste mais aussi les autres spectateurs. Toile de fond du numéro circassien, le spectateur est lui-même acteur pour le spectateur d'en face. Le rire se communique d'un côté à l'autre du chapiteau. Brisant le paradigme du théâtre et de son spectacle frontal, le cirque créé par Astley en 1768 reprend la forme antique circulaire. Se faisant, il introduit l'idée d'une pluralité des points de vue, d'un relativisme de la vision et invite le spectateur à s'imaginer à une autre place. Spectateur à la position fluctuante, l'amateur de cirque peut alors s'imaginer en lieu et place du circassien. C'est ce que ne manqueront pas de faire nombre de peintres et plasticiens tels Max Beckmann, Cindy Sherman, Bruce Nauman ou Hugo Rondinone avec leurs portraits de l'artiste en clown. Partager la place centrale du circassien, c'est aussi partager le danger, c'est d'ailleurs autour de ce partage du risque que s'est construit le cirque romain. Le spectacle du cirque antique est tout autant un divertissement qu'un avertissement. C'est la possibilité donnée d'exprimer une pulsion scopique sadique mais aussi l'opportunité de rappeler que chaque membre de l'assistance pourrait se retrouver au centre, que la vie de chacun dépend de la clémence de l'empereur ou de son représentant local. Transposition moderne de cette intégration virtuelle du spectateur dans le spectacle, la 3D porte ses premiers regards, en photographie noir et blanc, sur le funambule. Figure moderne, d'autant plus s'il s'agit d'une funambule, elle incarne l'artiste risquant sa vie pour son art. Grâce par exemple au double cliché permettant la restitution en trois dimensions, les amateurs de sensations fortes peuvent en 1876 partager le vertige de l'italienne Maria Spelterini au dessus des gorges du Niagara.



Circus, Charles Chaplin, 1928

Faire semblant de chuter, se déséquilibrer est une vraie prise de risque, mais elle ne l'est que spectatularisée. Ce spectacle, sur le fil, est celui de l'entrée dans la modernité, système d'attente opposé au sensationnel des gros titres de presse décrit par Adorno. Placé du côté du réinvestissement du corps, la représentation circassienne joue le rôle de contrecarre, dans un dix-neuvième siècle s'industrialisant et une modernité hyberbolisante. Spectacle délicat d'un corps placé en équilibre entre ciel et terre, échappant à l'attraction de la chute. Le fil est également un système de représentation temporel entre déjà passé et futur connu d'avance, sauf accident. Placé sur le fil, l'acrobate est sur la voie la plus étroite possible, limité dans ses déplacements, il doit pourtant exprimer sa personnalité, son originalité. Par là, le funambule refuse d'entrer dans le système moderne dépeint par Adorno, « omniprésent » et « totalitaire ». Sa mise en danger est une présentation de la fragilité et des limites de l'Homme. Combat d'un homme contre ses propres limites, le funambule donne à voir ses difficultés à être. Il se dévoile, s'accepte et le montre dans un même mouvement.



Maria Spelterini traversant les gorges du Niagara, George Barker, 1876

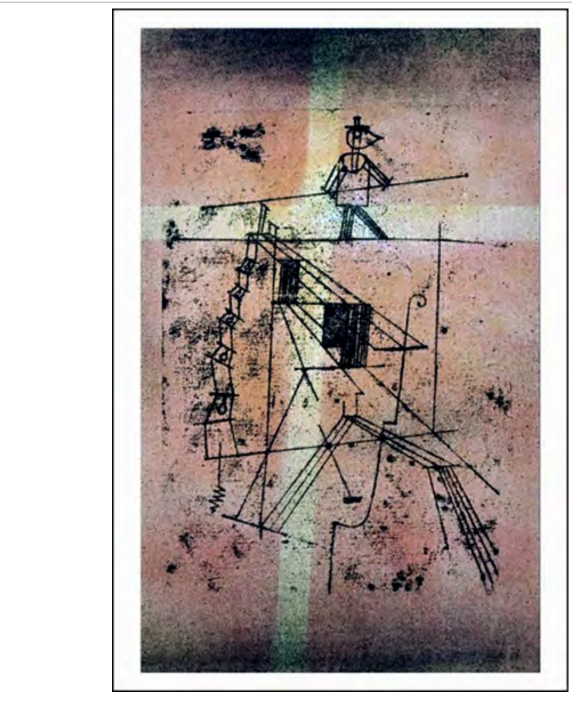


M@gm@ ISSN 1721-9809
Indexed in DOAJ since 2002

Directory of Open Access Journals »

Il est une chose plus dure encore pour un funambule que la gesticulation ou le déséquilibre surjoué, c'est l'immobilité. Beaucoup moins spectaculaire, l'absence totale de mouvement est la difficulté suprême. L'on n'est jamais si proche de la chute qu'en restant figé. Ceci est également l'enseignement que l'on peut tirer des travaux de René Thom et de sa théorie des catastrophes. Tout système à plusieurs variantes tend vers un point de rupture. Si le temps fait partie de ces variantes, le système ira à la catastrophe, même, et parfois davantage, si les autres données sont constantes. Intégrer le mouvement, le déséquilibre, est, comme pour les premiers pas de l'enfant, le moyen d'avancer, de créer, de découvrir le monde. La chute, la catastrophe n'est pas la conséquence directe du mouvement, de la prise de risque. Elle est le destin naturel de tout système. Dans *Esquisse d'une sémiophysique: physique aristotélicienne et théorie des catastrophes,* le mathématicien français catégorise la rupture en sept grandes formes catastrophiques. Le travail de l'artiste, comme celui du jeune enfant, est de mettre son corps en mouvement, d'introduire une variante personnelle dynamique dans l'équation. C'est de choisir dans quel sens se produira le déséquilibre, quelle forme prendra la rupture.

C'est en jouant sur le moment de la rupture, de la chute que le funambule capte l'attention. Il donne un corps à cette question de la limite et semble nous proposer une adaptation douce au risque là où le dompteur parait s'opposer plus frontalement au risque. Depuis les études d'Edward T. Hall à Palo Alto sur les distances culturelles ou naturelles qui régissent les rapports à l'autre, nous savons qu'il n'en est rien et que cette apparente distinction n'est qu'une différence de spatialisation de la limite. Le dompteur, tout comme le funambule joue avec la frontière. Dans *La dimension cachée*, l'anthropologue décrit cette ligne de démarcation où l'on passe dans la sphère intime. Limite que l'on teste dans les rapports de séduction, que l'on apprivoise dans chaque nouveau rapport et qui chez chaque individu diffère en fonction de son histoire, sa culture et son degré de sympathie avec celui qui lui fait face. Hall s'intéresse aux lions et aux tigres, espèces difficilement dressables et pour lesquelles les circassiens utilisent les réactions naturelles à cette dimension cachée. A quelques centimètres près, en fonction de chaque félin, le dompteur trouve la distance de l'indifférence, de l'avertissement sonore, de l'avertissement gestuel et de l'attaque.



Le funambule, Paul Klee, 1923

La frontière est-elle le lieu du spectacle ? C'est cette question de la frontière, du *parergon* qui chez Jacques Derrida vient définir l'art. Se démarquant de l'idée du *parerga*, cadre anecdotique, décoratif, et pour tout dire préjudiciable à la belle forme chez Kant, Derrida trouve dans le cadre du tableau l'enjeu de l'art moderne. L'arrivée de la photographie et plus encore celle du cinéma bouleverse la définition, et donc les limites de l'art. Comme l'écrit Walter Benjamin « on ne s'était pas demandé d'abord si cette invention même ne transformait pas le caractère général de l'art ». Le cinéma, art composite selon André Bazin touche à toutes les formes d'art, les questionne, s'y frotte. Selon Alain Badiou, le cinéma n'est pas seulement fait du mélange des autres arts, il a pour tâche propre de les « impurifier ». Art frontalier, il a pour charge de contenir tous les glissements qui ont envahi le champ des arts en brouillant les frontières entre l'exhibition de la parole, la danse ou le cirque, entre la peinture, la sculpture ou la photographie. Impurifiant les autres arts, le cinéma met sur le devant de la scène la question de la limite de chaque art, met en danger les prérogatives et les

définitions de chacune des formes installées dans une définition académique. Qualifié de dixième muse par Cocteau, le cinéma fait revivre cette notion mêlant art, technique, science et récit. Il trouble la classification hégélienne des beaux arts en travaillant la création d'espace, prérogative de l'architecture, le jeu sur les volumes de la sculpture, le cadre de la peinture, la narration de la littérature et le rythme de la musique. Pour reprendre Giorgio Agamben, « comme l'a montré Gilles Deleuze, l'image dans le cinéma (et pas seulement dans le cinéma, mais en général dans les temps modernes) n'est plus quelque chose d'immobile, n'est plus un archétype, c'est-à-dire quelque chose hors de l'histoire: c'est une coupe elle-même mobile, une image-mouvement, chargée en tant que telle d'une tension dynamique. C'est cette charge dynamique qu'on voit très bien dans les photos de Marey et de Muybridge qui sont à l'origine du cinéma, des images chargées de mouvement. C'est une charge de ce genre que Benjamin voyait dans ce qu'il appelait une image dialectique, qui était pour lui l'élément même de l'expérience historique. L'expérience historique se fait par l'image, et les images sont elles-mêmes chargées d'histoire ». Le mouvement concerne le cinématographe à plus d'un titre, la croix de Malte n'entraîne pas seulement les photogrammes, elle met en mouvement la pensée de l'art, pointant le déplacement, comme moteur de création. L'impureté dynamique, vivante devient le maître étalon de l'art. Ce n'est évidemment pas au cœur de chaque art, en son centre de gravité, qu'il se redéfinit et se met en danger. C'est à sa frontière.

Le travail sur le *parergon* implique de définir ce qui est et n'est pas dans l'œuvre, ce qui peut et ne peut pas être nommé œuvre. Ce faisant, la notion de *parergon*, de bord devient une question centrale de la pensée esthétique. Dans *La vérité en peinture*, Derrida affirme qu'« un *parergon* vient contre, à côté et en plus de l'*ergon*, du travail fait, du fait, de l'œuvre mais il ne tombe pas à côté, il touche et coopère, depuis un certain dehors, au-dedans de l'opération. Ni simplement dehors ni simplement dedans. Comme un accessoire qu'on est obligé d'accueillir au bord, à bord. Il est d'abord l'à-bord. ». Les *Vieux souliers aux lacet*s de Van Gogh, pris en exemple par Derrida incarnent cet à-bord, ils sont la figuration du *parergon*. Le tableau de Van Gogh n'a plus d'ergon, il est tout entier *parergon*, chaussures laissées là par le funambule avant de monter sur sa corde, elles sont l'à côté. Le hors-champ de l'action venu grignoter le cadre puis l'œuvre. La frontière apparaît toujours comme une menace. Sur le fil, cette menace se précise. Le bord, abîme pour le funambule, est le lieu du questionnement et du danger. C'est en acceptant le risque que cette limite devient lieu de création et d'expression.



Vieux souliers aux lacets, Vincent Van Gogh, 1886

Concept moderne s'il en est, le *parergon* révèle la structure de l'œuvre d'art. Donnant et interrogeant les limites de l'œuvre, le *parergon* oblige à se questionner sur le rapport de chacun des éléments de l'œuvre, ou hors de l'œuvre à ce bord. Le hors de l'œuvre devient alors hors-d'œuvre, mise en bouche de l'œuvre. La cimaise, la scénographie prennent toute leur place. Le travail par exemple d'un plasticien-vidéaste-peintre-sculpteur-photographe-pianiste (frontières là encore floues) comme Michael Snow ne peut se définir en tant qu'œuvre et non-œuvre tant la circulation et la présence des spectateurs participent à la découverte et à la perception des créations de l'artiste canadien.

Penser le dedans et le dehors de l'œuvre d'art, c'est pour rejoindre Derrida penser « ce qui concerne intrinsèquement la valeur de beauté et ce qui reste extérieur à son sens immanent de beauté. Cette requête permanente – distinguer entre le sens interne ou propre et la circonstance de l'objet dont on parle – organise tous les discours philosophiques sur l'art, le sens de l'art et le sens tout court, de Platon à Hegel, Husserl et Heidegger ». Penser la frontière en art, c'est prendre un risque, celui de devoir repenser la philosophie de l'art. C'est se questionner sur la nécessité d'une distinction entre goût et beauté, sur la place de l'affect (*aisthesis*) dans le jugement esthétique, sur le besoin de pouvoir dire « ceci est beau ».

La pensée moderne et l'art contemporain ont concentré leurs attaques sur le *parergon*, sur la limite entre les arts, entre l'œuvre et le non-œuvre. Ce mouvement s'accompagne naturellement d'une crise du logos. En s'en prenant au cadre, le *parergon* s'en prend à la définition des concepts, cela nourrit la crise du discours qui se développe durant tout le XXe siècle. Pionnier de cette problématique, le cirque naît sans dialogue, sans structure narrative et donc sans logos dans une Angleterre où la ligne de texte est taxée. Ni discours, ni d'ailleurs métadiscours, ne sortiront véritablement du cirque jusqu'à l'apparition du cirque nouveau.

Pour Jacques Derrida « le philosophique enferme l'art dans son cercle mais c'est aussitôt laissé prendre son discours sur l'art dans un cercle. Comme celle du tiers, la figure du cercle s'impose à l'ouverture des *Leçons sur l'esthétique* [Hegel, 1818-1830] et de *L'origine de l'œuvre d'art* [Heidegger, 1935]. Très différents dans leur visée, leur démarche, leur style, ces deux discours ont peut-être en commun, comme intérêt commun, d'exclure ce qui vient alors, du dedans comme du dehors, les former, fermer, border. Et si c'était un cadre ». La figure du cirque, micro-monde mis en lumière, monade leibnitzienne, révèle l'enfermement de nos pensées. Illustrant le Nietzsche de *Par delà le bien et le mal*, le cirque ne nous propose pas d'éternité individuelle, mais un système cyclique hors de tout jugement moral. Bordé par le spectateur, et donc par soi-même, le spectateur du cirque peut dormir tranquille. Le monde tourne rond. Tout se déroule comme en répétition. Chaque représentation est d'ailleurs la répétition de la précédente et de la suivante. Mais au cirque, le risque est là, voir le show s'interrompre, ne plus savoir si l'accident fait partie ou non du numéro, s'interroger donc sur les limites du spectacle. Observer les spectateurs en face, épier leurs réactions,

contempler les siennes par la même occasion. Le risque met en mouvement, le cercle se transforme en tourbillon. Le spectateur devient son propre spectacle. Observer les bords, penser le *parergon* est surtout un moyen de connaissance de soi. Poussé à l'extrême dans les traits autistiques qui voient les patients se fasciner pour les coutures ou les plis, toucher la frontière c'est toucher ses propres limites. Le *parergon* de l'œuvre d'art, tout comme le fil du funambule est un *medium* de connaissance intime. A l'image du moi-peau de Didier Anzieu pour le corps, le *parergon* permet de questionner ses propres limites, celles de ses catégorisations, celles de sa sémiotique intime, celles de ses mécanismes de penser. Dans notre jugement esthétique, quelle est la part de l'éducation, de l'habitude, de la réaction à la culture dominante ? Quelle est la frontière de notre définition personnelle de l'art ? Juge-t-on chaque nouvelle œuvre pour ce qu'elle est ? La connaissance, ou la reconnaissance de l'artiste nous pousse-t-elle à déplacer cette frontière ? Sommes nous plus indulgents ou plus exigents lorsque l'on juge l'œuvre d'un artiste que l'on apprécie ? La place, mais aussi la souplesse du *parergon* surgissent aussitôt le concept avancé. C'est ainsi notre capacité d'adaptation, nos mécanismes de penser, nos structures mentales que le *parergon* met en lumière. En nous convoquant physiquement, le funambule nous éveille lui aussi à cette introspection mais en y ajoutant la notion de risque. Se placer à la frontière, sur le fil, est toujours risqué. C'est sans doute la place la moins confortable, celle où l'on apprend le plus de l'Autre, mais surtout de soi. Place qui permet de connecter les choses entre elles, de faire le lien entre les arts, entre les œuvres, entre l'œuvre et le dehors pour le *parergon*.

Comme le note Derrida, le *parergon* « démonte les oppositions conceptuelles les plus rassurantes ». Chaque dichotomie, chaque tentative d'ordonnancement, de séparation, de hiérarchisation se trouve confronté à la question de la limite, qui devient, bien plus que tout autre élément l'enjeu du concept qu'elle vient borner. Sujet paralysant parfois comme peut l'être le vertige, la frontière, en dévidant son fil, fait apparaître la structure et oblige à la penser ou à la repenser. Mise en abîme, la notion de *parergon* attaque l'opposition conceptuelle entre l'*ergon* et le *parergon*. Derrida, tel le funambule se met lui-même en danger en explorant ce concept. La notion de *parergon* est si riche qu'elle devient elle-même, avec la modernité, le lieu de la nomination, de l'échange, de la connexion, de l'apparition de la structure : le lieu de la modernité et du risque.

C'est en marchant sur ce *parergon* que le funambule utilise chaque déséquilibre, chaque prise de risque pour faire un pas de plus, questionnant notre rapport au danger, à la limite, à nos propres limites, à celle du spectacle et du monde.

M@GM@ ISSN 1721-9809
International Protection of Copyright and Neighboring Rights

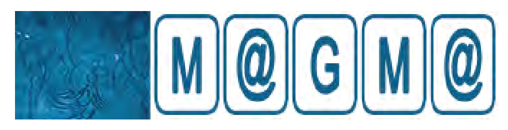
Périodique électronique fondé et dirigé par le Sociologue Orazio Maria Valastro
Revue enregistrée n.27/02 du 19/11/02 dans le Registre Presse du Tribunal de Catania
Rédaction: via Pietro Mascagni n.20, 95131 Catania-Italie
Directeur Responsable : Orazio Maria Valastro
Inscrit dans le répertoire de la presse spécialisée de l'Ordre des Journalistes de la Sicile
Périodique diffusé par l'host SARL OVH avec siège à Roubaix-France



info@analisiqualitativa.com | +39 334 224 4018







Revue Internationale en Sciences Humaines et Sociales









Le mythe de la maîtrise du risque dans les sociétés modernes
Jawad Mejjad (sous la direction de)
M@gm@ vol.13 n.2 Mai-Août 2015

LE CATCH, LA DOMESTICATION DU RISQUE

Jeremy Lacoste

Jlacoste69@gmail.com
Doctorant à l'Université Paris-Descartes dans le laboratoire LASCO-Monde Contemporain.

Début 2015, la mort tragique du luchador mexicain El Hijo del Perro Aguayo en plein combat est venue rappeler que le catch reste une discipline à risque en ce qu'il met en action et en opposition les corps. Trop longtemps appréhendé sous le seul prisme du chiqué et de son assise théâtrale, il était pourtant devenu l'archétype de la pratique sportive policée. À l'heure où les hommes semblent avoir déserté le champ de bataille, l'arène sportive constitue le nouveau théâtre d'affrontements plus ou moins dangereux. À cet égard, le catch s'inscrit pleinement dans ce processus de « civilisation des mœurs » tel que le décrit Nobert Elias, caractérisé in fine par la domestication de « la violence maîtrisée » (Elias & Dunning, 1994).

De par sa structuration, les biographies de ses pratiquants, les règles normatives qui l'assaillent, le catch se situe dans une dynamique non seulement de prise en compte du risque, inhérent à la pratique pugilistique sportive, mais également de neutralisation vis-à-vis de ce dernier. C'est d'ailleurs tout l'enjeu de son évolution historique. Né dans les foires itinérantes européennes du XIXème siècle (Loyer, 2010), il répond à une demande de pacification des relations sociales à une époque où le sport est encore un terrain d'animosité et d'excès [1]. Pour autant, d'abord investi par des hommes issus des classes laborieuses, ce divertissement sportif se voit codifié par l'un des invariants de ces populations qu'est le culte de la virilité ouvrière, celle-ci polarisée autour de la performance corporelle, de la résistance à la douleur, et d'une certaine appétence pour la fanfaronnade (Poulot, 1980, pp. 196-198). Il en ressort une pratique brutale, n'hésitant pas à dépasser le cadre légitimiste de sa construction par des effusions de violence, autant entre les acteurs de la farce, qu'entre spectateurs (Harvest, 1969).

Objet de l'ordre social à part entière, le catch n'a néanmoins pas échappé au tamis de la civilisation des mœurs, et de son corolaire la généralisation de la grille de lecture du risque. Ce n'est ainsi guère anodin que la discipline se soit développée précisément au même moment où ont proliféré ces nouveaux standards dans la société occidentale. Grâce à ses affrontements larvés, et à sa mise en scène du jeu des passions étouffées, il exerce ainsi une fonction de catharsis sur le public. Mieux, la probité dont il faut preuve dans la mise en récit d'un simulacre exacerbé de lutte opère un retournement de valeurs : le risque maîtrisé par la scénarisation devient la fictionnalisation d'un risque tellement amplifié qu'il en est irréel. En jouant dès lors sur l'imaginaire collectif des représentations de la violence, et sur les catégories identitaires, le catch semble être

l'un des terreaux privilégiés pour saisir la double tension qui caractérise nos sociétés accaparées par la volonté de maîtriser les risques.

Car la discipline doit composer avec un équilibre narratif périlleux : jongler entre l'impératif de la monstration du risque fantasmé et l'articulation des conditions d'exécution en toute prudence. En un mot, il faut exacerber et performer l'imaginaire fictionnel du danger. C'est à ce prix-là que devient actif l'*illusio* nécessaire à la performativité du contrat mythico-romanesque de la pratique.

Reste qu'en contrebas de cette logique du tout-contrôle se matérialisent des stratégies de résistances propres aux jeux d'acteurs. Façonnée, on l'a dit, par la cosmologie masculine sportive, la pratique peine à s'extraire des initiatives individuelles visant à transgresser l'ordonnancement pacifié du jeu. Au point que nous pouvons poser la question suivante : ce processus de rationalisation du contrôle du risque qui travaille le catch ne contient-il pas paradoxalement les germes de sa propre négation ?

Notre article repose sur un travail de terrain à caractère ethnographique auprès d'un modeste club de catch de la région parisienne sur la période allant d'octobre 2014 à mai 2015 et comprenant une quinzaine d'élèves non professionnels. Il se réalise à travers une double approche : l'enquête par observation participante en tant que semi-insider et l'administration d'entretiens auprès d'une dizaine de jeunes pratiquants. Toute l'ambition de notre propos est de déconstruire l'appréhension du risque par les acteurs et de mettre en exergue leurs stratégies de domestication, détournement et réappropriation de celui-ci. Il s'agira in fine de comprendre comment le catch est-il devenu un modèle atypique de gestion du risque au point d'en faire l'un de ses principaux arcs narratifs.

Masculinité hégémonique et réappropriation de la douleur

Après l'âge d'or de la discipline dans les années 1960 en France, le catch est revenu sur le devant de la scène en 2007 par l'intermédiaire de ses diffusions télévisées sur la TNT. Entre ces deux séquences, nous avons constaté un déplacement de focale du discours médiatique. Alors que durant l'après-guerre, une grande partie des articles et reportages cherchaient à dénoncer les ficelles de la pantomime de la discipline comme on dénoncerait le trucage chez un magicien (Harvest, 1969), c'est bel et bien le risque inhérent à la pratique qui sert de grille de lecture structurante à la fin des années 2000. Si bien d'ailleurs que les promoteurs français ont dû se lancer dans une campagne inédite de sensibilisation visant à rappeler que la discipline n'est pas sans risque, à l'instar de ce que faisait déjà la WWF, première fédération mondiale américaine de catch, avec ses clips « Ne faites pas ça chez vous » [2] à destination du jeune public.

« Lorsque le catch est revenu en France, il y avait un vrai besoin de pédagogie. Les parents ont pris peur : ils voyaient leurs enfants faire comme leurs héros et reproduire les prises directement sur le sol de la cour d'école ou dans leur chambre. Il y a eu un paquet de blessures. Certains gosses sont même devenus handicapés. Forcément, les médias n'ont pas loupé le coche et ont présenté le catch comme une discipline très risquée. Ils n'avaient pas forcément tort dans le sens où c'est une pratique qui doit être faite par des professionnels, mais il ne faut pas être si alarmiste sur la dangerosité de ce sport », indique Thierry, l'entraîneur du club qui a une expérience de quarante ans sur le circuit français et a connu quelques blessures qui l'ont obligé à se retirer des rings.

S'il serait quelque peu exagéré de parler de « panique morale » (Ogien, 2004), il ne faut pas oublier la tonalité des débats d'alors, obligeant les professionnels du secteur à une auto-régulation et à faire preuve de pédagogie. En l'espèce, Thierry a même mis en place une offre autour d'une journée de prévention effectuée dans les établissements scolaires. Il s'agissait ainsi de rassurer les parents d'élèves sur la dangerosité de la discipline tout en affichant le degré de sécurité d'un encadrement en club.

Aujourd'hui, grâce à un important travail de terrain des professionnels du secteur, le catastrophisme des premiers rendus médiatiques semble avoir laissé la place à des angles se focalisant sur la *pasionaria* des spectateurs. Pour autant, en se replaçant sur l'histoire longue de la discipline, il nous faut faire un constat : jamais le catch, même sous ses premières moutures comme la lutte à mains plates, n'a été une pratique objectivant autant les risques et transgressions, au point d'ailleurs que sa forme actuelle, jugée parfois trop ripolinée par certains fans, est à la base d'une certaine désaffection du public historique au profit de formes de combat plus violentes types MMA (Arts Martiaux Mixtes). Comment donc s'est matérialisée cette dynamique de pacification des échanges pugilistiques dans le catch ?

Comme le rappelle Christophe Lamoureux dans *La Grande parade du catch* (1993), la discipline est faite par les hommes, et pour les hommes, les femmes en plus d'être ultra minoritaires ne jouent que le double rôle de figures repoussoirs et de faire-valoir (Castellon & Nasir, 2013). Une situation qui au final ne diffère guère avec la majorité des sports de la fin du XIXème siècle et du début du XXème siècle. Aussi, malgré un statut ambigu à mi-chemin entre la théâtralité sportive et la compétition pugilistico-romanesque, il est possible d'affirmer qu'à l'instar des autres pratiques sportives, le catch est le « fief de la masculinité » (Elias & Dunning pp. 66). À cet égard, il est travaillé par toute une fantasmagorie androcentrée dans laquelle les catégories de pensée et de représentation réifient le modèle de la « masculinité hégémonique » [3] (Connell & Messerschmidt, 2004). Une prédominance du *vir* d'autant plus grande que les populations qui investissent la discipline historiquement, et encore maintenant, restent majoritairement issues des classes populaires et classes moyennes. Avec Pierre Bourdieu, il ne nous aura pas échappé que ce sont celles-là mêmes qui en l'absence de ressources économiques, culturelles, investissent aussi le plus facilement leur identité sexuée, et sexuelle, notamment à travers leur corps Comme moyen de démarcation. Dans cette acceptation, le lien entre sport, ici le catch, virilité et violence physique établi très nettement par la recherche américaine (Messner & Sabo, 1990) ne s'en trouve que renforcé. D'ailleurs, lorsque l'on questionne l'imaginaire hérité des pratiquants

actuels, les figures tutélaires de la discipline convoquées épousent ce masculin viril : « À l'époque, les mecs qui catchaient, c'était de vrais durs. Des tueurs. Souvent d'ailleurs, ils faisaient partie des services d'ordre de stars ou fricotaient un peu avec la mafia. Tout le monde ne pouvait pas devenir catcheur comme aujourd'hui. Les Lino Ventura, Roger Delaporte, Bourreau de Béthune etc, ça c'était des mecs qui en avaient. C'était pas des tafioles comme maintenant », explique encore l'entraîneur du club qui opposera durant tout l'entretien l'âge d'or de la discipline (1950-1970) à celui d'aujourd'hui « trop américanisé » à son goût.

Qu'en conclure de son propos sinon que la démocratisation sportive, en nombre et en sexe, de la discipline a concouru à sa relative pacification. En soixante ans, les règles se sont densifiées, le nombre de coups interdits a augmenté, les descentes de police se sont raréfiées, tout comme les batailles dans les tribunes. Illustration de ce processus de domestication du risque, la disqualification de certains rites d'initiation : « Quand j'ai commencé à catcher, j'ai passé trois mois à souffrir grave. Les autres catcheurs déjà confirmés avaient pour mission de me faire détester le catch. Ils devaient me détruire physiquement, mentalement. Je ne pouvais même pas me changer dans leur vestiaire, avant que je ne fasse mes preuves. C'était le bizutage obligatoire pour savoir si untel peut ensuite endurer la dure vie de catcheur. Aujourd'hui, comme on manque de pratiquants, on déroule le tapis rouge, même à des profils qui ne peuvent pas catcher. Et dès qu'il y a le moindre danger, on fait passer la sécurité avant le spectacle », se désole-t-il.

Pour autant, même si à l'aune de nos observations, nous faisons également le constat d'un processus assuranciel de la pratique dû en partie à des logiques de normalisation/professionnalisation, il ne faut pas faire l'impasse sur la persistance de comportements individuels à risque. Ils témoignent en outre de l'immuabilité des schèmes sportifs de la masculinité toujours aussi vivaces dans un club composé d'une vingtaine de pratiquants pour une pratiquante occasionnelle...

L'un des faits saillants de la socialisation masculine à l'intérieur du club reste l'apprentissage et la domestication de la douleur. Dans cette « maison des hommes » [4] (Godelier, 1982), malgré la scénarisation des combats et le simulacre du spectacle, les pratiquants n'ont que trop conscience d'exposer la santé de leur corps aux assauts répétés. Or, leurs discours s'accompagnent d'une rhétorique de la subversion visant à tourner en dérision les hypothétiques risques qu'ils prennent entre les cordes. En se réappropriant les dangers inhérents de la discipline (blessure, fatigue, burn out...), ils détournent le potentiel stigmate pour le transformer en faire-valoir du « bon combattant ». Qu'un catcheur soit récalcitrant à exécuter telle prise qu'il juge trop périlleuse ou qu'il amortisse un peu le choc de tel coup, et ce sont autant de stratégies de protection qui sont dénoncées par le groupe.

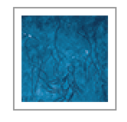
« Si tu veux, quand tu es catcheur, il faut être un peu tête brûlée. Ne pas avoir froid aux yeux. C'est un sport de combat donc forcément tu vas prendre des coups, faire de mauvaises chutes. Si tu es trop douillet, tu n'iras pas loin. Les bons catcheurs connaissent leurs limites et savent les transcender », avance Matt, un des jeunes élèves du club, qui n'a qu'un an de pratique.

Cette philosophie du « show must go on » trouve d'ailleurs ses résonnances dans les carrières sportives des différents protagonistes. La plupart sont passés par l'entremise des disciplines types lutte, boxe ou autres arts martiaux où ils ont appris à converser avec le caractère potentiellement risqué du combat sportif et ses conséquences sur la santé. Un imaginaire situé qui se voit de surcroît alimenté par les récits des anciens catcheurs : « À la grande époque, les catcheurs avaient été observés au centre de rhumatologie de la Pitié. On constituait de vrais petits musées vivants ! Côtes flottantes, articulations déboitées, affaissement de la colonne vertébrale... Pendant 20 ans, j'ai eu mal partout et nulle part. [...] J'ai l'impression qu'actuellement les gars ne transpirent plus trop », se livrait alors le promoteur de la FFCP Roger Delaporte au *Matin* (Christophe Lamoureux, 1993, pp. 130).

Néanmoins, aujourd'hui encore, il n'est pas rare de voir des catcheurs lutter blessés avec l'impérieuse nécessité en plus de masquer leur douleur si celle-ci ne rentre pas dans l'arc narratif du combat. À l'inverse, à l'entraînement ou lors des discussions de vestiaire, mettre en avant telles blessures ou telles opérations médicales subies constitue l'un des leviers utilisés pour assoir sa légitimité d'athlète. Le mâl(e) fait le *vir*. Et ces médailles de virilité que sont finalement les fruits des prises de risque résultent d'une hyperconformité à l'éthique sportive : « Les athlètes qui évitent les douleurs et les blessures sont rarement considérés comme de « vrais athlètes » dans les sports collectifs [...] Cette conformité optimale (*over-conformity*) aux normes de l'éthique sportive incite les athlètes à jouer malgré la douleur, à concourir rapidement après une blessure et à vilipender ceux qui ne le feraient pas », ont analysé Kevin Young et Stéphane Héas (2007, pp.13-14). Conséquence : autant la blessure est valorisée dans la communauté sportive étudiée, autant la douleur inhérente ne doit pas être un motif d'abandon et encore moins l'objet d'une mise en avant trop prononcée. En parallèle, il convient pour les catcheurs concernés d'opérer un *storytelling* des situations qui les ont amenés à être blessés. Une mise en narration délicate de la prise de risque ou supposée comme telle afin de légitimer aux yeux du collectif un état d'affaiblissement passager : « Le catch est un sport sérieux. Quand tu te blesses, tu peux passer pour un branque ou une chochotte. De quoi ternir un peu ta réputation. Dans ces conditions, mieux vaut bien vendre le fait que ta blessure résulte d'une prise insensée et dangereuse. Cela a quand même plus de panache de se blesser en faisant un salto, qu'en courant tout simplement sur le tapis du ring », avoue Paul, 20 ans, qui a déjà eu recours à ce genre de subterfuges fictionnels.

Dans les solidarités masculines telles que définies par Daniel Welzer-Lang, la performance et la prise de risque sont deux variables éminemment valorisées et valorisantes. « Un homme, un vrai » est forcément quelqu'un qui transgresse, transcende, déborde les standards. Considérant cela, les conclusions des travaux de Catherine Louveau (1986) et Christine Mennesson faisant des sports à risques et/ou violents, des antres typiquement masculins sont peu surprenantes (Penin, 2004). Pas plus dès lors que les rappels à l'ordre du





DOAJ Content



M@gm@ ISSN 1721-9809
Indexed in DOAJ since 2002

Directory of Open Access Journals

genre que nous avons observé lors de notre enquête. Par l'intermédiaire de l'entraîneur, mais aussi via les leaders de vestiaire, l'apprenti catcheur est rappelé à une supposée éthique d'action du « bon pratiquant ». Pêle-mêle des énoncés entendus : « Vas-y tu n'es pas en mousse » ; « bon sang, tu ne vas pas te casser, ou sinon c'est moi qui vais te casser » ; « allez frappe-le plus fort, il doit avoir mal » ; « saute plus haut, on dirait que tu fais de la marelle »...

Pour gagner ses galons, le catcheur doit donc affronter le danger, se le réapproprier. Réceptacle principal : le corps de l'athlète. Si ce dernier plonge autant dans les registres de l'hypertrophie et de la sculpture, c'est autant par nécessité que par protection. Car plus qu'une arme lors d'un combat, le corps demeure une défense. Il est à la fois rempart et vecteur. Mieux, il s'impose comme la monstration directe de la relation qu'entretient l'athlète avec le risque. Toute marque corporelle (cicatrice, bleu, hématome, taillades...) suffit à qualifier l'acteur. Le corps festif, carnavalesque du catcheur est avant tout un corps souffrance. On l'oublie mais le catch, plus qu'un sport spectacle, est un corps spectacle, celui de l'épreuve. Tout l'enjeu est de l'user sans l'user précisément, de le faire, sans trop le défaire.

Étant donné que le catch repose sur un contrat narratif mythico-fictionnel, la prise de risque est de moins en moins une finalité. Tout au plus reste-t-elle un moyen de divertissement, un pis-aller pour accrocher le public. Aussi, l'ambition première des athlètes est d'investir l'intentionnalité. Une fois en gala, il est moins question de prendre véritablement des risques que de le faire croire à l'audience. Pour ce faire, la gestualité outrancière, le *body language*, le simulacre de la douleur ou encore les répétitions d'enchaînements lors des entraînements sont autant de moyens de parvenir à cette fable sportive.

Comme en atteste la quasi-disparition des graves blessures sur les rings français, les catcheurs de la scène hexagonale sont, plus qu'avant, dans une logique de gestion du risque via sa théâtralisation. La menace de sa seule existence suffit à la performativité de sa réalisation. Preuve en est, à l'entraînement, même si nous avons assisté à des sessions de défis entre élèves où il était question d'être dans une dynamique de surenchère au niveau des prises aériennes effectuées, il convient d'admettre que bien souvent un autre tapis est utilisé pour amortir la chute des pratiquants. Également, les combats sont bien plus souvent qu'avant simulés voire juste chorégraphiés, au point que le KO d'entraînement semble devenir un évènement narratif des années passées.

Cette logique assurantielle trouve d'ailleurs ses limites en ce qu'elle commence même à s'immiscer dans les galas. Ainsi, comme nous en avons été témoins, plusieurs catcheurs ont demandé expressément au promoteur du club étudié de les programmer dans un match « safe » **[5]** au cours duquel ils refusent de subir le moindre coup un tant soit peu appuyé. Encore anecdotiques, ces comportements signent pourtant le passage de la discipline du champ sportif vers le seul spectacle dans une perspective objectivante, quitte à diluer les excès de soufre et les aspérités impromptues qui faisaient le sel de la discipline.

Représenter le risque : une fin en soi ?

Syncrétisme historique de la lutte à mains plates et de la lutte des baraques foraines, le catch as catch ou lutte libre comme on l'appelle au début du XXème siècle s'inscrit clairement dans un premier temps dans le champ sportif, avec d'autant plus d'acuité que le caractère préparé et contrefait de sa performance scénique est réfuté à longueur d'interviews par ses principaux acteurs **[6]**. Or, la médiatisation grand public de la discipline ainsi que le processus de « désenchantement du monde » (Weber) dans lequel sont saisies nos sociétés occidentales sont deux logiques qui concourent à invalider cette classification obtuse. Exemple paradigmatique de ce flou : la World Wrestling Federation, première compagnie américaine de catch au monde, devient en 2002 la World Wrestling Entertainment, gommant ainsi son ancrage sportif (fédération) au profit d'une inclinaison autour du divertissement (entertainment), un changement qui s'est traduit aussi par le remplacement du mot « wrestler » (catcheur) par le vocable « superstar ». Quel est donc l'impact de cette consécration de la « société du spectacle » (Debord, 1967) à travers le changement de paradigme qu'a opéré le catch vis-à-vis de la notion de risque ?

Dans le sillage de la compagnie américaine, véritable mètre étalon aujourd'hui de la discipline, les structures françaises ont également pris le tournant de la spectacularisation de leur show. « Avec le succès de la WWE, les gens veulent voir des shows à l'américaine aujourd'hui en France. Forcément, on essaye de s'adapter. On axe nos spectacles vers le côté divertissement de la chose, avec beaucoup d'interactions vis-à-vis du public, des combats moins longs qu'avant », explique un autre promoteur de catch d'un club situé dans le Nord de la France.

Cette double retro tension d'une désportivation/spectacularisation de la discipline désancre le catch du champ sportif pour l'inscrire un peu plus profondément qu'avant dans l'univers théâtral. Mais là où le burlesque et la parodie semblaient s'imposer à l'époque, aujourd'hui, c'est bel et bien la réalité jouée qui prédomine où l'exagération ne doit pas prêter le flanc à l'inintelligibilité ou à l'absurde. Avec la fin de la verticalité des mythes et croyances, c'est l'*illusio* de la farce qui s'en trouve affaibli. Dans ces conditions, les catcheurs doivent s'engager dans des dynamiques de construction symbolique d'une réalité assez crédible pour rendre plausible le contrat mythico-fictionnel de la discipline. Première victime de cette concession : la prise de risque.

Art de la figuration, le catch est autant un simulacre de la représentation que la représentation d'un simulacre. Face à une audience de moins en moins réceptive à l'illusion de la pantomime, les athlètes ne sont plus tenus par un devoir de surenchère de la performance. Les combats d'une heure, les coups de chaise lors des affrontements, les dérapages avec le public... se raréfient puisqu'ils deviennent inopérants dans la nouvelle grille de lecture de la discipline. A contrario, la désportivation au profit de la théâtralisation de la pratique suggère le passage d'une logique du *faire* à celle du *faire savoir*. Plus question de prendre des

risques inconsidérés donc du moment que cela est évoqué. C'est la consécration de la performativité du geste. Ainsi, il n'est pas rare d'assister à des logiques d'extrapolation des signifiants somatiques (grimaces surjouées, cris appuyés), ou de mises en scène hyperboliques des corps (bandages rajoutés, handicap feint…). Les catcheurs ont remplacé le masque en tissu qu'ils portaient par l'apprentissage du masque de la douleur. Comme le disait Roland Barthes « Ce qui importe, ce n'est pas ce que [le public] croit, mais ce qu'il voit » (Barthes, 1970). Dès lors, les athlètes peuvent se lancer dans des stratégies de gestion du risque, de minimisation du danger et de domestication du hasard. C'est ce qu'ont souligné plusieurs de nos interlocuteurs : « Au catch, il y existe une quantité infinie de ficelles. Tu vois, bien souvent, il n'est pas nécessaire de vraiment se faire mal ou d'éclater l'autre. Il suffit de faire croire au public que l'on va le faire pour que cela devienne vrai. Par exemple, je ne compte plus les fois où j'ai pris une chaise et me suis élancé pour éclater mon adversaire avant que celui-ci ne riposte devançant ainsi mon coup de chaise. Je n'ai donc pas besoin de le donner pour que le public ait l'impression qu'il a pourtant été donné. Pour cela, il faut bien montrer la chaise, faire du bruit avec quand on l'a saisie et ne pas hésiter à crier », explique l'entraîneur Thierry.

Résultat, l'apprentissage du simulacre constitue le biais par lequel les catcheurs ont réussi à opérer un changement de paradigme via la maîtrise du risque. Lors des séquences d'entraînements, ils apprennent par le corps pour parler comme Pierre Bourdieu. Les chutes sont répétées à l'envi, les enchaînements vus et revus, les prises périlleuses exécutées et déconstruites en toute sécurité… Tant et si bien qu'aujourd'hui, la figure du bon pratiquant est moins celle d'un athlète résistant comme avant que celle d'un catcheur qui ne (se) fait pas mal. « Pour un promoteur, avoir des catcheurs intelligents dans leur jeu, c'est essentiel. Le type doit gérer ses combats, savoir ce qu'il fait, ne pas prendre trop de risque. Combien de carrières se sont terminées rapidement à cause de quelques fanfaronnades. ? Moi-même, au cours de ma carrière, j'ai tué deux mecs sur le ring car les gars se préparaient mal. Un bon catcheur doit savoir gérer son mode de vie, sa santé. Après, pour le public, les critères de jugement sont évidemment tout autre », continue d'argumenter Thierry.

En creux, le coach soulève l'une des tensions majeures d'une discipline divisée entre le « en champ » (galas publics) et le « hors champ » (entraînements). À chaque espace, ses propriétés, son système de valeurs, ses normes, et une appréhension différentielle du risque eu égard au caractère public ou privé du territoire. Ainsi, alors que les séquences d'entraînement semblent favorisées des comportements à risque tels que promus par la socialisation masculine, les shows publics, quant à eux paradoxalement, promeuvent seulement la représentation de comportements à risque. Un simulacre qui n'est d'ailleurs permis que parce que le risque est véritablement confronté en amont, lors du « hors champ » précisément. C'est ainsi qu'à l'entraînement, les futurs adversaires s'approprient les séquences critiques du combat à venir, reproduisent jusqu'à leur maîtrise les prises dangereuses, quitte parfois à en neutraliser la part imprévisible. C'est ce que nous a confié un des jeunes élèves du club : « À force de lutter ensemble avec Guillaume, on a développé une bonne alchimie. On se connaît par cœur. On sait ce que l'autre va faire, quand. On comprend ses intentions avant même qu'il agisse, assène Bob. De même quand il fait telle prise, le public sait que c'est son finish et que l'impact sera plus fort. À ce moment-là, la tension monte. »

Dès lors, l'esprit de coopétition – compétition simulée vis-à-vis du public, coopération assumée en backstage – qui préside la mécanique du catch est au centre de la dynamique de gestion de risque. L'objectif n'est ni d'amoindrir son adversaire, ni de le mettre hors-jeu comme n'importe quel sport de combat, mais bel et bien de proposer une narration pugilistique à deux qui transporte le public. La difficulté étant de trouver le juste équilibre entre la simulation d'un affrontement qui doit paraître réel et l'économie d'une passe d'armes surjouée. Dans cette optique, en plus des duels répétés à l'entraînement, les catcheurs s'adonnent à des sessions à vocation quasi théâtrale. Il s'agit sous les conseils de l'entraîneur de travailler son corps, comme passeur de message. Comment inscrire la douleur feinte dans les traits de son visage ? Comment contorsionner son corps pour imager la souffrance ? Comment porter sa voix pour traduire l'intensité du moment ? Autant de subterfuges scénaristiques du corps parlant qui s'inscrivent également dans une logique de gestion du risque. Pourquoi réellement exercer une pression lors de l'exécution d'une clé, au risque de provoquer une blessure à son adversaire, lequel peut choisir de mettre en scène à travers ses gesticulations la douleur qu'il est censé ressentir ? D'autant que l'une des mystiques du catch est sa capacité à imposer son propre référentiel à son public comme en témoigne la déclaration de Samuel, ex-journaliste de catch : « Chaque catcheur a son finish, c'est-à-dire une prise connue du public qui est censée clôturer le match quand celle-ci sont portée. Or, certains finishs n'ont en réalité aucune efficacité. Mais comme à chaque fois que les catcheurs les portent, leurs adversaires perdent le match, le public croit en sa réelle efficacité et dangerosité sur les corps. »

C'est ce que nous avons appelé l'*anthropographie*, c'est-à-dire la gestion des performances corporelles par l'imaginaire, en référence à l'anthropotechnie. En vertu du contrat mythico-fictionnel en vigueur dans la discipline, la monstration physique ou corporelle sert de palliatif à la démonstration physique. Dans ce « spectacle du désordre bien ordonné » (Mons, 2008, p.48), les catcheurs ont développé une (con)science de la prédominance du par-être sur l'être. Ainsi grâce à la coopétition, un athlète néophyte peut surjouer sa puissance ou le caractère risqué d'un enchaînement, sans que cela ne provoque de dissonance cognitive : « Quand je porte une clé de bras, je n'ai pas besoin de forcer. Il suffit que mon adversaire grimace, pousse des cris pour que le public ait l'impression que la prise portée est terriblement douloureuse », commente Bob, lui aussi toute jeune recrue de l'année 2014.

Dans ce contexte, le public est forcément complice d'une duperie qu'il accepte de subir. Grâce à cette *sur-humanité cognitive*, les catcheurs opèrent donc une autodélivrance vis-à-vis des capacités biologiques de leur propre corps. Les limites naturelles sont battues en brèche par l'articulation d'un processus d'*empowerment* narrativo-fictionnel. Le contrat de sublimation magique passé entre les catcheurs-acteurs et le public dupé

volontaire se suffit à lui-même. La catharsis peut s'exprimer à plein régime. Surtout, le *faire* devient un *surfaire*. Et par inversion de point de vue, la *prise de risque* devient la *maîtrise de risque*. Ainsi comme le souligne Norbert Elias : « Dans certains sports, il est vrai, la violence peut trouver à s'exercer, mais en règle général, il existe des règles pour la contrôler (1994, pp. 26). » Dans le catch, ce contrôle s'effectue autant à travers l'éternisation des règles et normes du champ qu'à travers l'auto-contrainte admise par routinisation des pratiquants. Puisque le dessein premier du catcheur n'est pas de remporter un combat, mais de divertir le public présent, tout l'enjeu est de prolonger ce jeu sur la durée. C'est ainsi que se développe une gamme de stratégies collectives – l'entraîneur qui demande de ne pas appuyer les coups – et individuelles – renforcement musculaire pour être moins sensible aux blessures – dans l'optique d'éviter toute rupture temporelle au sein de la carrière sportive. Les anciens catcheurs aujourd'hui en mauvaise santé physique font ainsi office de figures repoussoirs ambivalentes : valorisés par la hardiesse des combats qu'ils ont menés, ils ne constituent pas pour autant des modèles d'inspiration. À l'inverse, les catcheurs qui sont parvenus à gérer de manière intelligente leurs ressources corporelles et personnelles (vie privée) sont plébiscités. Conséquence de cela, la gestion du risque transite également par une approche multi-scalaire du corps : le succès des trajectoires sportives des pratiquants présuppose l'acquisition de connaissances anatomiques (atlas du corps humain pour cibler les groupes musculaires pertinents), l'agrégation de savoirs sanitaires (récupération, étirements à effectuer, gestion du corps) et nutritionnels (régime alimentaire). Un corpus qui permet de se prémunir contre tout défaut et qui s'acquiert au fur et à mesure de la professionnalisation des parcours.

D'ailleurs, il y a un paradoxe à pointer : la codification de plus en plus aboutie de la praxis du catch contraste avec la présence de moins en moins de professionnels sur le circuit français [7]. Or précisément, l'amateurisme – au niveau du statut et non de la pratique – des pratiquants constitue une liberté plus grande dans cette dynamique de gestion du risque. Si les catcheurs luttent parfois encore blessés et n'hésitent pas à recourir à un ensemble de prises dangereuses, ils sont désolidarisés de toute contrainte, notamment économique, de le faire. Ainsi, aujourd'hui plus qu'avant, le moindre problème médical est suivi d'un arrêt pour une durée précise des combats/entraînements. Une prise en compte des temps de repos et de résilience dans les carrières sportives assez récente finalement.

Reste que l'institutionnalisation de la discipline, mère de toutes les prudences a abouti à la sécularisation de dispositifs de sensibilisation et de prises en charge du risque, au point que cette domestication du danger influe désormais sur la performance scénique proposée. Or, que constate-t-on aujourd'hui ? La dynamique de sécurisation du catch va de pair avec sa désaffection vis-à-vis du public, qui lui, semble de plus en plus s'orienter vers des pratiques jugées plus intenses. À vouloir réduire la glorieuse incertitude du sport, ou du moins sa représentation, les acteurs de la discipline ont peut-être enrayé la magie de cette pratique un peu à part.

Bibliographie

BARTHES R., *Mythologies*, Paris, Seuil, 1970, p. 233.
CASTELLON J., NASIR F., 2013. « Women in Wrestling: stereotypes, gender bias and inequality », *California State University*, Sacramento, p. 1-14.
CONNELL R., MESSERSCHMIDT J., « Hegemonic Masculinity: Rethinking the concept », *Gender and society*, 19, 2005, p. 829-859.
DEBORD G., *La société du spectacle*, Paris, Buchet/Chastel, 1967, p. 208.
DUNNING E., ÉLIAS N., 1994. *Sport et civilisation, la violence maîtrisée*, Paris, Fayard.
GODELIER M., *La production des Grands Hommes. Pouvoir et domination masculine chez les Baruya de Nouvelle-Guinée*, Paris, Flammarion, 2003, p. 387.
HARVEST B., 1969. *Le catch cet inconnu*, Paris, Imprimerie Gaschet, p. 273.
HÉAS S., YOUNG K., 2007. « Sociologie de la douleur et des blessures sportives corporelles », Dilecta/Corps, 1, n°2, p. 13-17.
LOYER F., 2010. *Histoire de la lutte et du catch en France*, Caen, Presses Universitaires de Caen, p. 258.
MONS B., 2008. *Les corps à corps du catch*, Association Vacarme, 4, n°45, pp.48-50.
MESSNER M., SABO D., 1990. *Sport, men, and the gender order*, Illinois, Human Kinetics books p. 288.
OGIEN P., 2004. La panique morale, Paris, Éditions Grasset, p. 353.
POULOT D., *Question sociale. Le sublime ou le travailleur parisien tel qu'il est en 1870, et ce qu'il peut être*, Maspéro, (1870), 1980, p. 196-198.
PENIN N., 2004. « L'amour du risque. Modes d'engagement féminins dans les pratiques sportives à risques », Staps, De Boeck Supérieur, 4, n°66, p. 195-207.

Notes

[1] L'ouvrage de Norbert Elias et Eric Dunning déjà cité renseigne sur la centralité de la violence non contrôlée, source de dérives extra-sportives qui structure encore le sport jusqu'au XXème siècle.

[2] Clips diffusés lors des shows télévisés dans lesquels un catcheur sensibilise le jeune public à la dureté de son métier et aux risques que les athlètes prennent.

[3] « La masculinité hégémonique est toujours **l'expression hégémonique de la masculinité dans un contexte précis :** elle est la stratégie qui permet à un moment donné et en un lieu donné aux hommes et aux institutions qu'ils représentent d'asseoir leur domination », CONNEL, 2013. « Masculinités, colonialité et néolibéralisme : entretien avec Raewyn Connel », *Contretemps*, pp. 1-7.

[4] Entre-soi genré composé essentiellement d'hommes et reposant sur une cosmologie masculine.

[5] Jargon catchesque pour signifier « en sécurité ».

[6] Voir l'enquête de Bob Harvest, *Le catch cet inconnu* où il interroge tous les promoteurs français des années 1960. Tous ont le même discours : le catch n'est pas chiqué. « Le résultat des combats est-il communiqué au préalable à la Préfecture de Police ? Non ! c'est totalement faux. J'offre une prime de 100 000 francs [...] à la personne qui pourra me le prouver », René Ben Chemoul, catcheur phare du circuit, p. 51.

[7] Une quarantaine d'athlètes peuvent être considérés comme professionnels.

M@GM@ ISSN 1721-9809
International Protection of Copyright and Neighboring Rights

Périodique électronique fondé et dirigé par le Sociologue Orazio Maria Valastro
Revue enregistrée n.27/02 du 19/11/02 dans le Registre Presse du Tribunal de Catania
Rédaction: via Pietro Mascagni n.20, 95131 Catania-Italie
Directeur Responsable : Orazio Maria Valastro
Inscrit dans le répertoire de la presse spécialisée de l'Ordre des Journalistes de la Sicile
Périodique diffusé par l'host SARL OVH avec siège à Roubaix-France







Revue Internationale en Sciences Humaines et Sociales









Le mythe de la maîtrise du risque dans les sociétés modernes
Jawad Mejjad (sous la direction de)
M@gm@ vol.13 n.2 Mai-Août 2015

AMBIVALENCES SOCIALES FACE AU RISQUE

David Le Breton

dav.le.breton@orange.fr
Professeur de sociologie à l'université de Strasbourg, membre de l'Institut Universitaire de France et de l'Institut des Etudes Avancées de l'Université de Strasbourg (USIAS).

« Ce qui me parait surprenant, ce n'est pas que tout se désagrège, mais que tant de choses continuent à exister » (Auster, *Le voyage d'Anna Blume*).

Sociétés des risques

Chaque société génère ses risques propres, ou plutôt ses représentations du risque ou des dangers propres à son environnement. Elles ne sont pas les mêmes d'un lieu et d'un temps à l'autre, voire même d'une classe sociale à une autre. Le risque est toujours une interprétation du monde, non une donnée tangible. Et dans nos sociétés individualistes les perceptions du risque sont multiples, contradictoires, ambivalentes, objets de controverses sans fin. Elles impliquent de se détacher d'une métaphysique de l'existence, et de ne plus voir derrière les événements la trace d'une divinité ou d'une fatalité mais plutôt le jeu des circonstances. Aucune providence, aucun dessein transcendant, mais les seules conséquences de l'action des hommes sur la nature ou sur le lien social. Le risque est aujourd'hui une mesure de l'incertitude, il indique les incidences possibles du danger inhérent à une conduite ou une entreprise, les menaces pesant sur une collectivité à cause par exemple de particularités écologiques, climatiques ou de l'implantation d'une industrie polluante ou dangereuse pour le voisinage en cas d'accident ou de défaillance technique. Le glissement de sens du terme "risque" passant d'une probabilité à une menace ou un danger illustre l'inquiétude d'une société taraudée par la sécurité et soucieuse d'assurer la prévention des différentes formes d'entraves et de malheurs touchant la condition humaine. Aujourd'hui mot valise à connotation néfaste, risque renvoie à des aléas périlleux dont il importe de contrôler les conséquences.

Au regard de l'existence des générations antérieures nous vivons dans des conditions sécurisées à de multiples égards, à travers un lien social moins marqué de violence. Les avancées de l'hygiène et de la médecine, l'instauration de la sécurité sociale, la protection du travail ou les législations innombrables sur les technologies collectives, les règlementations entourant toutes les pratiques sociales, l'élévation du niveau de vie, l'augmentation considérable de la longévité ces dernières décennies l'attestent. Mais ce qui reste de

danger et de violence est devenu intolérable. Telle est d'ailleurs la thèse de U. Beck, au regard de la vie quotidienne nous ne vivons pas dans un monde plus dangereux qu'autrefois, même si les menaces majeures sont devenues colossales (risques nucléaires, terrorisme…) mais la question du risque est désormais au cœur de nos sociétés et de l'existence individuelle.

Les dangers ne sont plus les mêmes, leur virulence s'est déplacée. Toute activité technologique engage des risques particuliers. Des conditions d'existence moins précaires, une espérance de vie grandissante ne suffisent pas à désamorcer le sentiment de vulnérabilité. Les individus vivent dans un univers de sens et non dans un monde régi par les statistiques. Les chiffres sur la sécurité grandissante des transports, la diminution de la violence ou de la délinquance, l'espérance de vie, etc. ne rassurent pas sur le sentiment personnel de fragilité ni sur l'état de la planète. L'individualisation du sens dans nos sociétés détache des anciennes solidarités, induit un sentiment d'isolement, marqué par un sentiment accru de fragilité. La personne prend une importance croissante, elle fait presque un monde à elle seule et craint toujours d'être le point d'imputation du désastre. Tout inattendu prend dès lors la forme d'un désaveu cruel dont il faut se garder. Mais l'obsession d'anticiper et de parer toute déconvenue se heurte à l'opacité du monde et à l'imprévisibilité du temps qui vient, et, dans le présent, elle finit par limiter la puissance d'agir de l'individu et entretenir la peur. Plus on cherche à se protéger plus on se rend sensible à ce qui échappe à toute prise, et plus le sentiment de vulnérabilité s'accroit. Et, au-delà des statistiques rassurantes, apparaissent des menaces d'une nature radicalement différente que celles affrontées par les générations antérieures (risque nucléaire) ou, à une autre échelle, le risque terroriste dans un contexte de mondialisation.

Aujourd'hui à bien des égards la confiance est un problème, un doute, elle n'est plus donnée en toute évidence. Elle est essentielle pour vivre sans être hanté en permanence par la peur. Elle irrigue l'ensemble des propriétés qui rendent fluides les relations sociales et l'ensemble du rapport au monde. Elle produit l'évidence tranquille de la vie quotidienne. Quand elle est rompue un abîme s'ouvre dans l'existence, plus ou moins intense selon le lieu de fracture. S'il n'était pas possible se fier aux autres, toute interaction deviendrait incertaine et s'exposerait rapidement au rapport de force. « Sans la confiance des hommes les uns envers les autres, écrit Simmel, la société toute entière se disloquerait –rares, en effet, les relations uniquement fondées sur ce que chacun sait de façon démontrable de l'autre, et rares celles qui dureraient un tant soit peu si la foi n'était pas aussi forte, et souvent même plus forte, que les preuves rationnelles ou même l'évidence –de même, sans la confiance, la circulation monétaire s'effondrerait » (Simmel, 1987, 197). Innombrables sont les situations où il est nécessaire de s'en remettre aux autres. Si l'automobiliste devait craindre que personne ne s'arrête aux feux rouges ou aux stops, la circulation routière deviendrait un champ de bataille. S'il fallait prendre l'avion dans la crainte d'une absence de fiabilité de la compagnie, du sérieux des vérifications technologiques, dans le doute de la sécurité sans défaut des infrastructures des aéroports, du contrôle avant l'embarquement, etc. peu de passagers oseraient s'y engager. Dans maintes circonstances de la vie, toute méfiance entraine le renoncement ou un vif sentiment de vulnérabilité. Sans confiance, l'écoulement paisible de l'existence s'effondre et entre dans l'imprévisible, et éventuellement dans la paranoïa. Cependant la confiance ne s'accorde pas toujours sans inquiétude au regard de ses conséquences.

La confiance élémentaire envers les autres ou le monde est parfois rompue de manière inouïe. Les nuages toxiques portent leur menace de mort sur des milliers de kilomètres sans que nul ne le sache encore. Le danger n'est plus enfermé dans les frontières d'un Etat, il est désormais de partout et de toujours, il déborde toute limite nationale, il touche des zones considérables s'agissant par exemple des technologies contemporaines comme le nucléaire, ou les pandémies… Mais il prend aussi la figure d'individus nomades qui subvertissent la confiance nécessaire au lien social pour introduire l'épouvante au cœur des lieux les plus paisibles à travers des entreprises terroristes par exemple. L'affaire de la vache folle met dans les assiettes les plus ordinaires des germes de la maladie. Dans les années quatre-vingt, l'irruption du sida inscrit le danger au cœur des relations sociales les plus heureuses et les moins suspectes. L'affaire du sang contaminé transforme certains médecins et administrateurs en pourvoyeurs de maladie et de mort.

Sans l'exercice d'une certaine prudence la vie serait impossible ou brève. Une connaissance intuitive des risques de l'environnement, une vigilance diluée dans les faits et gestes du quotidien permettent de se prémunir. Mais ce tissu de précautions intégrées dans les habitudes de vie s'adosse en permanence à des risques potentiels. Les instruments du confort se retournent parfois en sources de danger et sèment la mort ou les blessures (électrocution, explosion, asphyxie, etc.). Un moment de distraction en traversant la rue, un orage qui transforme la tranquille rivière en fleuve de boue s'abattant sur un camping ou des habitations, l'explosion d'une usine chimique, un accident nucléaire qui porte la mort sur un immense territoire, un attentat, provoque le drame là où nul n'aurait parié sur l'adversité. Le chauffard ou l'ouragan, l'explosion d'une usine chimique, comme à Toulouse en 2001, l'infarctus ou l'agression, l'épidémie, les déchainements climatiques, plongent dans une fatalité malaisée à prévoir ou à retourner en sa faveur. L'heureuse rencontre amoureuse d'une nuit peut se transformer quelques mois plus tard en séropositivité ou en séparation tragique.

L'évidence d'être soi et d'aller sans encombre d'une tâche à une autre dans la vie quotidienne ou professionnelle repose sur cette conviction qu'une confiance globale peut être accordée à l'environnement social et technique, sans naïveté, avec une réflexivité suffisante pour se tenir sur ses gardes dans certaines situations ou face à certains interlocuteurs dont la réputation n'est pas la meilleure. Or, au plan du lien social la confiance est aujourd'hui profondément ébranlée, à travers des catastrophes technologiques à grande échelle comme à Tchernobyl ou à Fukushima, des scandales sanitaires liés à la nourriture ou même à la diffusion de certains médicaments, etc. Un discours ambiant dénonce l'hypocrisie politique, économique,

sociale. Les incivilités prennent de l'ampleur. Le ressentiment envahit régulièrement nos sociétés dans des explosions de violence urbaine. Nous sommes de moins en moins ensemble et de plus en plus à côté les uns des autres dans un climat de suspicion qui rend difficile le lien aux autres. Sans confiance la société est grippée, attaquée de toute part, et elle laisse place aux manœuvres ou aux intérêts particuliers. La sécurité ontologique est mise à mal, elle devient plus difficile à assumer dans le contexte de nos sociétés contemporaines. A qui se fier dans un monde dont la maxime est celle de l'obsolescence. La transmission des expériences ne va plus de soi. Mais là où la confiance manque au lien social se multiplient les zones d'imprévisibilité, et donc pour les acteurs une inquiétude et une mobilisation accentuée de leurs ressources personnelles (d'où sans doute le succès de la notion de résilience).

Certaines sociétés connaissent une insécurité permanente à cause d'un état de guerre, d'une instabilité politique, d'une famine, de rivalités religieuses ou ethniques, d'une violence endémique ou de conditions climatiques toujours porteuses de menace. Dans nos sociétés occidentales, les conditions d'existence sont relativement tranquilles. Pourtant l'inquiétude est partout. La sécurité fait l'objet d'une mobilisation de tout instant à de multiples niveaux mais elle n'est pas toute puissante à cause du nombre de médiations qui interfère en permanence comme l'actualité récente l'a montré. La multiplication des procédures de contrôles privées ou publiques, si elle amortit la peur et prévient un certain nombre de débordements, est loin de désarmer toutes les menaces possibles. Le passage à l'acte terroriste, un massacre dans une école par un élève, par exemple, demeurent largement imprévisible. Une entreprise comme celle du co-pilote allemand qui écrase délibérément un avion avec cent-cinquante passagers à son bord ne saurait être envisagée en termes de prévention. Ce n'est que dans l'après-coup que des éléments de la biographie des protagonistes de ces faits viennent en partie éclairer leur geste. Mais des milliers d'autres individus présentent des caractéristiques personnelles proches sans jamais avoir eu l'idée de passer à l'acte. La menace est inhérente à la condition humaine même dans le contexte de l'hypercontrôle technologique, de la vigilance des associations, de la législation ou des règlements spécifiques, dans la mobilisation des individus sollicités pour signaler les colis abandonnés ou suspects.

Des instruments de transport ordinaires sont transformés en engins de destruction massive. Pour les terroristes, ce sont les lieux de convivialité, d'échanges, ceux où toute vigilance est relâchée, qui sont les cibles privilégiées de leurs actions : les marchés, les restaurants, les cafés, les lieux de culte, les transports publics, etc. Personne ne porte sur son visage un projet de meurtre ou d'attentat. Le terroriste ou le tueur est mêlé à la foule. La circonspection est neutralisée. En ce sens, même la prévoyance et la prudence, les deux modalités de l'atténuation du risque ne suffisent pas à élaguer les aspérités du temps qui vient avec son lot de surprises bonnes ou mauvaises. La prévoyance est une capacité réfléchie d'anticipation des conséquences d'une décision, mais elle n'est justement pas voyance, elle aboutit à des raisonnements plausibles, probables, mais jamais tout à fait assurés dans leurs effets. Quant à la prudence sa seule sauvegarde est de ne jamais ignorer que l'improbable est toujours possible, sans cependant entraver la décision ultime.

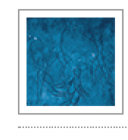
Parfois les technologies sont trop fines pour être réellement protectrices et deviennent génératrices d'épouvante. M. Ferrier note que dans les jours qui suivirent les tremblements de terre et le tsunami de mars 2011, la technologie ignore la différence entre des secousses bénignes et sérieuses, dès lors les procédures antisismiques se mettent sans cesse en branle, brouillant toute urgence, et devenant épuisante. « Le problème des fausses alertes, c'est qu'il faut à chaque fois stopper les trains, fermer les barrages, tenter de minimiser les dommages, etc. « (Ferrier, 2012, 173).

Ce sont parfois les instruments de prévention qui sont à la source de l'épouvante, en témoigne le crash de l'avion allemand de la Germanwings puisque le co-pilote s'était enfermé dans le cockpit dans l'impossibilité pour le commandant de bord et son équipage de l'ouvrir. Après les attentats du 11 septembre 2001, une telle mesure vise en effet à empêcher le détournement d'avion par des pirates de l'air ou des terroristes. La porte du cockpit est verrouillée afin que nul ne puisse l'ouvrir de l'extérieur, même sous la contrainte d'une arme. Un tel dispositif a procuré au co-pilote les conditions idéales pour s'emparer de l'appareil en l'absence du commandant de bord. Ce sont les exigences même de sécurité qui ont provoqué la tragédie. La nourriture se retourne contre l'homme et devient une menace pour sa santé ou sa vie, les hôpitaux multiplient les maladies iatrogéniques ; Internet permet sans doute une communication mondialisée mais elle donne des armes considérables aux mafias, aux terroristes, ou aux pédophiles... Nous connaissons cette ambivalence de nos sociétés qui maintiennent par exemple les cigarettes en vente libre tout en indiquant sur les paquets le risque de mort qu'entraine le fait de fumer trop. Les médicaments sont toujours accompagnés de contre-indications, etc.

Les transports routiers sont une source inouïe de blessures, de mort, et de pollution et ils épuisent des ressources non renouvelables de la nature. Environ 250000 personnes meurent sur les routes chaque année dans le monde. Déjà, en 1965, le président Johnson pouvait constater qu'il y avait eu au Vietnam 1724 morts et 6400 blessés tandis que dans le même temps la route tuait 49000 Américains et en blessait 3500000. En 2013, 3268 personnes trouvent la mort dans un accident de voiture en France ; 3388 en 2014. Et des dizaines de milliers sont blessées. Le coût humain et social de la voiture est terrifiant. Les campagnes sont impuissantes à juguler le massacre. Morts banalisés, acceptés, prix payé pour maintenir des conditions d'existence toute entière déterminées par une adhésion passionnée à la voiture et à tout ce qui l'accompagne en infrastructures et en mode de vie.

Les milliers de morts de chaque année, les dizaines de milliers de blessés graves, restent sans incidence, malgré le fait qu'aucune famille ne puisse se targuer de ne pas avoir perdu un proche dans l'hécatombe. Cette part du feu pour la satisfaction d'un mode de vie interroge nos sociétés sur leur ambivalence face à la





DOAJ Content



M@gm@ ISSN 1721-9809
Indexed in DOAJ since 2002

Directory of Open Access Journals

prévention du risque. « Jamais aucune espèce, dans l'histoire de la création, n'avait engendré son propre prédateur avec autant d'enthousiasme. Jamais les souris n'iront au Salon du chat », comme l'écrit D. Tronchet (2000, 8). La prévention routière marche nettement moins que pour des menaces plus abstraites en comparaison liées aux OGM, aux craintes alimentaires, à l'amiante, etc. La conscience de l'accident est endormie, lointaine, indifférente, comme si ici seuls les autres étaient susceptibles d'en être victimes. Le sentiment de maîtrise est le leurre qui incite l'immense majorité des conducteurs à ne pas se sentir concernés par l'accident. La mort de dix Français au Népal lors des tremblements de terre provoque une attention et une émotion sans commune mesure avec le nombre de morts sur la route chaque année. Chaque jour en moyenne dix Français meurent victimes d'accidents de la route et plusieurs centaines sont blessés. L'automobiliste a rarement conscience de ses responsabilités, il se sent en sécurité dans son habitacle et ne se pose guère la question de celle des autres. Le propos de Jean-Claude Chesnais est toujours d'actualité : « La vraie violence est automobile : en sortant dans la rue, on risque davantage d'être écrasé par une voiture qu'attaqué par un malfrat. La première sécurité des citoyens est désormais la sécurité routière » (Chesnais, 1981, 310). La mobilité contemporaine se paie d'une mortalité et d'une morbidité routière, au-delà du stress quotidien, qui soulève nombre de questions anthropologiques.

Mondialisation du risque

L'urbanisation croissante de la planète, la production de dangers innombrables et souvent invisibles (radioactivité, pollution, nocivité d'un environnement, de l'alimentation, effets secondaires de médicaments, etc.), accompagnent le développement scientifique, économique et industriel. La mondialisation rend les sociétés inégales au plan des conditions d'existence, mais solidaires en matière de risque, même si de criantes disparités demeurent dans l'exposition aux dangers. Les plus pauvres sont toujours les plus vulnérables aux industries les plus polluantes ou les plus dangereuses en tant que classes sociales, pays ou zones d'implantation. Ils exercent les métiers ou les tâches les plus dangereuses, ils sont plus touchés que les autres par le chômage, les accidents, moins soignés, leur alimentation est de moindre qualité et peu encline au choix des produits les mieux contrôlés à cause de leurs coûts, leur condition de logement sont défavorables, l'éducation leur est plus difficile d'accès, et la possibilité de s'informer pour mieux se protéger leur est nettement plus mesurée. « Le prolétariat de la société mondiale du risque habite au pied des cheminées d'usine, à côté des raffineries et des usines chimiques des centres industriels du tiers-monde » (Beck, 2001, 75).

Si les conditions d'existence maintiennent des relations au risque relevant encore de profondes inégalités sociales et culturelles, les catastrophes « naturelles » ou technologiques, ou la conjugaison des deux, comme à Fukushima, rétablissent une parité, elles frappent en aveugle, sans souci du riche ou du pauvre, même si les premiers sont davantage en mesure par la suite de reprendre le fil de leur existence antérieure sans trop de dommage. Des attentats à l'image de celui du 11 septembre 2001 tuent dans l'indifférence des statuts sociaux, des religions, des âges, des sexes... « La pénurie est hiérarchique, le smog est démocratique. L'expansion des risques liés à la modernisation –menaces portant sur la nature, la santé, l'alimentation, etc., s'accompagne d'une relativisation des différences et des barrières sociales » (Beck, 2001, 65). Nous sommes désormais les membres d'une « communauté mondiale du risque » (Beck, 2003, 31). Ainsi les Inuit du Groenland et de Sibérie, loin des lieux de production ou d'usage des produits chimiques, possèdent un taux de mercure élevé dans le sang, et le lait des mères Inuits est saturé de toxiques : « La raison en est que l'alimentation inuit de base se compose de baleines, de phoques et d'oiseaux de mer qui mangent du poisson, des mollusques et des crevettes. Or les produits chimiques se concentrent plus à chaque étape de la chaine alimentaire » (Diamond, 2006, 782). Le monde est immergé dans la même fragilité et la même communauté de destin. Aucune exterritorialité n'est pensable.

Dans *La paix perpétuelle*, (1996), Habermas pensait que la conscience d'appartenir à un même monde, sans possibilité qu'un autre puisse co-exister, et dans un contexte de fragilisation globale, allait amener à une mobilisation radicale et internationale contre toute menace. Mais les faits montrent qu'un tel programme est voué à l'impuissance, non seulement devant l'ambivalence propre à l'humanité et par impossibilité des politiques de contrôler les intérêts économiques, mais aussi par le fait que le monde, pour certains hommes, n'est pas le seul, qu'un autre, sous l'empire de Dieu, est le seul habitable même au prix de tous les massacres. De surcroit, les risques majeurs sont à venir, ils sont inscrits dans le temps qui vient et ne procurent donc guère de mobilisation pour les prévenir, d'autant que les générations concernées ne sont pas encore nées.

La technique et la science sont recrutées pour des intérêts économiques qui ne sont pas nécessairement ceux des populations et se retournent même contre elles. L'expertise devient souvent complice dans la propagation des risques en balayant d'un revers de manche toute incertitude, puis, une fois la catastrophe survenue, en s'efforçant d'en minimiser les conséquences. Ainsi récemment à Fukushima. D'où ces débats contradictoires entre différents scientifiques dont le lieu d'énonciation de la parole n'est pas le même. Les uns au-dessus de la mêlée, les autres compromis par des intérêts personnels dans la poursuite du pire ou naïfs sur ses conséquences. Les scientifiques n'exercent plus une autorité sans faille, la différence s'est effacée entre le scientifique sachant tout et le citoyen confiant. La science est parfois requise contre elle par des associations et des citoyens qui savent mobiliser les chercheurs les plus indépendants. « La différence entre la « populace ignorante » et le « citoyen éclairé », ou, pour adopter des catégories modernes, la différence entre profanes et experts, disparait, et se transforme en concurrence entre différents experts » (Beck, 2001, 369). Dans bon nombre de situations l'évaluation du danger devient même sans doute impossible, trop de données interagissent susceptibles de provoquer des effets dominos, à l'image de Fukushima où un tremblement de

terre créé un tsunami qui a débordé le système de sécurité de la centrale nucléaire. En outre une entreprise terroriste ou le geste suicidaire d'un technicien peuvent induire le pire en étant, de prime abord, impensables.

Giddens (1994) pointe la fragmentation de la décision dans maintes composantes des entreprises et des technologies contemporaines, leur articulation abstraite et infiniment complexe fait que la moindre action implique potentiellement une multitude de zones différentes d'engagements et de responsabilités. Prendre un avion implique la qualité professionnelle des entreprises qui en fabriquent les composantes, celle de l'entreprise qui les assemble, la qualité des sous-traitants qu´elle emploie, le souci de maintenance de la compagnie qui l´achète, des sous-traitants qu`elle sollicite à son tour, de la compétence des pilotes, de la fiabilité des systèmes de sécurité aéroportuaire, etc. Une immense trame articule chaque pièce de l´ensemble mais souvent dans leur méconnaissance réciproque et dans la dilution des responsabilités. Il devient impossible d'imputer des responsabilités à quelqu'un car toutes se dissolvent dans le même anonymat et la même méconnaissance de l'ensemble. Cette complexité et cette abstraction de l´engagement contribuent à détacher l´individu des conséquences de ses actes. Aucun responsable, même au plus haut niveau, ne possède la lucidité de la portée de ses décisions et de leurs conséquences, toujours susceptibles de ricocher sur des faits imprévus. Giddens parle à cet égard de la nécessité de faire confiance à des systèmes abstraits qui engagent pourtant maints aspects du fonctionnement des institutions, la gestion de grands dispositifs technologiques ou humains. La libéralisation des échanges est en contradiction avec le souci sécuritaire, l'hétérogénéité des systèmes techniques et des lieux de décision.

La catastrophe est à ce point impensable que l'on refuse d'y croire comme si un bon génie allait toujours veiller à ce qu'elle demeure une hypothèse d'école, mais les faits sont têtus et après Tchernobyl, il y a Fukushima et l'irréversible s'impose avec la même ironie cinglante. « Il se pourrait, créatures terrestres qui avons commencé d'agir en habitants de l'univers, que nous ne soyons plus jamais capables de comprendre, c'est-à-dire de penser et d'exprimer, les choses que nous sommes cependant capables de faire « (Arendt, 1961, 9-10). Les technologies comme celles du nucléaire dépassent en effet l'entendement tout en soulevant en cas d'accident la question de la survie non seulement de l'humanité mais de toute forme vivante. Leur puissance d'action s'accompagne d'une impuissance croissante à maitriser les risques et à imaginer leur puissance symétrique de destruction. Comme l'observe Gunther Anders, « La formule : « Tous les hommes sont mortels » a été aujourd'hui remplacée par celle-ci : « L'humanité peut être tuée dans sa totalité » (Anders, 2002, 269). Les catastrophes technologiques, à l'image de celles de Tchernobyl ou de Fukushima, s'ajoutent aux catastrophes naturelles, les unes et les autres s'amplifiant à l'extrême. Désormais l'impact de la technologie est sans frontière ni dans l'espace ni dans le temps. « Nous avons acquis les moyens de détruire la planète, mais nous n'avons pas changé nos façons de penser » (Dupuy, 2004, 80). Les avancées techniques débordent les capacités d'anticipation du pire. Le risque parait toujours un impossible. Comme la mort pour l'inconscient il ne ressort que sous la forme d'une virtualité abstraite dont il n'est pas pensable qu'il survienne.

Les dangers ne sont plus identifiables par la vue, l'ouïe, le goût ou l'odorat, comme l'observe U. Beck, ils résident dans « les formules chimico-physiques » (2001, 40), à l'image des substances nocives présentes dans la nourriture ou des radiations nucléaires. Invisibles, insensibles, inodores, ils sont souvent redoutables dans leurs conséquences non seulement pour le présent mais parfois, comme pour les radiations nucléaires pour des centaines de générations. « Nous perdons tout contrôle du monde qui vient malgré les innombrables sirènes qui ne cessent de résonner pour appeler à l'aide, mais nous avons curieusement la conviction, « que tout ira bien, qu'en fin de compte tout ce que nous avons déclenché et qui maintenant nous tombe dessus finira malgré tout par aller dans le sens du progrès » (Beck, 2001, 455). Pour Beck, des risques essentiels comme les crises écologiques, financières ou les menaces terroristes échappent largement au contrôle des Etats dans leur configuration actuelle. En donnant à l'humanité le moyen de son propre anéantissement, les bombes atomiques d'Hiroshima et de Nagasaki ont également ouvert une brèche qui affecte une fois pour toute la relation entre l'humain et le monde. « On déclenche des processus dont l'issue est imprévisible, de sorte que l'incertitude (…) devient la caractéristique essentielle des affaires humaines » écrit H. Arendt (2002, 297).

Prendre des précautions

Un double mouvement préside à la mise en œuvre de la précaution, l'ignorance propre à l'appréciation actuelle d'une pratique ou d'une technique, et celui que le temps et les circonstances peuvent révéler. Volonté de conjurer l'incertitude en identifiant des sources de danger qui ne sont pas encore connues à travers un dispositif de veille. Etymologiquement, elle implique de prendre garde (*prae-cavere*) à travers un protocole de vigilance, une focalisation de la recherche sur les zones présumées sensibles et, si des vulnérabilités sont décelées, des mesures précises pour enrayer le danger possible. En son nom des mesures sont souvent prises depuis les années quatre-vingt-dix. Mais sa mise en mouvement est coûteuse socialement et économiquement et elle doit donc être justifiée en amont. La précaution en outre n'est pas la prévention qui, elle, implique des risques avérés et une probabilité établie. Comme par exemple les risques de pollution nucléaire. Elle concerne une hypothèse de risque qui sera peut-être réfutée. Elle est un processus d'ajustement face à des risques non avérés. Elle est donc une modulation susceptible de s'alléger et de se resserrer selon les circonstances.

L'incertitude actuelle ne dédouane pas les décideurs des conséquences futures de leurs choix si ces derniers se sont révélés dangereux. Dans le doute il convient de se prémunir contre les risques susceptibles de se révéler inopinément dans l'avenir afin que nul n'en pâtisse. Le principe de précaution est l'un des derniers remparts à opposer à la fuite en avant de la mondialisation et de la quête passionnée de profit à tout prix. Il projette dans

le temps l'hypothèse d'un risque non encore avéré, au-delà donc de toute évaluation rigoureuse, mais non impensable. Il introduit une vigilance accrue sur des techniques ou des recherches susceptibles de se révéler dangereuses. Il ne prétend pas à l´abstention mais à la vigilance. Dans le doute mieux vaut s'abstenir que de mettre en branle des dispositions technologiques périlleuses pour leurs usagers ou néfastes pour l'environnement par exemple. Un paradoxe tient dans le fait que souvent c'est le seul engagement de l'action visée qui est susceptible de révéler les risques. Le problème tenant alors à l'irréversibilité et à la gravité de certains d'entre eux que nul n'avait prévu, mais simultanément au blocage d'une activité ou d'une recherche qui finalement ne contenait que des avantages sans nul dommage. Les risques doivent être identifiés et examinés au fil du temps, les incertitudes levées, pour éviter les chocs en retour quand il est désormais trop tard.

Si les uns le considèrent comme essentiel à la prévention du pire, d'autres le perçoivent comme un obstacle à la recherche scientifique et aux avancées technologiques, une manière de se dédouaner à bon compte des conséquences de ses actions. Il ne s'agit nullement de mettre un terme à l'innovation mais de la garder sous contrôle. On lui a reproché un manque de clarté, justement là est sans doute sa force d'être une notion sensibilisatrice laissant aux acteurs une marge d'appréciation sans en faire un principe aveugle aux circonstances particulières. S'il s'érigeait en principe absolu, il perdrait toute pertinence. Il vaut comme une formule générale à moduler selon les contextes. En outre, il n'est nullement une position d'attente, une passivité, mais une recherche active de connaissance, et une réflexivité accrue sur certaines pratiques et sur leurs conséquences sociales et environnementales.

La recherche en matière de santé, la prescription de thérapeutiques particulières dans la lutte contre la maladie, ou toute création artistique, par exemple, implique d'accepter une part d'aléa en misant sur le meilleur sans être tout à fait sûr que le pire ne sera pas finalement le terme inattendu de la décision. Toute pratique doit plutôt rechercher le seuil de risque acceptable. Le principe de précaution ne peut pas être un principe mécanique appliqué à toutes les situations, il exige à chaque fois une appréciation précise des circonstances et des décisions appropriées. Des nuances s'imposent, relevant souvent de choix de valeurs, dans la mesure où il est aujourd'hui impensable d'interdire d'emblée des activités susceptibles d'avoir un impact nocif sur l'environnement, voire même sur la vie, sinon il faudrait par exemple interdire l'industrie automobile ou les transports aériens ou maritimes. « Il n'est pas plus raisonnable d'exiger des certitudes sur l'absence d'un dommage avant d'autoriser une activité ou une technique, écrit O. Godard, qu'il ne l'est d'exiger des certitudes sur l'existence d'un dommage pour commencer à prendre des mesures de prévention. La précaution doit s'inventer dans l'entre deux borné par ces deux extrêmes » (Godard *et ales*, 2002, 100).

Le principe de précaution détache les activités scientifiques ou techniques de leur seule appréciation par leurs auteurs pour en faire également un motif de délibération sociale et politique. Bien entendu, en dernière instance les scientifiques gardent la main dans la mesure où ils sont les premiers artisans des procédures d'évaluation mis en œuvre pour valider ou non les applications techniques et sociales des recherches et de leurs applications. Mais l'inscription juridique du principe de précaution amène à un redoublement de vigilance des chercheurs, des responsables d'institution ou de la société civile, ou des entreprises, elle rappelle chacun à ses responsabilités.

Le principe de précaution traduit un sérieux revirement symbolique au regard de l'ancienne fascination envers une technique associée à un imaginaire du Progrès qui rendait sa critique difficile à entendre. Un certain nombre de tragédies de ces dernières décennies portent le soupçon sur une science dont il est désormais impossible de penser qu'elle n'est pas subordonnée à des impératifs économiques. On perçoit aujourd'hui les ambivalences et les dangers de la techno-science notamment dans ses incidences sur l'environnement et sur la santé. Surtout lorsque les nouvelles technologies sont employées dans un contexte économique de rentabilisation des investissements. La conscience accrue du risque, et des conséquences actuelles et à venir des technologies contemporaines prend acte de ce que le sentiment de toute-puissance n'était qu'une fuite en avant où plus de techniques était censé pallier aux problèmes techniques ou écologiques. Certes, les imaginaires techno-prophétiques demeurent puissants, mais ils sont davantage sous contrôle. Le principe de précaution suscite nombre de polémiques, ne serait-ce que par ses ambigüités de formulation, les freins qu'il impose à la recherche, mais il est une tentative de redoubler de vigilance face aux conséquences imprévisibles de la recherche scientifique et de ses applications, il entend exercer un contrôle sur l'incertitude des impacts environnementaux et humains des techniques. Il constitue une redéfinition de la technique dès lors qu'elle se révèle dans ses ambivalences et sa dimension d'imprévisibilité. Il entérine le fait que la puissance d'action et ses conséquences débordent les capacités sur le moment de prévision et de contrôle. Mais il est sans doute une goutte d'eau dans l'immensité de l'imprévisible qui est au-devant de nos sociétés.

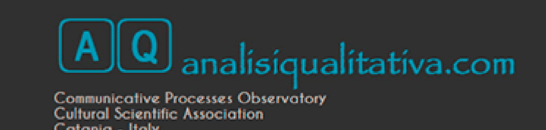
Bibliographie

Anders G., *L'obsolescence de l'homme*, Paris, Encyclopédie des nuisances-Ivrea, 2002.
Arendt, *Condition de l'homme moderne*, Paris, Calmann-Lévy, 2002.
Beck U., *La société du risque. Sur la voie d'une autre modernité*, Paris, Alto-Aubier, 2001.
Beck U., La société du risque globalisé revue sous l'angle de la menace terroriste, *Cahiers Internationaux de Sociologie*, vol. CXIV, 2003.
Chesnais J.-C., *Histoire de la violence en Occident de 1800 à nos jours*, Paris, Pluriel, 1981.
Diamond J., *Effondrement*, Paris, Folio, 2006.
Dupuy J.-P., *Pour un catastrophisme éclairé*, Paris, Seuil, 2004

Giddens A, *Les conséquences de la modernité*, Paris, L'Harmattan, 1994
Godard O., Henry C., Lagadec P., Michel-Kerjean E., *Traité des nouveaux risques*, Paris, Gallimard, 2002.
Habermas J., *La paix perpétuelle*, Paris, Cerf, 1996.
Le Breton D., *Conduites à risque. Des jeux de mort au jeu de vivre*, Paris, PUF, 2013.
Le Breton D., *La sociologie du risque*, PUF, Que sais je ?, 2012.
Le Breton D., *Passions du risque*, Paris, Métailié, 2015 (1991).
Simmel G., *Philosophie de l'argent*, Paris, PUF, 1987.

M@GM@ ISSN 1721-9809

Périodique électronique fondé et dirigé par le Sociologue Orazio Maria Valastro
Revue enregistrée n.27/02 du 19/11/02 dans le Registre Presse du Tribunal de Catania
Rédaction: via Pietro Mascagni n.20, 95131 Catania-Italie
Directeur Responsable : Orazio Maria Valastro
Inscrit dans le répertoire de la presse spécialisée de l'Ordre des Journalistes de la Sicile
Périodique diffusé par l'host SARL OVH avec siège à Roubaix-France





Revue Internationale en Sciences Humaines et Sociales









Le mythe de la maîtrise du risque dans les sociétés modernes
Jawad Mejjad (sous la direction de)
M@gm@ vol.13 n.2 Mai-Août 2015

SAVOIR GÉRER LE MAL

Michel Maffesoli

michel.maffesoli@univ-paris5.fr
Professeur émérite à la Sorbonne, membre honoraire de l'Institut Universitaire de France.

Le sens commun, conservatoire immémorial de la sagesse humaine « sait », de savoir incorporé, que le mal, l'ombre, la mort, la douleur sont des caractéristiques essentielles de l'existence en son entièreté. Dès lors les créatures quelles qu'elles soient, sont des manifestations de la vie et, dès lors, méritent une attitude « compassionnelle », fraternelle, parce qu'ensemble elles constituent le flux vital. C'est ainsi que l'on peut comprendre l'utilité sociale de ces divers « mondes intermédiaires » que sont les croyances, religieuses ou philosophiques, au « double », au « daimon », aux esprits et autres figures tutélaires ou effrayantes. Elles aident à vivre, au jour le jour, la souffrance en la communalisant.

La psychologie des profondeurs, en particulier tout le courant « jungien », a rendu attentif à ce que l'on pourrait presque appeler l'aspect « fonctionnel » de la souffrance. Véritable « œil de l'âme » permettant de voir par le moyen des afflictions. Thématique bien connue de l'épreuve initiatique permettant un savoir plus vrai. Plus concret aussi en ce qu'il permet de croître avec les choses qui nous entourent. Ainsi, la dépression ne serait pas à dépasser, ou à soigner, mais à vivre. Dans le « creux » qu'elle aménage peut venir se nicher la leçon de l'expérience. Véritable « leçon de chose » pour laquelle la limite, la contrainte, la déréliction, la mort font partie de la vie en son ambivalence.

L'on peut extrapoler une telle mise en perspective d'un point de vue social et souligner qu'au-delà du projet « hygiéniste » propre à la modernité occidentale : le « risque zéro », l'asepsie généralisée de l'existence, le désir du mal reprend, toujours, force et vigueur. Terrorismes, consommation de produits toxiques, hallucinogènes, alcool, psychotropes divers, l'étrange hécatombe induite par la conduite automobile, désordre festif, incendie de cet objet vénéré par tous : la voiture, nombreux sont les indices de transgressions, d'outrepassements des limites.

Ce n'est pas, ici, mon propos de dresser une liste exhaustive des conduites à risque. Mais sans porter sur celles-ci un regard normatif et, au nom de la « neutralité axiologique » qu'il nous appartient de préserver, l'on

doit reconnaître que chacune de ces conduites fait l'objet d'une bien étrange ambivalence. Celle de l'attraction et répulsion. L'on en a peur et envie à la fois. Il suffit de voir la curiosité (malsaine ?) que suscitent les divers accidents, morts, blessures induites par ces conduites pour s'en convaincre. Œil de l'âme, ai-je dit plus haut, est-ce qu'il n'y a pas dans le « voyeurisme » contemporain quelque chose qui exprime l'œil de « l'âme sociale ». Le désir de voir le malheur peut, ainsi, être considéré comme la canonisation de ce dernier.

Ce n'est, dès lors, pas simple provocation gratuite de voir dans les expressions ambivalentes de la souffrance une sorte d'éveil de la société à elle-même. Cette « démarche de l'éveil » était la fonction capitale que Jung dans le « Réponse à Job » accordait à la souffrance. Il faut bien reconnaître que les guerres, actions terroristes, catastrophes naturelles, accidents spectaculaires, et autres expressions du tragique humain, induisent aussi un « éveil » sociétal. Tout cela sert, régulièrement, d'anamnèse à la structurelle impermanence des choses et des gens. Souvenir que la réalité inclut le négatif, que sa nature est contradictoire. Dans une telle démarche la complétude, celle de l'homme, pour le psychologue, du social pour l'observateur social, induit, toujours, ceci et son contraire. C'est la reviviscence du « *puer aeternus… albus et ater* », l'enfant éternel… blanc et noir, qui sommeille en tout un chacun et qui, aussi, ne manque pas de resurgir dans le corps social en son entier.

L'enfant qui joue et qui détruit peut-être la figure paradigmatique de nos sociétés. Figure qui, hors de tout moralisme, rappelle ce que l'on ne peut pas expulser, le mal. Mais tout au plus jouer avec lui. C'est bien cela que les conduites à risque, les effervescences techno, les excès festifs nous rappellent. La vérité de l'homme est dans la contradiction. Ses pratiques sont toujours ambivalentes. La duplicité est structure anthropologique la plus constante. Autre manière de dire l'organicité de la vie et de la mort. La « fonction » de la souffrance est bien de rappeler qu'il y a un « pli » en tout un chacun, comme il y a de multiples « pliures » dans le corps social en son entier. Cela on ne pourra, jamais, les « mettre à plat », ôter ces « plis », expliquer (ex-plicare) toutes choses. Il suffit de le vivre. Le spectacle du malheur, les « rites piaculaires » (Durkheim), que l'on avait cru dépassés, et qui reviennent en force, dans les divers médias, peuvent, ainsi, être compris comme le retour du refoulé d'un mal irrépressible, d'une violence fondatrice, des fantômes toujours présents.

Va-et-vient entre l'ange et le démon, partage entre ciel et terre, nombreuses sont les expressions qui, dans le domaine artistique, soulignent l'ambiguïté de l'enfant joueur. « You walk », création du chorégraphe new-yorkais, Bill Jones, traduit bien un tel écartèlement. Il en est de même de « Rituales en Haïti » de la photographe espagnole Cristina Garcia Rodero qui montre des corps vautrés dans la boue lors de pèlerinages vaudous en hommage à l'esprit guerrier *Ogu-St Jacques*. Corps en extase, corps qui copulent, corps à la matérialité spiritualisée, montrant bien ce qu'il peut y avoir de sublime dans la communion à cette quintessence de l'esprit terrien qu'est la boue.

Or, ce qui ressort d'une telle participation à l'occulte chtonien est bien une grande fraternité. La participation à ce symbole obscur de la souffrance humaine a une fonction éthique. Reliance sociétale ! Au-delà de ces deux illustrations, il y a lieu d'être attentif aux nombreuses manifestations des « archaïsmes » (au sens étymologique du terme, fondamental, premier) insistant sur la puissance du mal, du sombre, de l'animal. En bref la force du diable comme facteur agrégatif.

S'immerger, rituellement, dans la boue pour un culte vaudou, ou fouler la gadoue dans un rassemblement techno sont les symptômes instructifs d'une sorte d'intensité existentielle reposant sur une fondamentale « accordance » aux choses telles qu'elles sont et aux autres tels qu'ils sont. Au-delà d'une conception morale du monde, « exception » occidentale s'il en est, l'acceptation de l'ombre, c'est-à-dire de la vie en sa duplicité structurelle, est une manière de faire ressortir l'aspect irremplaçable de l'existence, son aspect diamantin. Tout comme les pierres précieuses sont issues de la cristallisation d'une matière vulgaire, chaque phénomène individuel et social provient de « l'essentification » d'actes, de représentations, de rêves où le clair et l'obscur se mêlent inextricablement.

L'accent mis sur le vitalisme montre bien que l'existence est une continuelle « transsubstantiation » dans laquelle, et grâce à laquelle, la vie et la mort ne sont pas, fondamentalement, hétérogènes, mais participent d'une même réalité. L'entièreté de l'être s'inscrit dans un tel dynamisme. Toute transformation, peut-être faudrait-il dire toute transfiguration, exige sang, boue, souffrance. C'est le sens du sacrifice, en sa dimension anthropologique : le « faire sacré » fondant le divin social.

Face à l'ennui qui est une mort refusée ou déniée, ennui qui fut la marque de la modernité à son apogée, ennui conséquence de l'idéologie du « risque zéro », et dont on trouve les sources dans les théories de l'émancipation, face à cette tendance propre à la frilosité du monde bourgeois, le vitalisme pré-moderne qui semble être une caractéristique de la postmodernité, vit l'équilibre conflictuel des éléments opposés. Thématique quelque peu mystique de la « vie indissoluble » (Zoe Akatalytos), celle-ci ou la coïncidence des contraires que l'on retrouve chez de nombreux penseurs. Nicolas de Cuse bien sûr, mais aussi Schelling et plus récemment H Corbin, G. Durand ou E. Morin.

Mais perspective qui est, aussi, à l'œuvre dans le holisme du « New Age » contemporain, et dans nombre de pratiques juvéniles qui, instinctivement, sans phrases vivent un matérialisme spirituel, sorte de « Geistleibliechkeit » serein faisant fi des dichotomies propres à la pensée occidentale en général, à la modernité en particulier.

Collection Cahiers M@GM@



Volumes publiés

www.quaderni.analisiqualitativa.co

C'est un tel polythéisme des valeurs, celui des dieux, des fantômes, des icônes multiples, qui curieusement est à la base de la « surréalité » quotidienne. D'où l'intensification de l'existence, avec la recherche du qualitatif que cela ne manque pas d'avoir. Seul, le *dynamisme est stable*. Voilà bien ce qui semble animer l'inconscient collectif. Le dynamisme, qu'est-ce à dire sinon, stricto sensu, la force de l'impermanence dans la perdurance de l'être. Dans son entièreté aussi.

N'est-ce pas ainsi qu'il convient de comprendre ces vers d'Oscar Wilde :
« For he who lives more life than one
More death than one must die ».
Vivre plus d'une vie induit de mourir plus d'une mort. Cela est, certainement, le tragique de l'intense condition humaine. Mais c'est, également, ce qui lui donne toute sa qualité.

Vivre plus d'une vie en y intégrant les défis du risque, du mal, voire même de la mort assumée, voilà bien l'enjeu d'une vie ardente qui est bien moins exceptionnelle qu'on ne croit. Certes, on peut voir là l'essence « dionyso-héraclitéenne » de l'existence. Essence cruelle, dangereuse, monstrueuse, mais essence, également, vitaliste. Mais, au-delà, ou en deçà d'une telle qualification philosophico-poétique, cette énergie vitale est des plus communes.

Le quotidien, on l'a vu, est pétri des phénomènes de « double-vie », fourmille de pratiques de transgressions et se fonde, essentiellement, sur des tactiques de ruses, toutes choses lui assurant une sorte d'éternité. Toutes choses qui sont une manière de « moudre fin » l'excès, le rendant vivable et lui donnant sa fonction fécondante.

« Soif de l'infini » dit Durkheim, d'une manière quelque peu dépréciative, à propos du donjuanisme, propension aventureuse dans l'optique de Simmel, en bref sagesse démoniaque qu'il est impossible de juguler, et qui tend à s'exprimer, avec une vigueur nouvelle, avec la saturation des valeurs modernes. Ce que celles-ci, d'essence rationalistes, et ascétiques, s'étaient employées à gommer, au mieux à marginaliser, s'affirment avec force : l'animalité, la naturalité.

Les excès des pratiques juvéniles, leurs effervescences festives, leur désinvolture par rapport au sérieux du politique sont les indices paroxystiques d'une telle sagesse. Même l'économie est contaminée par un ludique galopant. Le phénomène des « Start up » le montre à loisir, dont l'essence consiste à « risquer gros ». Il fonctionne sur du virtuel. Dépense et consume ce que l'on ne possède pas d'une manière tangible et sérieusement rationnelle. « Jeunisme », « épiphénomènes », passagers s'écriant en cœur, toutes tendances confondues, ces observateurs sociaux ne se reconnaissant plus dans ces « vilaines petits canards » qui ne contestent même plus les grandes catégories philosophiques de leurs aînés, mais se contentent de les ignorer.

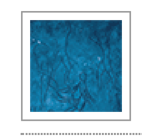
En fait, une telle viridité, spécifique des périodes de créativité culturelle, outrepasse, et de beaucoup, une tranche d'âge particulière. Le mythe de « l'enfant éternel », dont la figure emblématique est bien l'ambigu Dionysos, contamine, de multiples manières, toutes les manières d'être et de penser. En effet, le culte du corps, le souci diététique, la déification de la nature, le syncrétisme philosophique ou religieux ou l'écologie de l'esprit, s'expriment d'une manière transversale. Mettant en jeu ce que j'ai appelé une « raison sensible », ces phénomènes, en n'abdiquant rien de l'esprit, vont privilégier l'expérience, l'interactivité, les sens humains, toutes choses constitutives de la « socialité ». Il faut insister là-dessus, la « socialité » ne saurait être réduite au « social » moderne, dominé par la raison, l'utilité et le travail. Bien au contraire elle intègre les paramètres essentiels (et minorisés) que sont le ludique, l'onirique, l'imaginaire.

Voilà bien la « sagesse dionysiaque ». C'est une sagesse autre. C'est-à-dire une sagesse intégrative de l'altérité quelle que soit celle-ci. Fut-ce celle de l'excès, de la violence, de la « dépense » et du vertige. Ne l'oublions pas, « l'enfant du monde » d'Héraclite, « entasse les mondes pour jouer et les détruire ». La cruauté a donc sa place dans la socialité postmoderne, qui n'est autre qu'une socialité anthropologique. Une telle sensibilité à l'autre (en soi, dans la nature, dans la vie sociale) conduit à une conception élargie de la réalité. Réalité plurielle, polysémique. Réalité absolue. Celle de l'expérience et du vécu collectif.

Expérience et vécu qui ne se limite pas à un idéal lointain, à la réalisation d'une société parfaite à venir mais, au contraire, qui tisse, en un entrecroisement sans fin, tous les affects, les émotions, les passions constitutifs de la vie de tous les jours, et ce afin de constituer le « tissu » social et naturel que l'on partage en commun. Nietzsche voyait dans le dionysiaque « l'un originaire », la quintessence du réel. Il est, en effet, possible que cette réalité complexe, alliant les contraires, souci de « l'enfant éternel », soit une sorte de « centre de l'union » ou les idéologies les plus diverses, les modes de vie hétérogènes, les coutumes les plus étranges s'accommodent les uns les autres, s'ajoutent les uns aux autres en une organicité des plus solides. Voilà bien le relativisme des valeurs, cher à G. Simmel, reposant sur l'acceptation de tout et de tous, et sur leur mise en relation réciproque.

Un tel relativisme est bien loin de l'individualisme, propre à la tradition occidentale, et de l'universalisme abstrait qui en est l'expression théorique. On ne se lassera jamais de le rappeler, le propre de la vie ardente, celle du dionysiaque, est son aspect collectif. Celui-ci peut être de divers ordres. Les « tribus » postmodernes sont légions. Le dénominateur commun est la participation magique à un « goût » spécifique. Cultuel : sectes, syncrétismes religieux, regroupements philosophiques. Culturel : art, musique, hobbies divers. Sportif : le nombre d'associations déclarées laisse ici rêveur. Sexuel : réaffirmation, et même institutionnalisation, des





DOAJ Content



M@gm@ ISSN 1721-9809
Indexed in DOAJ since 2002

Directory of Open Access Journals

préférences et des perversions sexuelles. J'ai, déjà, signalé (*Le Temps des tribus*, 1988), l'importance du phénomène tribal. Sa caractéristique est un très fort « sentiment d'appartenance » qui fait, pour un moment donné, que tout un chacun communie à un « fonds » collectif. Peut-être, est-ce dans une telle perspective qu'il faut comprendre l'action terroriste qui échappe à la logique politique et renvoie à une émotion partagée.

Il s'agit, stricto sensu, d'un « capital » qu'il convient de gérer ensemble. On est loin de la revendication à l'identité fermée, celle de l'individu indivisible, celle d'un esprit isolé. Identité primaire de l'idéal moderne, celle de l'autonomie. La gestion d'un « fonds » commun induit un mécanisme « d'identification » primordiale. Celle d'une participation au *pré-individuel*.

Voilà quel est le socle du nouveau rapport à l'altérité dont il a été question. C'est cela même qui fonde une étonnante « accordance » au monde et aux autres que l'on retrouve dans la sensibilité écologique. L'environnement mondain : social et naturel, accepté pour ce qu'il est. Canonisation de ce qui est. D'où une sorte de « pathos » de la résonance qu'il ne faut pas comprendre d'un point de vue péjoratif. On vibre, on a le « feeling », on « s'éclate » avec d'autres, et ce en fonction des « goûts » dont il a été question.

Voilà bien la thématique de l'orgiasme, celui du partage des passions, qui peut être considéré, pour reprendre une intuition nietzschéenne, comme l'écoute de la voix « qui surgit de l'abîme le plus enfoui des choses ». Fusion, confusion qui est une sorte d'écho au « plus qu'un » (G. Simondon) que la psychologie la plus lucide est obligée de reconnaître, empiriquement, dans sa pratique clinique. Ce « plus-qu'un » est, également, monnaie courante dans le monde social. Et si la sociologie, ou la philosophie dominante a du mal à l'analyser, voire, tout simplement, à l'observer, c'est parce qu'elles sont empêtrées dans ce postulat moderne qu'est la logique de l'identité.

En fait, les identifications multiples, les communions, musicales, sportives, religieuses, au « fonds » primordial, rejouent, sans en être forcément conscientes, les pluralités d'être, marques de « l'enfant du monde » en devenir. Il est une belle formule, de F. Pessoa, qui résume bien ce propos : « *king of gaps* », le roi des failles. Celui qui met l'accent sur les interstices, les intervalles, en un mot le vide. « Tout entier il n'est rien qu'un gouffre dans son être ».

Dès lors ce n'est plus la liberté, univoque et abstraite, qui est recherchée, mais bien la pratique des libertés interstitielles. Il en est de même pour l'Utopie, qui laisse la place aux petites utopies vécues. Et l'on voit bien ce que ce pluriel induit de dangerosité, ambigu qu'il est par essence. Rien n'est sûr, établi, sans risques. Tout est en devenir. D'où les expressions multiples, les essais/erreurs de toute aventure existentielle. Le bien et le mal deviennent flous. Ou, plutôt, ils s'interpénètrent. Dans le *creux* de l'être en devenir tout est possible dès lors que c'est occasion d'un vécu collectif.

Au-delà de la forteresse, celle de l'esprit, de l'*individu* autonome, la faille permet à la *personne* hétéronome d'exprimer les multiples facettes de son désir. Fut-ce les plus sombres, les plus immorales, les moins conformes à son identité. Il y a là de quoi affoler les analyses sociologiques établies. Mais si, d'une manière non judicative, on repère ces dédoublements pour ce qu'ils sont : l'indice d'un puissant vitalisme inconscient, on peut y voir l'expression d'une créativité culturelle que rien ne peut arrêter. Dès lors, le « vide » de la communication verbale, l'abstention politique, la violence transgressive, l'action terroriste, le refus de l'action citoyenne, en bref l'indifférence forcenée au social, tout cela peut être considéré comme une sorte de souveraineté puisant sa force, dans la perte, dans le fait d'être rien, et donc dans l'assurance d'être en communion avec le tout, des autres et du monde.

Expérience mystique s'il en est, et qu'il est important de prendre au sérieux. On se souvient, en effet, de la formule de Charles Péquy : tout commence en mystique et s'achève en politique. Mais si l'on pousse jusqu'au bout la logique d'une telle pensée, lorsque le politique, lui-même est saturé l'on peut s'attendre à ce que le mystique, à nouveau, pointe l'oreille. Et quoique ce ne soit pas la seule piste pour comprenette la postmodernité, s'en est une conséquente. Surtout si l'on s'accorde sur le retour de phénomènes archaïques dans cette postmodernité.

Mystique, lato sensu, naturellement comme métaphore pour comprendre d'une part la fuite hors des institutions, l'indifférence que celles-ci suscitent et, d'autre part, pour appréhender les caractéristiques de la fusion où tout un chacun se perd dans l'altérité. Quoique ce ne soit pas l'objet central de mon propos, il faut rappeler que les pratiques mystiques, et leurs protagonistes, ont toujours été suspectés par ceux qui avaient en charge la gestion « légitime » du sacré. Très précisément parce que le point de vue mystique n'est, en rien, préoccupé par le partage entre le bien et le mal. Ou plutôt parce que le mal est considéré comme un élément structurel du donné mondain. Il est « neutre » en quelque sorte. L'important étant son usage, le bon usage (« *de usu* ») que l'on peut en faire.

Nombreux sont les exemples poétiques, romanesques ou théoriques qui insistent sur ce que l'on peut résumer par le titre donné par Marguerite Yourcenar à son roman « L'œuvre au noir ». Frères du libre esprit, « fraticelli » de la mouvance franciscaine, mystiques rhénans, « béguinage », longue est la liste de toutes les hérésies, ou ce qui est réputé comme tel qui, régulièrement, défraie la chronique de l'institution ecclésiastique. Il serait instructif de comparer les révoltes et rebellions contemporaines à ce refus des experts, à la méfiance vis-à-vis de leurs savoirs abstraits et surplombants. Et ce, je le rappelle à partir d'une

perspective holistique : « everything goes », « tout est bon » (P Feyerabend), chaque chose a son utilité dans une organicité globale.

L'autre perspective, qui m'intéresse ici, davantage est celle de la « perte » du sujet pensant, disant et agissant dans un ensemble plus vaste. Un tel sujet est bien le pivot de la tradition occidentale. Il trouve son apogée dans l'individualisme moderne. Et c'est bien un tel sujet « plein », sûr de lui, qui tend à se saturer. D'où l'importance du vide, de la vacuité dans les affoulements postmodernes. C'est dans le creux qu'il y a communion, engloutissement, néantisation. Toutes catégories mystiques s'il en est !

M@GM@ ISSN 1721-9809

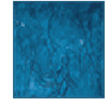
International Protection of Copyright and Neighboring Rights

Périodique électronique fondé et dirigé par le Sociologue Orazio Maria Valastro
Revue enregistrée n.27/02 du 19/11/02 dans le Registre Presse du Tribunal de Catania
Rédaction: via Pietro Mascagni n.20, 95131 Catania-Italie
Directeur Responsable : Orazio Maria Valastro
Inscrit dans le répertoire de la presse spécialisée de l'Ordre des Journalistes de la Sicile
Périodique diffusé par l'host SARL OVH avec siège à Roubaix-France

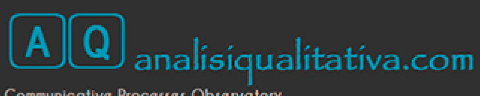
newsletter subscription

send e-mail to

newsletter@analisiqualitativa.com



www.analisiqualitativa.com









OS Templat



Revue Internationale en Sciences Humaines et Sociales









Le mythe de la maîtrise du risque dans les sociétés modernes
Jawad Mejjad (sous la direction de)
M@gm@ vol.13 n.2 Mai-Août 2015

COURIR LE RISQUE DE SE FAIRE MAL

Nicolas Mansalier

nicolas.mansalier@laposte.net
Doctorant en 2ème année STAPS au laboratoire VIP&S (Violence Identités Politiques et Sport) à l'Université du Maine.

L'athlétisme est un sport constitué de plusieurs disciplines – sprint, demi-fond, lancers, sauts... Toutes mettent le corps en jeu, mais chacune à sa manière. Certaines mobilisent des filières énergétiques dites « aérobie », d'autres « anaérobie » correspondant chacune à un type d'effort particulier – force, vitesse, résistance...

Dans le cadre de cet article, lorsque nous évoquons ce sport, nous parlons de pratiques paroxystiques : poussées à l'extrême en terme d'effort, c'est-à-dire hautement dépensières énergétiquement.

Par ailleurs, seules les courses et en particulier le demi-fond – des courses allant de 800 mètres au 3000 mètres – retiendront notre attention.

D'un point de vue énergétique, le demi-fond convoque trois systèmes énergétiques : le système aérobie – apport d'oxygène – et les filières anaérobies lactique et alactique – sans apport d'oxygène. Cette mobilisation du corps n'est pas sans risque pour ce dernier car il doit réguler son homéostasie – sa température corporelle – provoquée par la dégradation des substrats lui permettant à la fois de continuer l'effort, mais engendre également une augmentation de la température du corps. Ce réchauffement corporel provoque une rupture de l'équilibre organique : de la glycémie, de la pression sanguine et du rythme cardiaque amenant parfois à des malaises et autres troubles.

Le demi-fond met donc le corps à l'épreuve, d'une part, physiologiquement et d'autre part, physiquement en provoquant chocs, chutes, épuisement musculaire, contracture : un corps entamé dans sa chair... Les sensations douloureuses et le sens qu'elles prennent, émanant de cette expérience, sont l'objet même du travail que nous présenterons. De plus, l'analyse de ces ressentis se fera lors d'une période bien précise : l'adolescence.

En effet, cette période de construction identitaire est bien souvent soumise au risque. Celui-ci se mue dans différentes pratiques comme la consommation accélérée d'alcool, l'usage de drogues, des conduites corporelles risquées. Les repères endogènes, c'est-à-dire « qui suis-je ? » et exogènes « quelle est ma place

dans la société ? » sont flous et non établis. De ce fait la sensation d'existence, la perception à être un acteur social reconnu sont encore en devenir. L'adolescent face à cette incertitude n'attribue parfois de sens qu'aux ressentis qui le marquent profondément, le heurtent en s'inscrivant directement sur le corps – scarification, blessure, cicatrice, pratiques risquées…

Ainsi, l'expérience de la douleur aurait du sens car elle permet l'espace d'un instant de rappeler à la vie par la sensation vécue celui qui est dans un flottement de soi et en souffrance.

A l'issue de la pratique sportive, le corps sera mis à l'épreuve de sensations recherchées et non subies. Celles-ci permettant de délimiter le corps et de construire une identité en devenir et en balance à l'adolescence. En effet, la confrontation et le heurt douloureux du corps adolescent à un extérieur – ce qui est en dehors de « moi » – formerait une quête identitaire afin de se prouver et d'éprouver son existence, une manière de s'ancrer corporellement dans le réel. Si la fluctuation d'être soi (Ehrenberg, 2008) à l'adolescence est réelle, l'expérience de la douleur le ramènerait également à la réalité de l'existence.

Effectivement, comme le dit François Chirpaz, « l'épreuve de la douleur ramène l'existant à la banalité de cette évidence que quoi qu'il désire ou qu'il veuille, il appartient à cette matière charnelle qui l'installe dans le monde en l'ancrant dans la vie. » (Chirpaz, 2004). En somme, la douleur ramène au sentiment d'existence qui parfois s'échappe à l'adolescence d'où certaines prises de risque durant cette période. En effet, celles-ci fonctionnent tel un révélateur de vie car il faut parfois errer jusqu'à se perdre pour se trouver et apprécier sa destinée. La douleur choisie prend tout son sens quand celle-ci joue le rôle de rappel à la vie, de garde de fou qui empêche la souffrance.

La douleur est objectivable, perceptible et visible, elle est un moyen d'alerter son semblable. Elle trace le sentier à suivre car elle se partage, se transmet à l'autre sans même que celui-ci ne doive l'éprouver. Il n'y a rien de plus communicatif que la sensation douloureuse, on ne reste pas insensible à la vue de cette sensation, encore moins quand on en fait nous-même l'expérience. Elle devient une forme de communication qui ne demande pas dans un premier à être verbalisé. Elle peut ensuite permettre l'interaction, l'échange : la sociabilisation par echoïsation corporelle (Cosnier, 1997).

Il n'a pas été compliqué dans une première approche méthodologique de recherche par l'observation de vérifier si « oui ou non » la douleur était présente sur le terrain durant la pratique athlétique.

Avant d'aller plus loin, il est nécessaire de distinguer douleur et souffrance. Le premier renvoie au ressenti organique lié au corps, on dit qu'on *a mal* lorsqu'on parle de douleur, nous sommes dans une dimension physique. A l'inverse, la souffrance est psychique, on dit *se sentir mal*. Cette dernière renvoie aux affects, à des ressentis difficilement objectivables. (Ricœur, 1994). Pour aller plus loin, on peut également faire cette distinction : « Il importe de rappeler que toute douleur n'est pas souffrance. Certes, dans certaines circonstances la douleur détruit car elle atteint le comble de la souffrance, comme dans la torture ou la maladie ou encore comme dans les séquelles d'un accident ; mais si elle est choisie ou acceptée comme dans les activités physiques ou sportives, le body art ou les modifications corporelles, alors sa charge nocive – ce qui fait la souffrance justement – disparaît et participe à la construction de soi. D'où l'usage possible d'activités physiques ou sportives, éventuellement poussées jusqu'à la limite mais toujours accompagnées, pour permettre à des jeunes de mieux savoir qui ils sont » (Zanna, 2010).

Fort de cette distinction, notre propos sera de démontrer que si l'adolescence peut engendrer des souffrances à être liée à des troubles identitaires, la douleur, par son expérience, peut quant à elle permettre une éclosion riche de sens pour l'adolescent. Il s'agirait de se faire mal au corps pour avoir moins mal à vivre [1].

A l'adolescence, « Pour accoucher de soi, il importe parfois de risquer de se perdre, non par choix, mais par nécessité intérieure, car la souffrance ou le manque à être taraudent » (Le Breton, 2003). Cette citation de David Le Breton nous amène à voir qu'à l'adolescence – une période de construction de soi, aux limites non rigides, entre plus ou moins 12 à 17 ans – l'identité qui émerge est trop fragile pour supporter le sentiment d'existence. Face à cela, l'adolescent va édicter ses propres règles pour tester sa nature, sa présence. Bien souvent, cette recherche de soi raisonne avec le risque car si la signification latine du risque est « couper », l'adolescent lui se coupe parfois littéralement parlant. Il entame sa propre chair pour recréer le sentiment d'existence face à la souffrance à être. Il prend le risque de se faire mal pour rétablir le sentiment de sa présence *via* un artefact lourd de sensation : la douleur.
En effet, l'adolescence est une période marquée et marquante pour ces derniers, elle est à la fois le jeu du corps : celui-ci change, s'expose, se joue auprès des autres. Ce constat a pu être fait au travers d'entretien mené auprès de jeunes [2]. Il s'est avéré que cette période est lourde à vivre car marquée par la confrontation à l'autre notamment en milieu scolaire :

- «***Tu te sens bien dans ta peau ?*** »
- *« C'est dur. Au lycée il y a le poids de l'apparence, je saurais pas comment dire mais tu arrives là-dedans, tu ressens les regards se poser sur toi. J'ai la pression ».*
- *« Euh ! Je sais pas, oui. Mais collège, lycée c'est pas simple. Tout le monde te scrute faut que tu fasses attention à tout ».*

Si l'adolescence en tant que catégorie d'âge souffre d'une mauvaise image et également d'une confrontation avec son propre corps, il est donc à voir que l'utilisation *anormale* de ce dernier par des prises de risque vient renforcer l'idée d'une adolescence « malade ». En effet, dans une société où le médical tend à nous mener vers une vie de plus en plus longue – greffe de cœur, progrès de la recherche en médecine…– et se fait entrepreneur de moral (Becker, 1985), il convient de comprendre que les parents, l'Etat, les institutions

Collection Cahiers M@GM@



Volumes publiés

www.quaderni.analisiqualitativa.co

perçoivent ses comportements comme anormaux. Quoi de plus étrange que quelqu'un qui joue avec la mort alors qu'on rallonge l'espérance et le confort de vie – une vie sans douleur ?

La réponse est peut être dans la question car parfois si la vie devient trop terne et monotone les émotions créées par le risque viennent redonner le goût de l'existence quel que soit l'âge, une manière de payer le prix de son existence par l'ordalie. De plus, question rallongement, la jeunesse n'a pas son pareil, ses frontières sont de plus en plus floues car il n'existe plus à proprement dit de rites de passage institués et organisés. Si les seuils de transition sont encore présents – diplôme, premier enfant, mariage, concubinage...– ils sont pour le moins désynchronisés et dilués dans le temps. C'est alors que le risque vient redonner du sens pour celui qui se trouve indéterminé par ces marqueurs sociaux.

Une quête de soi par ordalie [3] viendrait vérifier l'ancrage corporel de celui qui se trouve dans cette indétermination de statut, ni enfant, ni adulte, mais jeune. La résonnance de ce terme n'a rien d'élogieux que cela soit pour les médias, ou les adultes – détenteur du capital et du pouvoir (Foucault, 1975). Les jeunes aspirent à être adultes et reconnus comme des acteurs résonnés et non plus irraisonnés. Ce monde de responsabilités est décrit par les jeunes interviewés [4] lorsqu'on demande ce qu'est un adulte : « *C'est travailler, avoir des responsabilités* », « *c'est avoir des responsabilités, des enfants, plein de choses quoi !*», « *on se détache de nos parents, des responsabilités et autonomie, on s'autogère* ». Bien que les responsabilités puissent paraitre repoussantes, ce monde attire car il symbolise l'indépendance et l'autonomie, mais surtout la reconnaissance : « *Je suis à moitié dedans donc ça me plait, si le réveil sonne pas c'est pour ma pomme, mon père me dit rien, je me débrouille* ». Chose que les jeunes ne pensent pas posséder en fonction de leurs traits : « *les adultes pensent que nous sommes des fainéants* », « *Des fois, ils [croient] qu'on est des crapules ou des trucs comme ça* ».

Le sentiment d'être mal perçu d'une part et de mal se percevoir d'autre part sont des facteurs perturbants pour les adolescents d'où parfois la nécessité de heurter le cadre pour s'assurer de sa résistance et également pour trouver ses limites et ses propres frontières... en courant.

La course : des origines à aujourd'hui

Pourquoi l'Homme s'est-il mis à courir si ce n'est pour sa survie ? La pratique du charronnage a induit une mobilité différente pour l'Homme. En effet, pour vivre, ce dernier doit par essence se nourrir et c'est en chassant qu'il a *jadis* comblé cette fonction vitale. La chasse était donc jusqu'à l'épuisement de la bête. Courir a toujours revêtu des significations, nous avons couru pour honorer les dieux, pour les récoltes, pour les funérailles. Nous avons même couru dans la tribu des Navajos pour être adulte – rite de passage destiné aux femmes. Aujourd'hui, courir est un acte banal effectué sans raison pourrait-on dire. Des millions de français courent et le chiffre ne fait qu'augmenter : certains en club et d'autre hors fédération. De plus, cette pratique se développe, on parle de trail, de course d'obstacles comme la *Mud day* [5].

Cependant, selon Bourdieu, ce qui est le plus caché c'est ce sur quoi tout le monde est d'accord et nous sommes tellement d'accord que finalement nous ne posons plus de questions sur cette pratique (Bourdieu, 1981). Notre travail à venir sera de justement de décortiquer cette action si commune. Le protocole mis en place consistera à faire des entretiens d'explicitation avec des jeunes pratiquants de catégorie cadets et minimes : qu'ils explicitent leur pratique, qu'ils en parlent, qu'on mette en relation l'effort produit et le but recherché ; le sens qu'ils donnent à la douleur, au risque de se faire mal.

A vos « marques », prêt, partez : courir le risque pour partir du bon pied

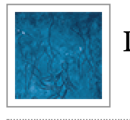
« Un starter » pour éclore pourrait-on dire. Si les sentiers pour grandir et créer son identité ne sont plus aussi bien balisés qu'avant, l'adolescent doit désormais tracer lui-même sa propre route, construire ses propres rites intimes de passage. Bien souvent, ses pratiques de recherches intimes – conduites à risques, tatouages, piercings, implants sous-cutanés – seront considérées à la marge des pratiques normalisées. En somme, le corps est marqué tel un palimpseste qui vient assigner, porter une identité pour soi et pour les autres. Si ce type de risque vaut une double assignation, pour et par les jeunes, la société n'est pas en reste pour catégoriser ces pratiques comme déviantes.

Pourtant, si la catégorisation dépend de la vision que la société va apporter aux actes, il ne s'agit pas seulement de regarder à la marge mais parfois au centre et de voir qu'il se passe la même chose. En effet, la course à pied est une pratique courante, appréciée, légitimée au sein même de l'institution scolaire, ailleurs également, garant de la santé de nos enfants. Pourtant, n'est-elle pas aussi traumatisante pour le corps que pourrait l'être une conduite à risque ?

Les chutes, les coups, les contractures, les chocs, les blessures, le sport en général est tout aussi risqué pour la santé qu'il est bon. Son aura vertueuse le préserve de cette vision négative. A ce moment là, nous pouvons considérer que la mobilisation sportive du corps peut être aussi riche de sens que les marques corporelles auto-infligées, même s'il n'est naturellement en rien vertueux. Enfin, nous pouvons prétendre que l'acquisition d'une identité, d'une enveloppe pour soi parait indispensable pour être un acteur social reconnu. La course à pied pourrait en être un levier. L'existence d'un Homme n'est réelle que si celui-ci est aussi reconnu par autrui, or sans identité qu'est-ce-qui assigne sa propre existence pour soi et pour l'autre ? Il en va de sa propre survie.

Bibliographie





DOAJ Content



M@gm@ ISSN 1721-9809
Indexed in DOAJ since 2002

Directory of Open Access Journals

Ouvrages

Becker Howard, *Outsider,* Paris, Métailié,1985.
Bourdieu Pierre, *Question de sociologie*, Paris, PUF, 1975.
Ehrenberg Alain, *La fatigue d'être* soi, Paris, Odile Jacob, 2008.
Foucault Michel, *Surveiller et punir*, Paris, Gallimard, 1975.
Le Breton David, *La peau et la trace*, Paris, Métailié, 2003, p. 11.
Zanna Omar, *Restaurer l'empathie chez les mineurs délinquants,* Paris, Dunod, 2010.

Articles

Chirpaz François, « Le corps scène de l'existence », *Rubrique philosophie,* janvier, 2004, p. 535.
Cosnier Jacques, « Empathie et communication. Partager les émotions d'autrui », *Sciences Humaine, N°68,* 1997.
Ricœur Paul, « La souffrance n'est pas douleur », Autrement, N°142, février, 1994.

Notes

[1] Propos recueillis lors d'un séminaire de David Le Breton à l'Université du Maine en 2015.

[2] Entretien mené auprès de jeunes « d'un local jeune » à Tours en 2013 dans le cadre d'un mémoire sur l'encadrement de la jeunesse.

[3] Ordalie est une pratique venant attester une vérité divine. Dans notre cas, l'ordalie c'est le fait de mettre son existence en péril dans une épreuve, une conduite, pour qu'au sortir de cela notre existence soit attestée d'une signification supplémentaire.

[4] Entretien mené auprès de jeunes « d'un local jeune » à Tours en 2013 dans le cadre d'un mémoire sur l'encadrement de la jeunesse.

[5] C'est une course quasi militaire, où il faut passer sous des barbelés, dans la boue, dans de l'eau...

M@GM@ ISSN 1721-9809
International Protection of Copyright and Neighboring Rights

Périodique électronique fondé et dirigé par le Sociologue Orazio Maria Valastro
Revue enregistrée n.27/02 du 19/11/02 dans le Registre Presse du Tribunal de Catania
Rédaction: via Pietro Mascagni n.20, 95131 Catania-Italie
Directeur Responsable : Orazio Maria Valastro
Inscrit dans le répertoire de la presse spécialisée de l'Ordre des Journalistes de la Sicile
Périodique diffusé par l'host SARL OVH avec siège à Roubaix-France



Revue Internationale en Sciences Humaines et Sociales









Le mythe de la maîtrise du risque dans les sociétés modernes
Jawad Mejjad (sous la direction de)
M@gm@ vol.13 n.2 Mai-Août 2015

LE MYTHE CYBERNÉTIQUE : AUX ORIGINES DE LA SOCIÉTÉ DU RISQUE

Agathe Martin

agathe.martin@gmail.com
Master de recherche en sciences de l'information et de la communication (2014 – Université Montpellier 3 – Laboratoire LERASS CERIC).

D'Hiroshima, où l'on a cru apercevoir un homme muni de la technique devenu surpuissant, à Fukushima où l'on a réalisé que l'homme muni de la technique se rend également impuissant face à elle ; l'humanité est passée d'une société où l'on pouvait croire que l'homme avait le pouvoir, à une société scientifique et technique où l'avènement d'une nouvelle humanité ne passe plus par l'homme mais par la science et la technique. Ce mouvement lent vers une science et une technique comme idéologie était déjà signalé par Jürgen Habermas (Habermas, 1973), et sera reprise plus tard par de nombreux observateurs, comme Ulrich Beck (Beck, 1986). Cette idéologie nouvellement première s'appuie sur une longue histoire occidentale de maîtrise de la nature couplée à une volonté jusqu'au-boutiste à présent générale, de maîtrise de tout l'environnement et de tous événements : une société où la maîtrise des risques est devenue centrale et une société où la maîtrise des risques se fait généralement par une réponse scientifique et/ou technique. Comme toute évolution sociétale des mentalités, celle-ci s'appuie sur des imaginaires collectifs, des représentations sociales, des croyances, de nouvelles religiosités et des mythes. Or ici, quels mythes soutiennent cette évolution vers la société du risque ? Outre celui de la destruction totale par la technique qu'a pu faire entrevoir la fission atomique, il y a aux origines de l'intelligence artificielle, une construction intellectuelle qu'est la cybernétique qui peut apparaître comme l'un des mythes fondateurs de notre rapport contemporain aux risques, à la vie, aux machines et à la science et à la technique.

C'est en confrontant *La cybernétique* (Wiener, 1948) et *Cybernétique et société* (Wiener, 1954), ouvrages de référence pour entrevoir ce que la cybernétique constitue, avec *La société du risque* de Ulrich Beck (Beck, 1986) que nous explorerons la corrélation entre cybernétique et société du risque d'U. Beck. Nous nous interrogerons donc sur celle-ci en nous demandant si la cybernétique constitue un mythe fondateur de la nouvelle modernité, de la société du risque telle qu'elle a été décrite par U. Beck ou s'il s'agit plutôt d'une perception hautement pertinente des futurs probables. Il s'agira par la suite d'expliquer cette corrélation en comprenant son pourquoi.

N. Wiener a posé les questions et les amorces de réponses de ce que sera, devrait être, pourrait être le futur des sociétés avec les technologies numériques. Cet acte originel du questionnement autour de la technologie

reste une des clés de la compréhension de la pensée contemporaine de la technique. Après s'être penché attentivement sur la discipline scientifique qu'a constitué la cybernétique et sur la dystopie associée de N. Wiener qu'il décrit dans *Cybernétique et société*, nous rappellerons le positionnement historique de ce courant, nous en dégagerons un système de pensée du social et une promesse pour le futur des sociétés occidentales. C'est sur ces bases que nous confronterons une pensée cybernétique unifiée en un mythe dystopique, avec ce que sera réellement le futur de N. Wiener et des cybernéticiens. Nous ne confronterons pas la cybernétique avec la société actuelle mais avec celle à laquelle fait référence U. Beck dans son ouvrage *La société du risque*. Il s'agit là d'une analyse émise à l'émergence de ce nouveau paradigme de société techno-scientifique. En cela elle fait liaison, distingue plus nettement des modifications sociétales qui apparaissaient alors plus radicales à l'époque qu'aujourd'hui et pose un débat auquel nous continuons de répondre dans l'espace public. De la même façon que pour la cybernétique nous dégagerons une pensée du social en société du risque et un présent systématisé des sociétés occidentales. Dès lors, il sera possible de dégager les points d'achoppement des deux systèmes de pensée. En observant de quelle façon l'abord du social cybernétique est directement corrélé à l'abord du social en société du risque, en comparant la société du futur décrite par N. Wiener avec le présent décrit par U. Beck, nous chercherons à expliquer comment et pourquoi un regard de 1948 et 1954 peut s'avérer si pertinent sur le futur de 1986.

Le mythe cybernétique

La cybernétique est apparue telle un éclair de génie dans l'esprit de Norbert Wiener et d'Arturo Rosenblueth. Science unifiée du contrôle et de la communication chez les êtres vivants et les machines, « le but de la cybernétique [était] de développer un langage et des techniques [permettant] effectivement de [s'] attaquer au problème de la régulation des communications en général, et ainsi de trouver les répertoire convenable d'idées et de techniques pour classer leurs manifestations particulières selon certains concepts » (Wiener, 1954). C'est ainsi qu'en exportant hors des télécommunications et de la physique les problèmes relatifs aux communications internes et externes aux systèmes vivants et artificiels, sont apparues certaines notions clés de sciences à venir. Avec tout d'abord, la théorie de la communication de Wiener (Wiener, 1948) – parallèlement mathématisée par Claude Shannon et Waren Weaver (Weaver, Shannon, 1975), si bien que la paternité réelle de cette théorie reste en suspens dans la dernière biographie « à charge » de Wiener (Conway, Siegelman, 2012) – la cybernétique met en œuvre un nouveau rapport à l'information et à la communication. Outre les notions de probabilité des messages et de quantité d'information, l'idée d'entropie est introduite dans la théorie. Celle-ci serait mesure du désordre mais surtout de la disparition ou de l'absence d'information. Ainsi, « de même que l'entropie est une mesure de désorganisation, l'information fournie par une série de messages est une mesure d'organisation » (Wiener, 1954). Le rapport traditionnel qu'avait la science à l'information est dès lors transformé par la mathématisation du processus de communication mais aussi par une perception de l'information comme un élément de nouveauté contenu dans les messages. Ce qui informe se distingue par sa différence avec les messages les plus communs, proportionnelle à sa non-probabilité d'apparition. La communication, elle aussi est redéfinie, notamment par l'introduction de la notion de rétroaction positive ou négative, régulatrice ou développementale. « La rétroaction est la commande d'un système au moyen de la réintroduction, dans ce système, des résultats de son action » (Wiener, 1954). Ce concept révolutionna l'abord linéaire de la communication qui prévalait alors. En conséquence de ce nouvel abord extérieur et mathématisant de la communication, des notions sociétales sont transformées : le progrès qui devient partiel confiné dans « des poches d'entropie décroissante dans un contexte où l'entropie tend à s'accroître » et dont la « vénération » est sujette à discussion, les machines qui deviennent membres de sociétés nouvelles : immenses dispositifs socio-techniques dirions-nous aujourd'hui. Le problème du secret (et de son corollaire, la transparence) et de la « marchandisation de l'information », information qui constitue le « ciment de nos sociétés » et qui doit de ce fait être libre de circuler, deviennent centraux dans les analyses que Wiener porte sur les sociétés occidentales de son temps. Car au-delà de la théorie de la communication, c'est une nouvelle façon d'aborder la société et ses mécanismes que propose la cybernétique. Plus qu'une application directe des notions cybernétiques à une étude des sociétés, c'est un nouvel abord des problèmes sociaux et sociétaux que suggère la cybernétique.

Le social est perçu par les cybernéticiens comme un espace où la communication lie les individus et organise le réel, comme un environnement socio-artificiel. Wiener s'interroge sur l'efficacité du modèle fasciste des sociétés de fourmis pour une application à des sociétés humaines. Mais il s'avère que pour lui, le fonctionnalisme extrême des sociétés fascistes n'utilise pas à plein les potentialités d'évolution et l'utilité des êtres humains, notamment l'apprentissage. On a là un social pensé dans un souci d'efficacité avec une finalité qui serait sa perpétuation indéfinie. Ceci renvoie aux regrets de Wiener face à la condition de l'humanité face à l'entropie (notion directement tirée des sciences dures et de la thermodynamique), lorsqu'il déclare, « la vie [et l'être humain sont] une île ça et là dans un monde mourant ». Cette société tout entière vouée à la vie et à son développement a pour moyen le maintien de l'équilibre des organismes et de l'organisation évolue dans un mode mourant. Elle constitue un îlot de néguentropie. Ce maintien de l'équilibre, cette survie n'amenant pas à la mort par entropie se fait grâce à la communication et à la rétroaction, processus de base de l'homéostasie (notion issue de la biologie). On a là un rapport extérieur et pragmatique aux sociétés humaines. Un rapport éminemment mathématique, physique et biologique, mais celui-ci s'applique à des domaines que ces disciplines ont jusqu'alors ignorée : la communication et la société. La finalité première des sociétés réside dans la perpétuation et/ou le développement, leur moyen est le processus d'homéostasie par le biais de la communication et de la rétroaction.

Concrètement, cette perception extérieure, scientifisante et pragmatique de la société amène Wiener à des constats sur le présent et de la prospective sur le futur de la société américaine. S'impose avec son discours une vision pessimiste du futur. Outre une croyance en un progrès nécessairement partiel du fait de l'entropie croissante dans l'univers – seconde loi de la thermodynamique – se manifestant par des expressions telles

que l'idée que « nous sommes, sans aucun doute, des naufragés sur une planète vouée à la mort. Mais même dans un naufrage, les règles et valeurs humaines ne disparaissent pas toutes nécessairement et nous avons à en tirer le meilleur parti possible » (Wiener, 1954), un pessimisme latent s'exprime constamment. Cet extrait de Cybernétique et société montre bien le caractère hautement négatif pour le futur du propos de Wiener mais aussi tout le poids de la responsabilité humaine face à la catastrophe qui s'annonce. Et cette catastrophe s'annonce en raison des progrès, justement, de la science et de la technique : « La nouvelle révolution industrielle est [...] une épée à deux tranchants. Elle peut être utilisée pour le bien de l'humanité si celle-ci survit assez longtemps pour connaître une époque où un tel bienfait est possible. Elle peut aussi être utilisée pour détruire l'humanité, et, si elle n'est pas utilisée intelligemment, elle peut aller très loin dans cette direction » (Wiener, 1954). On sent poindre là l'inquiétude de Wiener jusque dans la possibilité la meilleure.

Pour lui, la technique va être la mère d'une déroute sans précédent qu'il situe un temps sur le plan économique mais qu'il globalise également et étend à toute la vie humaine. Ceci s'explique selon lui, par le fait qu'il situe son époque comme celle « où l'énorme masse de communication par habitant rencontre un courant toujours plus mince de communication globale » (Wiener, 1954), avec son corollaire le secret. La société américaine du futur de Wiener est aussi donc dépendante à plusieurs titres de l'usage qui sera fait des nouvelles techniques de communication. Le rôle central de la communication dans le bon fonctionnement de la société fait de ses techniques afférentes des éléments centraux du devenir. La fluidité des communications est de plus en plus dépendante de ces techniques et leurs usages et les orientations à donner à leur conception repose sur des décisions humaines. C'est donc la responsabilité de l'humanité qui est engagé dans cette « nouvelle révolution industrielle », une révolution que Wiener traite en mathématicien : faible probabilité de l'issue favorable selon les occurrences passées dans le domaine de la décision chez les plus puissants.

Se forge par là un mythe cybernétique, un rapport à la société très particulier : mathématique, pragmatique, rationnel et extérieur, teinté de pessimisme avec des technologies plaçant devant des choix de société que les plus puissants risquent de prendre selon des intérêts particuliers. Cette nouvelle société se dessine avec comme finalité la perpétuation presque irrationnelle de la vie, la croissance sans fin, comme moyens le maintien des équilibres sociaux, économiques, biologiques etc. en un mot l'homéostasie, et comme processus central la communication et la rétroaction régulatrice.

Sommes-nous à présent dans ce monde wienerien de perpétuation irrépressible de nous-mêmes sans idéaux supérieurs, dans ce monde de contrôle et de maîtrise constants des risques et des situations, dans ce monde où la communication est si centrale qu'elle occupe des pans de vie entiers ? À en observer le nombre de publications sur la fin des idéologies et des idéaux, la progression du mythe de maîtrise des risques dans différents domaines de la vie, le nombre de publications et de technologies relatives à la communication devenue superstar dans les années 1980, on peut s'interroger sur la pertinence du modèle d'analyse cybernétique de la société pour la société actuelle. Mais avant cela, le modèle cybernétique ne prédit-il pas la société du risque d'Ulrich Beck décrite en 1986 ?

Une vision prémonitoire

La société du risque pour Ulrich Beck, c'est une société mondialisée où « la production de risque jette une ombre toujours plus dense sur le gain de pouvoir que représente le « progrès » économique et technique » (Beck, 1986). Relativité du progrès et création de problèmes par la science et la technique sont deux faces de la société du risque. En ce sens, elle est déjà un des possibles qui prévalaient pour Wiener, comme si l'une des éventualités qu'il énonçait s'était réalisée : la plus probable mais aussi l'une des plus pessimistes. Comme si devant la lourde responsabilité devant laquelle les techniques avaient posé les hommes au sortir de la guerre, avaient plongé l'humanité dans l'une des issues les plus sombres de celles que N. Wiener énonçait. Comme si cette alternative qu'il pointait du doigt, comme si l'issue qu'il jugeait la plus probable et la plus sombre avait été celle qui finalement serait effective : celle des crises économiques, des affrontements, des dangers imprévisibles enfants de la technique elle-même.

La société du risque pour U. Beck, c'est un « étrange mélange entre nature et société » (Beck, 1986). Elle ne s'oppose plus à la nature mais la contient. Cette étrange fusion entre nature et société n'est pas sans rappeler l'étrange fusion entre homme et machine que proposait la cybernétique. On a là un point clé des deux analyses : l'idée que l'homme et la machine ont des destins scellés. Et c'est là un des points nodaux de la compréhension de nos sociétés contemporaines. À l'époque de N. Wiener, l'idée était surprenante, farfelue ou révolutionnaire, aujourd'hui elle apparaît évidente. On a donc dans le mythe cybernétique, comme une préfiguration de ce que sera le monde futur. Et on a probablement là aussi, une question que pose la technique dans son stade fondamental, une de ces questions qui ouvrent sur des possibles, sur des applications scientifiques mais aussi sur des enjeux futurs majeurs. Ces enjeux sont induits par la façon d'aborder la technique nouvelle, par les choix qui seront faits, à l'échelle scientifique mais aussi sociétale. La société du risque apparaît dès lors comme l'issue réelle d'un jeu de sociétés futures probables déterminé partiellement par la science fondamentale de l'après-guerre. L'entrée dans un environnement socio-technique est un élément fondateur de notre modernité.

Multiple, la société du risque a plusieurs caractéristiques fondamentales. Tout d'abord, elle est universelle : elle a fait passer d'une répartition des richesses à une répartition des risques, et a de ce fait universalisé les conditions. Ainsi, la société ne peut plus se penser en termes de classes sociales car tous font face au risque de la même manière. Ce premier point est consécutif de la possibilité de catastrophes massives sur les populations, du type accident nucléaire ou pollution des aliments. Grandes catastrophes dont l'imminence est sensible dans les écrits de N. Wiener, le pessimisme latent et l'idée du danger est récurrent dans ses ouvrages. Ainsi, il écrit « Le monde de l'avenir sera une lutte de plus en plus serrée contre les limites de notre intelligence, et non un hamac confortable dans lequel, paresseusement étendus, nous serons servis par nos

esclaves mécaniques. » (Wiener, 1964). Se sent ici tout le danger de la mécanisation mais surtout des avancées de l'intelligence et de la science, causes premières de la société du risque.

Deuxième aspect, la société du risque est mondialisée. La différence entre les peuples a disparu chez U. Beck par l'universalisation du risque. La société est passée « d'une différenciation par la misère à l'unification dans la peur » (Beck, 1986). Pour N. Wiener, la société est également mondialisée mais par les développements des communications : causes différentes pour même effet.

Troisième aspect, elle est profondément inégale : les différences d'accès à la connaissance sur les risques s'accroissent, et les dégradations du marché de l'emploi en font un environnement instable au sein duquel l'individu doit être en constante adaptation, entrepreneur de sa propre vie. Ce troisième aspect mène directement dans ses conséquences à une autre caractéristique importante de la société du risque : la croissance du désir d'individualité sociale et le développement d'une idée responsabilité individuelle dans les parcours sociaux. Là aussi, le futur peint par N. Wiener, fait de crises économiques et d'affrontements n'est pas loin.

D'autant plus près que pour répondre à tous ces aspects plus ou moins dangereux de l'évolution sociétale, se pose la science dont le rôle politique, économique et social est croissant. Pour la détection et la réponse aux risques, la science est mobilisée, pour le gouvernement des sociétés, elle devient un processus central dans la décision que dans les opinions qui s'expriment dans l'espace public. La technique oriente vers des mondes futurs au gré des opportunités économiques, s'émancipant par là du pouvoir politique dans l'orientation des sociétés. Et le rôle accru de cette science se base sur un consensus autour de l'idée de progrès, pourtant de plus en plus sujet à caution.

Se dégage en ces quelques grandes lignes synthétiques sur la société du risque telle que perçue et décrite par Beck, comme un futur annoncé par Wiener. Avec les mêmes idées sous la plume de N. Wiener que sous celle de Beck : relativité du progrès, catastrophe née de la technique, retour de bâton de la part de la nature
Quand Beck place le terme entre guillemets, il fait pour Wiener plus l'objet d'une croyance qu'il ne constitue une réalité tangible. Ainsi, « cette croyance au progrès est un phénomène très récent et [...] en nette rupture avec nos propres traditions religieuses » (Wiener, 1954).

Autre idée commune : celle d'une catastrophe née de la technique. Quand Beck pense plutôt à des catastrophes d'ordre écologique, Wiener pense à une guerre, à une destruction du monde par l'arme atomique automatisée. Mais la source de ces catastrophes et la raison pour laquelle elles se produiraient sont les mêmes : une foi indépassable en la science, la technique et le progrès. Sorte de nouvelle croyance prophétique, la Big Science naissante fait peur à Wiener alors qu'elle est encore dans les années 1950 en éclosion et finalement reine et espoir ultime pour les sociétés occidentales. Cette foi ébranlée chez Wiener, ne le sera dans la population que plus tardivement, et pas par Hiroshima ou Bergen-Belsen mais par Tchernobyl et les OGM.

Car la place de la nature a changé comme le dit Beck, elle est passée d'externe à interne à la société et si, Wiener sentait le danger poindre de l'irresponsabilité des hommes par la guerre, il prévoyait que ce serait par la nature que le retour de bâton se ferait : « Peu de gens réalisent à quel point ces quatre derniers siècles sont une période vraiment particulière pour l'histoire du monde. Le rythme et la nature des mutations qu'elle amène n'ont pas d'équivalent. C'est en partie le résultat de l'accroissement des communications, mais aussi celui de la maîtrise de la nature – qui, sur une aussi petite planète que la Terre, pourrait s'avérer à long terme notre esclavage accru à la nature » (Wiener, 1954). Le diagnostic est le même pour le futur de Wiener est pour le présent de Beck : la science et la technique portent de telles atteintes à la nature et indirectement à la société que l'humanité court à la catastrophe d'origine humano-technique.

Les scientifiques et la responsabilité sociétale

Universalisée, mondialisée, inégale, individualiste, quasiment dirigée par la science et la technique, la société du risque rappelle le futur que dépeint Wiener après son analyse cybernétique de la société. Vision prémonitoire de Wiener dès 1954 oui, mais outre cet aspect, la vision cybernétique de la société, c'est aussi une manière d'aborder le réel et l'humain qui forge une vision contemporaine de la société.

S'interroger sur la pertinence du propos de N. Wiener sur ce qui constituait son futur et qui constitue notre présent, c'est se demander pourquoi la position de scientifique dans les sciences dures fondamentales serait propice à la compréhension des mondes à venir. Plusieurs pistes semblent se dégager dans le cas de N. Wiener. Tour d'abord, le travail fondamental offre des pistes d'applications scientifiques et techniques à explorer qui sont autant de chemins possibles vers le futur. D'autre part, la science a connu aux États-Unis, à l'époque de la seconde guerre mondiale et des débuts de la guerre froide, des développements sans précédent : Big Science, découvertes à grande portée sociétale, la technique devenait à ce moment partie intégrantes des sociétés, ces dernières entraient dans un nouveau paradigme. Et dans une dimension plus personnelle, N. Wiener était de formation philosophique et avait été intégré au complexe militaro-industriel naissant.

L'idée que le travail scientifique dans le domaine fondamental offre des perspectives dans la science appliquée permet de supposer que de façon conséquente, ces perspectives d'applications, ces innovations sous toutes leurs formes induisent des changements à l'échelle micro- ou macro-sociologique. On peut donc penser qu'un travail scientifique fondamental dans le domaine de la science à vocation technique notamment, s'accompagne logiquement d'une réflexion sur le sens et l'orientation des développements applicatifs qui suivront ou devraient suivre. Ceci explique partiellement le fait qu'il existe souvent des écrits dits philosophiques de la part de mathématiciens, de physiciens, de biologistes etc. Ainsi peuvent se lire les

différents engagements de scientifiques autour du développement dangereux de la bombe atomique et de son explosion à Hiroshima. Ainsi peut se lire également l'engagement de N. Wiener, autour de l'automatisation et des machines à information.

Cette prolixité philosophique des praticiens des sciences dures, et plus spécifiquement de N. Wiener peut aussi s'expliquer par l'époque. En effet, il qualifiait son monde de celui « de Bergen-Belsen et d'Hiroshima », donc de celui de la rationalisation scientifique de l'assassinat de masse. Une forte influence de ce contexte peut se lire en filigrane par les références aux dangers qu'attribue N. Wiener à une trop grande liberté donnée à la sphère militaire notamment. Il s'agit d'une époque où la science devient un élément essentiel de la société américaine et plus largement des sociétés occidentales. La science fut au cœur de la Seconde guerre mondiale avec les progrès dans l'aviation, l'armement, avec Enigma et Colossus etc. La science est restée au cœur de l'Amérique avec l'expansion et la mise en place permanente d'un complexe militaro-industriel avec en son centre la science. L'avènement de la *Big Science* (Galison & Hevly, 1992) a fait de la science et de la technique des éléments centraux de la croissance économique, du progrès érigé en croyance voire en idéologie. Elle en a également fait des fers de lance de la puissance américaine et a implicitement ambitionné la révolution du monde par ce progrès scientifique et technique. Cette *Big Science* a aussi conduit à des découvertes d'une importance radicale : informatique et ordinateur, internet, ondes radio, laser, progrès dans le domaine génétique, progrès dans la médecine etc. C'est l'importance de ces découvertes, l'importance de la science pour la société, l'économie et la politique américaine et son importance dans les esprits qui font de ses questions des questions sociales et philosophiques de premier plan. L'aura nouvelle des scientifiques des sciences dures en fait des auteurs lus, des orateurs entendus. Il s'agit donc d'un mouvement de popularisation de la science et des thématiques afférentes qui caractérise l'époque de N. Wiener et qui explique sa prise de parole et l'origine de ses questionnements. Il répond en somme à une époque qui s'interroge sur les transformations qu'induit cette intrusion de l'artificiel dans le social et dans l'humain.

Il apparaît donc que N. Wiener comme d'autres scientifiques contemporains, se soit posé des questions philosophiques et sociétales qui résonnent comme actuelles. Actuelles car ses écrits se situent historiquement à un tournant de l'histoire des sciences et des techniques, actuelles parce que les développements récents de la science et de la technique continuent de provenir fondamentalement de cette période charnière. Les interrogations sur les suites à donner aux découvertes fondamentales de l'époque ont été données par l'histoire d'une façon apparentée à la perception qu'en avait N. Wiener. Cette pré-science formalisée dans la cybernétique apparaît comme un mythe du passé, du moment du passé où est né notre présent : l'apparition de la *Big Science*.

À un titre plus personnel, on peut signaler que la formation philosophique de N. Wiener a pu lui donner les outils de réflexion nécessaire à des analyses fines et pertinente de sa société contemporaine et future. Il avait débuté sa carrière scientifique par un doctorat en philosophie. D'autre part, N. Wiener a participé à l'effort de guerre en 1942. Contribuant à la conception d'un canon à tir automatique, il était intégré au complexe militaro-industriel naissant pendant la Seconde guerre mondiale, un complexe militaro-industriel qui allait redessiner le monde du futur avec des transformations technologique majeures. Potentiellement connus ou pressentis par les acteurs du monde militaire américain, ces changements technologiques à conséquences sociétales se trouvaient de ce fait dans le domaine des futurs possibles pour ceux qui avaient accès aux derniers développements scientifiques et techniques de domaines encore sous secret défense.

Aux origines de la société du risque se trouve donc le mythe cybernétique. Celui-ci constitue un filigrane de notre acceptation contemporaine de la société. En concevant la société comme un dispositif mi-vivant mi-artificiel composée d'hommes et de machines, la cybernétique a ouvert la voie à une nouvelle vision du réel : la société comme dispositif socio-technique et à son « étrange mélange entre nature et société » (Beck, 1986). En étudiant les comportements, la communication entre êtres, la téléologie des systèmes, elle a posé des questions avant-gardistes qui résonnent aujourd'hui comme contemporaines. Elle nous montre une société qui maintient son équilibre par la science, une société fluide, gérée rationnellement, scientifiquement, techniquement, une société à même de palier à toutes les éventualités, à tous les risques par le développement de la science et de la technique. Le terme même de cybernétique, issu du latin « *kubernetes* » signifiant pilote, gouvernail ou timonier, est lui-même révélateur de cette approche des gouvernements s'appuyant sur la science et non plus sur ce qu'il était convenu d'appeler « l'art de gouverner ». Cette surpuissante *Big Science* qui analyse tout, comprend tout, explique tout, fonde les décisions et signe un abord du social radicalement nouveau. Et c'est au mythe d'une rationalité cybernétique dirigeant nos sociétés auquel nous voulons croire aujourd'hui en nous référant systématiquement à la science pour savoir et décider, à la technique pour agir et transformer. En recherchant perpétuellement l'équilibre – l'homéostasie – donc en recherchant à éliminer constamment les dangers, les risques, nous nous rapprochons du modèle d'analyse de la société qui sous-tendait les écrits de N. Wiener. En oubliant les idéologies pour le pragmatisme de situation, nous touchons du doigt la dystopie wienerienne.

Comme si l'esprit du début du début du XXIème siècle qui semble croire fondamentalement en la science et la technique, ne le fait avec Wiener que pour mieux pointer la responsabilité du savant, le rôle de la transparence et/ou du secret, les dangers de la mondialisation, ceux de l'automatisation, du capitalisme, questions nodales de ses écrits, questions nodales de la société du risque : des questions qu'a posé au savant l'émergence de la *Big Science*.

Bibliographie

Beck, U. (2008). *La société du risque: Sur la voie d'une autre modernité*.
Bell D. (1976). *Vers la société post-industrielle*. Paris : Laffont.
Boltanski L, Chiapello E. (1999). *Le nouvel esprit du capitalisme*. Paris : Gallimard. Coll. NRF essais.

Breton, P. (1992). *L'utopie de la communication* (p. 160). Paris: La découverte.
Brzezinski Z. (1970). *La révolution technétronique*. Paris : Calmann-Lévy.
Chabrol, J. B. T., & Von Bertalanffy, L. (1973). *Théorie générale des systèmes*. Dunod.
De Rosnay, J. (1975). *Le Macroscope*. Paris. Seuil.
De Rosnay, J. (1986). *Le cerveau planétaire*. Paris : Olivier Orban.
Edwards P. (1996). *The closed world*, Cambridge : MIT Press.
Ellul J. (1977). *Le système technicien*. Paris : Calmann-Lévy.
Ellul J. (1988). *Le bluff technologique*. Paris : Hachette.
Flamm K. (1998). *Creating the computer : government, industry, and high technology*. Washington DC : The brookings institution.
Flichy, P. (2001). *L'imaginaire d'Internet*. Paris: Éditions La Découverte.
Forest, D., & Sfez, L. (2004). *Le prophétisme communicationnel: la société de l'information et ses futurs*. Ed. Syllepse.
Galison, P., & Hevly, B. W. (Eds.). (1992). *Big science: The growth of large-scale research*. Stanford University Press.
Habermas, J., & Ladmiral, J. R. (1973). *La technique et la science comme" idéologie"* (p. 211). Paris: Gallimard.
Mattelart, A. (2010). *Histoire de la société de l'information*. La découverte.
Mcgrath P. (2002). *Scientists, business, and the state : 1890-1960*. USA : University Of North Carolina Press.
Morin, E. (1990). *Introduction à la pensée complexe* (Vol. 96). Paris: Esf.
Nyce J et Kahn P. (1991). *From memex to hypertext*. London : Academic Press.
O'Regan G. (2008). *A brief history of computing*. London : Springer.
Ségal J. (2004). *Le zéro et le un*. Paris : Editions Syllepse.
Triclot M. (2007). *Le moment cybernétique*. Paris : Champ Vallon.
Weaver, W., Shannon, C. E., Cosnier, J., & Dahan, G. (1975). *Théorie mathématique de la communication*. Retz-CEPL.

M@GM@ ISSN 1721-9809
International Protection of Copyright and Neighboring Rights

Périodique électronique fondé et dirigé par le Sociologue Orazio Maria Valastro
Revue enregistrée n.27/02 du 19/11/02 dans le Registre Presse du Tribunal de Catania
Rédaction: via Pietro Mascagni n.20, 95131 Catania-Italie
Directeur Responsable : Orazio Maria Valastro
Inscrit dans le répertoire de la presse spécialisée de l'Ordre des Journalistes de la Sicile
Périodique diffusé par l'host SARL OVH avec siège à Roubaix-France



Revue Internationale en Sciences Humaines et Sociales







Le mythe de la maîtrise du risque dans les sociétés modernes
Jawad Mejjad (sous la direction de)
M@gm@ vol.13 n.2 Mai-Août 2015

RISQUES, LUMIÈRES ET OBSCURITÉS : LES ÉCLAIRAGES DE L'HUMANISME MÉTHODOLOGIQUE

Roger Nifle

rnifle@coherences.com
Ingénieur de formation, chercheur, consultant, prospectiviste, philosophe et sculpteur, auteur des travaux d'Humanisme Méthodologique (Journal Permanent de l'Humanisme Méthodologique - http://journal.coherences.com/).

Comme toute chose, pour les hommes, le risque s'entend en plusieurs Sens, comme aussi ils se le disent et se le racontent. Voilà posés les repères de l'Humanisme Méthodologique et son anthropologie fondamentale. Il y a risque là où l'hypothèse d'un dommage est envisagée. Mais cette hypothèse est une spéculation puisque si le dommage se produit alors le risque comme anticipation n'est plus ou pas le même, pouvant toujours en spéculer une autre. Pas d'imaginaire pas de risque. On dira volontiers inconscient celui qui ne voit pas ou ne mesure pas le risque tel qu'il est. Mais il n'est que dans la spéculation.

Le risque est donc un marqueur de ce qui produit cette spéculation, comme expérience du risque. Est-il alors possible d'éclairer ce qui forme cette expérience de l'existence du risque. Mais quelle existence ?

Nous sommes là devant une « expérience du risque » qui témoigne de celui ou ceux qui "réalisent" cette expérience. Bien sûr on pensera que la nature des dommages et leur mesure est aussi dépendante de ceux qui les qualifient et les évaluent. Peut-être faut-il aussi se référer à une expérience antérieure, expérience personnelle, communautaire ou culturelle. Mais quelle expérience ? Celle de dommages subis par soi ou la communauté ? Celle de dommages non subis mais subis par d'autres? Auquel cas c'est encore leur qualification et leur évaluation qui est en jeu. Le risque considéré, comme existant, serait alors dépendant de cette expérience de dommages et aussi de ce qui en produit l'occurrence.

L'imaginaire vient comme projection qui témoigne d'une expérience et en même temps comme vecteur de ce que seront les réactions au risque ainsi réalisé.

Le risque déclaré comme existant est ainsi à un carrefour de ce qui pourrait porter atteinte à notre existence future et donc dommageable, de ce qui fait écho à des expériences que l'on dira antérieures, de ce qui est son existence actuelle et factuelle impliquant analyses, projets, et actions.

Ce nœud est donc particulièrement difficile à comprendre tant pour l'analyste que pour les acteurs qui se trouvent impliqués dans cette scène.

Là vient le secours de l'imaginaire comme médiation du Sens ou des Sens qui s'y expriment. Quels sont les différents Sens de l'expérience du risque? L'Humanisme Méthodologique (HM), avec ses méthodes d'intelligence symbolique, va y répondre grâce à ce type de médiation.

En quoi consiste l'expérience d'un dommage comme atteinte à l'existence (de soi-même et des autres). La structure de l'expérience humaine que déploie l'HM mettra aussi à sa place l'imaginaire qui en est une composante, salutaire ou pathologique. Enfin le même imaginaire servira de trame de projection dans tous les registres de l'expérience comme action et réaction là où le risque est déclaré. L'invention du risque et des dispositions qui en découlent constitue la grande scène de l'industrie du risque, de la culture du risque, et le symptôme ou aussi l'aliment des crises dont nous sommes témoins et acteurs.

La conclusion de nos travaux et de notre expérience avec l'Humanisme Méthodologique pourrait être, qu'au fond de nous-même, le risque c'est l'Autre et l'existence en est le théâtre celui de nos rapports au risque et aux autres.

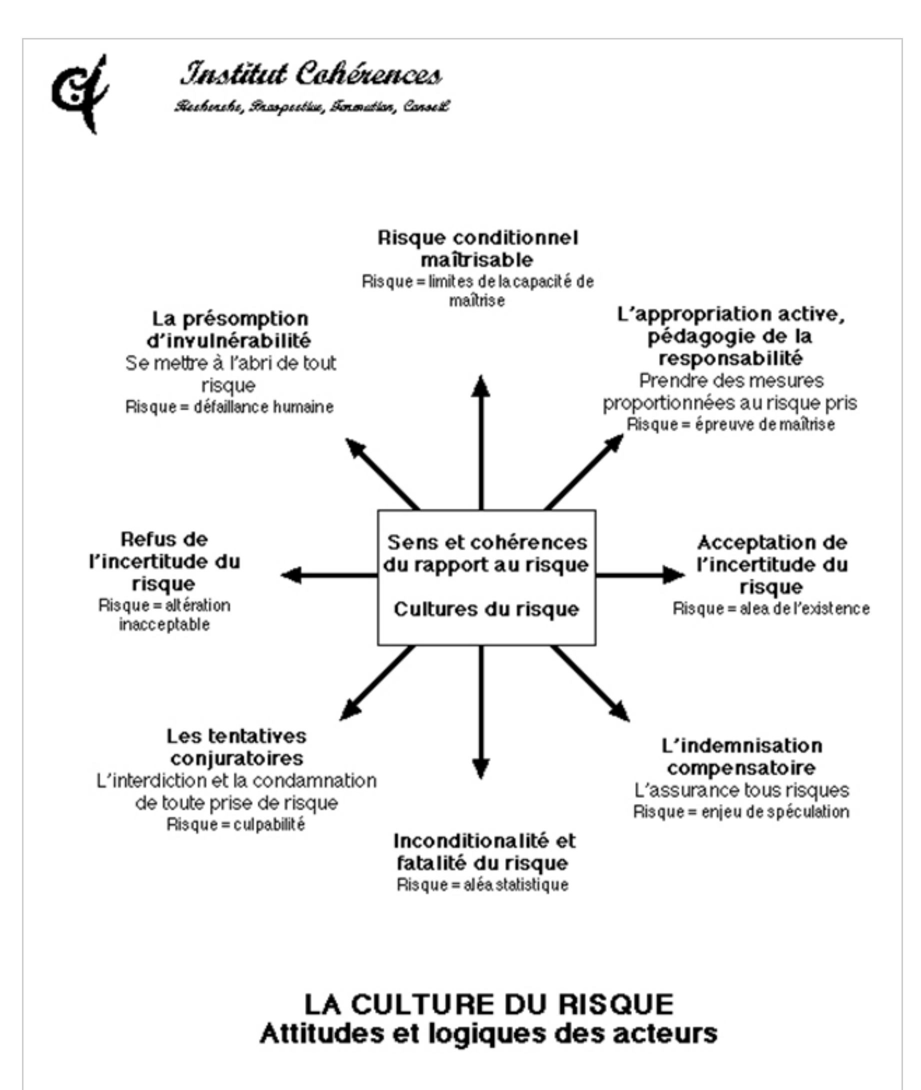
1. Sens et cohérences de la question du risque

Une analyse des Sens et cohérences du risque a été réalisée il y a plusieurs années au moment d'une confrontation avec les politiques publiques de prévention des risques et l'embrouillamini qui en accompagnait les discours et les pratiques. Les divergences entre les experts de l'Etat et les populations concernées étaient flagrantes.

Deux mots d'abord sur l'élucidation des Sens, une spécialité de l'Humanisme Méthodologique et de l'intelligence symbolique qui y est mise en œuvre. D'abord comme toute expérience humaine désignée elle repose sur les Sens humains dont elle est une manifestation. Par exemple un mythe, un récit quelconque, les actes et situations qui y sont corrélées sont autant de manifestations dans leurs registres propres, d'une problématique humaine qui est comme un "nœud de Sens" au cœur des personnes et, par conSensus, des communautés humaines et leurs cultures. Il en va de l'expérience humaine et ses objets désignés comme de l'imaginaire qui, en fait, en porte le(s) Sens. La méthode d'élucidation des Sens de l'intelligence symbolique repose sur ce processus : l'expérience choisie, dès qu'elle est évoquée, active ce Sens que l'imaginaire spontané va exprimer. Dès lors une lecture simultanée "au travers" de l'expérience et de l'imaginaire qui en est témoin procure, si les conditions d'exigences sont respectées, un effet de discernement du Sens, de vision immédiate, dont témoignent les créateurs et les inventeurs dans tous les domaines. Ce phénomène est difficilement compatible avec les croyances rationalistes. En effet ce n'est pas la raison qui gouverne mais le Sens qui est en nous et que nous ignorons avant de le discerner. La raison le déploie, en est l'ordonnateur mais pas l'auteur. Ainsi pour la question du risque on voit bien souvent la raison déraisonner et ses assauts donner lieu à différents délires.

Ici ce n'est pas le Sens mais les Sens de l'expérience, désignée par le concept de risque, qui sont élucidés à l'aide d'une méthode dont le rôle est d'ordonner les conditions d'une discipline intérieure. Seraient déçus ceux qui voudraient savoir comment ça marche comme ceux qui voudraient savoir objectivement ce que sont ces fameux Sens du risque. Le texte n'est pas le Sens mais sa médiation. A celui qui veut le discerner de se confronter à son expérience en corrélation avec les termes et formulations employées. Un chemin intérieur que le balisage par qui a fait le chemin, peut faciliter en l'écoutant et s'écoutant, condition de tout entendement. Ces réserves posées nous pouvons entrer dans une représentation des Sens du risque qui est une carte des Sens ressemblant à une boussole évoquant le fait que le Sens est comme une disposition d'être orientée parmi d'autres mais d'un lieu (intérieur) comme celui où on se place pour consulter la boussole, ici l'expérience du risque.

La carte se décrit en posant des axes comme pour une rose des vents. Ce sont des repères contingents et éclairants qui facilitent l'exercice de lecture mais en fait l'exercice d'expériences cohérentes mais divergentes, l'exercice d'une multiplicité de points de vue sur la question. Cette carte n'est pas fabriquée mais résulte d'un travail d'élucidation différentiée dont elle est un produit direct.



La carte des Sens et des cohérences du risque, des rapports aux risques, des "cultures du risque" qui s'y fondent

D'abord **le risque comme aléa statistique**. Le risque est fatal et inconditionnel, on le dirait naturel et prévisible si on en avait les moyens de calculs suffisants. Alors on fait appel aux statisticiens qui nous parlent de fréquences statistiques que la loi entérine se calant sur les lois naturelles. Il n'y a rien à faire sinon ne pas être là, là où il y a un risque "objectif". Le fatum et le risque sont pour le moins cousins.

A l'inverse **le risque comme probabilité conditionnelle**. Si je reste au milieu de la route il est probable que je vais me faire écraser mais si je traverse dans les clous la probabilité chute. S'il s'agit d'un adulte aussi sage que nous le sommes tous alors la probabilité est bien plus faible que si c'est un petit enfant qui traverse. On notera la corrélation entre la maîtrise du sujet, ses intentions et les conditions de ses projets pour déterminer une certaine mesure du risque, mesure probabiliste et conditionnelle. Le risque est corrélé non seulement aux conditions mais aussi au degré de maîtrise humaine en situation.

Evidemment entre la fuite (physique ou psychique) et l'évaluation, ce sont deux logiques opposées qui ont leur cohérence propre. Les premiers tentent d'éliminer le sujet les seconds y situent les conditions contextuelles, personnelles et culturelles déterminantes.

A droite sur la carte **le risque est une promesse d'altération inacceptable**. Le risque est inacceptable comme l'est l'incertitude. L'altération provient potentiellement d'une altérité intrusive et destructrice. Ce qui est « même » par sa familiarité est rassurant c'est-à-dire efface la possibilité du risque. De même un discours de promesse et de sécurité vise à l'éradication du risque mais malheureusement sa persistance ne laisse pas d'inquiéter rendant dépendant de la promesse et méfiant de toute altérité même déguisée. On comprendra comme une structure paranoïde se déploie ici. Faut-il alors regarder ce qui se passe dans notre société et son traitement du risque ?

A l'inverse, à droite de la carte, **le risque est inhérent à la condition humaine** dès lors que les hommes s'engagent dans les projets de leur existence. L'incertitude accompagne tout engagement, la prise de risque accompagne toute espérance de bénéfices. Si le risque est le marqueur d'un dommage possible, l'acceptation du risque est la condition de la réussite humaine. 100% de ceux qui ont gagné ont joué et risqué de perdre. Pas les autres. Bien sûr il ne s'agit pas de la seule loterie mais de toutes les circonstances de l'existence où la rencontre de l'aléa est celle de l'altérité même.

On ne cachera pas que ce sont des phénomènes de société particulièrement présents dans notre actualité ce qui donne une idée de ce qui "risque" de se produire.

M@gm@ ISSN 1721-9809
Indexed in DOAJ since 2002

Sur la carte des Sens il y a une infinité de Sens. En discerner 8 est déjà un bon exercice pour au moins jeter une fois pour toutes les analyses binaires et manichéennes.

En bas à droite sont comme conjugués la "prise de risque" avec l'aléa statistique. Nous sommes dans **une acceptation calculée du risque** selon des règles assurancielles qui calcule les compensations inhérentes au risque sous forme d'indemnités compensatoires. Le risque qui dépend d'un aléa imparable devient l'enjeu d'une spéculation, avatar du spéculaire, que le risque propose. Nous ne sommes pas dans la fuite devant l'imparable mais au contraire devant le calcul des bénéfices de l'assurance tous risques des professionnels. Les calculs sont évidemment mathématiques mais aussi d'autres natures plus ou moins sombres qui font envier et détester les spéculateurs.

En bas à gauche le même aléa imparable se conjugue avec la peur et le refus du risque. L'interdiction et la condamnation de toute prise de risque multiplie les contrôles et les règlements. Nous y excellons dans tel pays de notre connaissance où se conjugue l'expertise statistique et la défiance avec ces fauteurs de risques que sont les personnes et les entreprises. L'impuissance vis à vis du risque favorise des tentatives conjuratoires auprès des fauteurs de risques. Il est vrai que les scènes inspirées par un "storytelling" particulièrement significatif nous sont administrées régulièrement avec force contorsions et incantations comme toutes les danses de la pluie ritualisées scientifiquement et administrativement. Il faut bien le dire c'est un peu fou. C'est bien comme cela que ça se passe dans l'expérience de terrain de politiques publiques de prévention des risques. On aurait pu attendre des politiques de « prévention des dommages » mais non c'est bien des risques qu'il faut se préserver. De mauvaises langues ont bien parlé de lois parapluie, une source inépuisable de législation.

En haut à gauche de la carte, le refus du risque se conjugue avec le fait qu'il dépend de la maîtrise des situations. si le risque est une faute on connait le coupable celui qui n'assume pas le principe d'éradication de tout risque, dit aussi principe de précaution dont on se souviendra qu'il s'agissait au départ de risques pour l'environnement causés par l'homme. Dans cette conception du risque il y a deux solutions : évacuer le terrain dès lors que l'hypothèse d'un risque est pensable (Il ne faut jamais traverser la route) ou alors il faut se mettre à l'abri de tout risque par des moyens de protection absolue. La démesure est celle de l'évacuation de toutes proportions comme dans tous les discours catastrophistes et radicaux. La présomption d'invulnérabilité jugée indispensable se confronte avec le risque certain de défaillances humaines. Faire bloc et faire barrage tels sont les moyens massifs pour lutter contre le risque et les fauteurs de risques.

Comme dans toutes problématiques humaines le discernement des Sens pourrait être inquiétant si ne s'y trouvait aussi un Sens du bien humain, Sens du bien commun en société.

En haut à droite de la carte l'acceptation du risque se conjugue avec la mesure, l'évaluation de la maitrise des situations. La probabilité d'un dommage par exemple est conditionnelle on l'a vu et peut très bien être évaluée entre 0 et 1 et il en va de même de la probabilité d'une réussite. L'enjeu c'est la maîtrise humaine des situations, toujours relative ici. L'apprentissage de la maîtrise des risques ressorti d'une pédagogie de la responsabilité. Tout risque est une épreuve de maîtrise mesurée. C'est l'occasion de prendre des mesures proportionnées de façon à ce que le risque soit acceptable. A situation équivalente on voit bien que l'apprentissage diminue le risque et permet donc d'affronter d'autres situations. L'épreuve du risque a une vertu pédagogique si elle est mesurée et que l'apprenti s'approprie cette mesure. Il ne s'agit pas de spéculation mais d'un chemin de vie où la confrontation à l'altérité est enrichissement au travers de l'épreuve. Pour cela il y a besoin de l'autre, celui qui précède et accompagne ou aussi celui qui partage des situations communes et donc communautaires.

Comment prononcer le terme de risque sans se trouver au carrefour de ces Sens ? C'est l'épreuve du discernement dont les bouffées délirantes ou spéculatives évitent toujours de prendre le risque.

2. De quels dommages le risque est-il l'annonce ?

Qu'est ce que le dommage que le risque anticipe ? Il se situe dans une perspective de privation d'un bien existentiel. Celui qui tient à quelque chose craint de le perdre et c'est l'hypothèse de cette perte qui constitue la substance du risque. Mais celui qui n'y tient pas ne prend pas de risque. Bouddha pourrait nous parler ici du désir comme source de tous risques. Il en va bien de l'existence qui est soumise au risque et à la possibilité de dommages, dommages qui sont seulement existentiels. Il est bon de décrire ce que sont les dimensions de l'existence, de l'expérience existentielle et de ce qui peut qualifier et donner la mesure des dommages possibles donc des risques et peut-être de quelque stratégie de prévention (des dommages). C'est l'anthropologie existentielle de l'Humanisme Méthodologique qui va fournir ici quelques repères utiles.

D'abord il y a la composante affective, sensible, émotionnelle. La mesure du dommage tient à la façon dont l'individu se trouve affecté. C'est bien évidemment fonction de son histoire personnelle, même réduite à des expériences antérieures mais qui comporte aussi des héritages, inconscients ou non. C'est aussi fonction des héritages culturels et des sensibilités du moment. On ne souffre pas de la même façon ici et là. Le risque est cette anticipation émotionnelle dont on sait que ce n'est pas toujours le lieu de la mesure. C'est pour cela que l'évaluation des risques qui n'en tiendrait pas compte est négatrice des sujets humains. Inversement celle qui se laisserait entrainer à cette démesure se trouverait alimentée dans ses velléités totalitaires pour combattre tout risque. S'il y a une maturité affective elle est sans doute forgée par l'épreuve du risque dont celle de la séparation est dit-on structurante. Le dommage comme perte y trouve sans doute des racines.

Il y a ensuite l'expérience matérielle et comportementale. Le dommage est une amputation des capacités, un handicap possible, une destruction des acquis. Mais pour le pianiste le risque d'un dommage aux mains est plus grand. Les assureurs ne s'y sont pas trompés. On connait des individus bien lotis matériellement et assaillis par l'expérience du risque et d'autres qui vont risquer leur vie dans des épreuves extrêmes. La mesure

du risque même matériel est très différente selon les personnes et leur environnement culturel. Faut-il laisser ceux qui ont fait le choix de la sécurité matérielle le soin d'évaluer le risque pour les autres. Il y a là aussi une dimension économique évidente là où le crédit et la confiance donnent la mesure du risque, calculé ou non. Les fonctionnements sociaux et les valeurs économiques sont pour beaucoup des éléments de mesure ou même constitutifs du risque. Le risque économique est-il le même pour tous est-il proportionné à la fortune ? L'évaluation économique du risque serait-elle plus celle d'un marché ou celle d'un système économique quelconque que la réalité de celui qui se trouve à l'épreuve du risque.

Il y a encore la dimension des représentations mentales. Y a-t-il plus surement établi que ces représentations par le monde socio-culturel environnant, surtout dans des sociétés normatives ou qui ont placé la conformité comme valeur de réussite scolaire sinon sociale ? Le risque combattu par la reproduction du même (sinon des mêmes) n'est-il pas amplifié par tout dérangement vécu comme un effondrement possible (tout f.. le camp)? Mais il y a de ces édifices mentaux qui accompagnent et soutiennent des entreprises humaines. Mais ceux-là sont animés par l'esprit, la créativité, l'imagination. La raison et l'imagination vont de pair mais alors la mesure même de la nouveauté de la réussite est celle de l'imagination des dommages que constitue la déstabilisation de toutes les constructions sociales et identitaires. Ici l'imagination créative vient comme un danger pour certains alors que pour d'autres elle est accomplissement. Mais l'imagination peut-être aussi fantasme. Est-elle à la source des peurs ou l'inverse? Sans doute sont-elles là deux facettes de la même expérience humaine. C'est en tout cas la thèse de l'Humanisme Méthodologique et son anthropologie. Là aussi l'histoire personnelle, les héritages, les cultures sont déterminantes dans l'imagination du risque, pour le meilleur de la créativité ou pour le pire. Le danger, les dommages, les préjudices, le risque sont-ils aussi dissociés que cela. Le risque n'est-il pas un danger dommageable, sans doute lorsqu'il faut l'interdire si on ne veut pas être vulnérable. on devine que les confusions de langage tiennent au Sens qui préside aux représentations mentales et le médiatisent.

A cette exploration du risque existentiel il faut rajouter les désirs aspirations intentions de chacun et de nos communautés d'existence, l'histoire et les projections dans l'avenir qui dépendent évidemment du Sens de ces projections et enfin les conditions et l'environnement de l'existence de chacun. Alors peut-on mesurer objectivement le risque. Oui si on élimine le sujet humain. Il y a un risque. Certaines victimes de normes défensives ou de spéculations abusives le savent.

3. Le risque dans nos sociétés en crise

Problème affectif, matériel, mental ? Tout cela à la fois. Dans les postures vis-à-vis de la question de risques, tous les Sens sont sollicités, surtout lorsque nous sommes dans une crise de Sens où la boussole devient indispensable et son usage sans doute heureusement éducatif. Quelle crise? L'Humanisme Méthodologique propose une lecture de la mutation du monde qui est le nôtre. Dans l'histoire humaine de chacun, de tous et des communautés humaines où nous vivons notre existence, il y a des phases de maturation et des seuils de passage où se manifestent des crises. Une crise est comme un carrefour de Sens où sans moyens de discernement il nous faut s'engager dans la direction d'un grandir, d'une existence encore inconnue, désirable et inquiétante. Le phénomène de crise de passage est toujours le même mais ce qui est en jeu ne l'est pas. En outre chaque crise réveille les crises antérieures ce qui semble aggraver les situations et les bataillons du risque débarquent alors dans tous les domaines. Qu'il y ait corrélation entre risques et dommages n'est pas sûr. En tous cas, chaque crise est un moment de grands troubles en même temps que le passage s'effectue malgré ceux qui le craignent.

Alors quelle crise? Le passage qui est en jeu est celui d'un seuil de maturescence, l'entrée dans un âge du Sens, des communautés de Sens. L'Hominescence de Michel Serres est ainsi l'âge de l'homme comme "world" le signifie (wier old) que confirme le "welt" de même étymologie. La mondialisation n'est pas qu'une affaire d'occupation spatiale mais de conscience d'un nous à toutes les échelles. L'âge du Sens est celui de l'intelligence symbolique qui vient après l'âge de la Raison, celui d'une civilisation des représentations mentales d'où nous venons. Cet âge là qui suit l'âge du « faire » représentait une formidable avancée dans la maitrise des affaires humaines dans tous les domaines. La maîtrise des représentations par la raison en est venue à être l'échelle de valeurs sur la quelle se mesurait tout progrès mais aussi toute hiérarchie.

La crise est alors crise des représentations mentales. Vient l'expérience que cette maîtrise des représentations n'est pas suffisante et que les idéaux de rationalisation ont connu les pires abominations. Ce dévoilement de l'impuissance de la raison livrée à sa propre justification, se trouve au cœur de la crise occidentale et la fin de son hégémonie civilisatrice. Notre pays a divinisé la Raison et en a fait le critère et la justification de l'Etat jacobin et de son maintien sous tutelle de la société civile. Le monde renait dans une civilisation à la fois mondiale et communautaire. Les réseaux relationnels d'un nouveau genre portent la trame d'une nouvelle civilisation (world wide web).

Cette crise des représentations qui touche le monde entier et singulièrement l'Occident trouve aussi un point de tension majeure en France. Elle se traduit par la crispation sur les modèles de référence habituels, défense contre les dangers postulés du mouvement du monde, les résurgences archaïques comme les dépassements aventureux. Cette crispation dont on voit tous les jours l'expression, va avec l'expérience de son impuissance et la prophétie catastrophiste fait de l'existence même un risque insupportable surtout l'existence des autres. L'universalisme des lumières, tout de représentations idéelles, se désole de la diversité et de l'altérité qu'il n'a pas réussi à gommer malgré les tentatives totalitaires du siècle dernier. Leur échec ne suffit pas à éradiquer la tentation de ce type de recours. L'excès normatif, celui du contrôle social tout en récusant toute morale qui n'est pas celle dictée par la loi, se justifie par l'évocation des risques et se nourrit de l'inquiètement qu'il provoque.

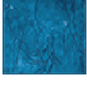
Une autre posture dans la crise est celle de la fuite en avant dans la prolifération des représentations, des images où l'imagination se fait vaine et narcissique. Prolifération des lois, règles et procédures, prolifération des images posées comme vraie réalité du monde et de nous-même, des discours comme substituts à toute réalité et toute vérité. Cette fuite en avant qui disqualifie les signes et les rend de plus en plus vains sape l'édifice de construction des représentations auquel s'est identifié notre civilisation. Que devient le risque? C'est celui de la défaillance de l'image, du regard de l'autre convoqué à en être le public, le miroir du même. Voyons comment la réputation, les "notations", les éléments de langage, le buzz, constituent des parades contre de nouveaux risques, moteurs de cette fuite en avant. La gestion des risques accompagne celle des valeurs dont l'ostentation est devenue nécessaire et dont la pratique de la langue de bois devient l'exercice indispensable. La prolifération des risques va avec celle des images.

Et puis il y a la régression, faisant fi des représentations mentales, des contraintes et exigences de la raison. D'abord la régression factuelle, le concret, le court terme, le pratique, le vivre ensemble. C'est rassurant et les risques mondains sont évités. Il y a en a d'autres cependant qui viennent de la courte vue, des déséquilibres, de la perte d'ambitions humaines. Pour renoncer à la civilisation des représentations et la maîtrise de la raison humaine alors c'est la raison des choses qui prend le pas. Le réveil des naturalismes informés par les visions systémiques donne les cadres défensifs de la protection de la nature comme seule condition de protection de l'homme. Les risques sont ceux encourus par la nature dont la menace est l'homme. Cette régression symbiotique accroit les risques systémiques et donc l'impuissance humaine. Ici les assureurs font fortune. Cette régression s'étonne d'être envahie par des poussées passionnelles, des pulsions destructrices, la célébration de l'hubris, la liberté de jouissance sans limites va avec les poussées du terrorisme qui s'alimentent l'une l'autre. Les guerres de possession des corps et des esprits semblent faire resurgir cet archaïsme dont la civilisation de la raison croyait être définitivement victorieuse. Risques majeurs, l'Autre frappe à notre porte.

Et enfin il y a le dépassement, l'aventure de création d'un nouveau monde, le temps des pionniers, l'innovation désirée et désirable la découverte de l'autre dans des communautés où le "nous" est la condition du je et réciproquement. Le temps de l'empowerment des personnes et des communautés. La recherche de modes de démocratie majeures, d'économies communautaires, d'un développement humain communautaire qui dépasse l'individualisme des lumières que l'on voit se crisper ou s'éreinter. Alors nous ne sommes pas exempts du risque de réussir c'est-à-dire de grandir. L'Humanisme Méthodologique invite pour cela à passer d'un paradigme rationaliste idéaliste à un paradigme communautaire en évitant les égarements du paradigme de la puissance et celui du naturalisme systémiste, deux tentations bien risquées à vouloir combattre le risque de l'autre.

M@GM@ ISSN 1721-9809
International Protection of Copyright and Neighboring Rights

Périodique électronique fondé et dirigé par le Sociologue Orazio Maria Valastro
Revue enregistrée n.27/02 du 19/11/02 dans le Registre Presse du Tribunal de Catania
Rédaction: via Pietro Mascagni n.20, 95131 Catania-Italie
Directeur Responsable : Orazio Maria Valastro
Inscrit dans le répertoire de la presse spécialisée de l'Ordre des Journalistes de la Sicile
Périodique diffusé par l'host SARL OVH avec siège à Roubaix-France











Revue Internationale en Sciences Humaines et Sociales





Le mythe de la maîtrise du risque dans les sociétés modernes
Jawad Mejjad (sous la direction de)
M@gm@ vol.13 n.2 Mai-Août 2015

CONCEPTIONS PLURIELLES DU RISQUE DANS LE CONTEXTE D'UNE CONTROVERSE ACTUELLE EN SANTÉ ENVIRONNEMENTALE

Vincent Richard

Vincent.Richard@fse.ulaval.ca
Professeur adjoint en didactique des sciences à la Faculté des sciences de l'éducation de l'Université Laval (Québec), chercheur régulier au Centre de recherche et d'intervention sur la réussite scolaire (CRIRES).

Chantal Pouliot

Chantal.Pouliot@fse.ulaval.ca
Professeure titulaire en didactique des sciences à la Faculté des sciences de l'éducation de l'Université Laval (à Québec) et chercheure au Centre de recherche et d'intervention sur la réussite scolaire (CRIRES).

La littérature sociologique abonde de cas de controverses environnementales résolues ou en cours (Akrich, Barthe et Rémy, 2010). La notion de risque y est toujours présente et plusieurs conflits s'articulent conformément à l'utilisation qui en est faite par les différents acteurs concernés (Wynne, 1996). Ainsi, dans le cadre de déploiement de ces controverses, certains acteurs sociaux considèreront que les « citoyens » mobilisent une conception du risque trop subjective, voire irrationnelle. D'autres critiqueront les « scientifiques » en raison de l'usage qu'ils font d'une conception du risque trop formelle qui ferait l'économie d'aspects sociaux importants. Ainsi, il est généralement véhiculé que les conceptions du risque mobilisées par les profanes et les scientifiques ne relèvent pas de la même logique (Hansson, 2012; Kermisch 2012; Thompson and Dean, 1996).

Le risque : deux conceptions

Les exigences pragmatiques de la gestion du risque ont forcé la formalisation scientifique de la notion de risque autour de trois axes : 1) le fait que certains évènements engendrent des conséquences négatives; 2) la possibilité de déterminer la probabilité d'occurrence de ces événements, et 3) la probabilité d'occurrence et les conséquences négatives de ces évènements peuvent être mesurées ou quantifiées. En réaction à cette

conception scientifique du risque s'est développé une conception profane (Zinn, 2008) dont des spécialistes du risque ont proposé différentes descriptions. Parmi ces formalisations académiques, Peretti-Watel (2001) souligne que la conception profane du risque est associée à des éléments qualitatifs plutôt que quantitatifs (voir Tableau 1). Pour le profane, l'évaluation de la probabilité d'occurrence et de la gravité des conséquences serait remplacée par une appréciation davantage qualitative. En d'autres mots, la conception profane modifie la troisième prémisse : la mesure quantitative est remplacée par une évaluation plus subjective. L'adoption d'une appréciation qualitative serait dès lors plus appropriée pour faire état des préoccupations citoyennes qui ne relèvent pas uniquement des enjeux liés à la gestion de la sécurité, mais comportent des dimensions culturelles, sociales, éthiques, politiques, éducatives, etc.

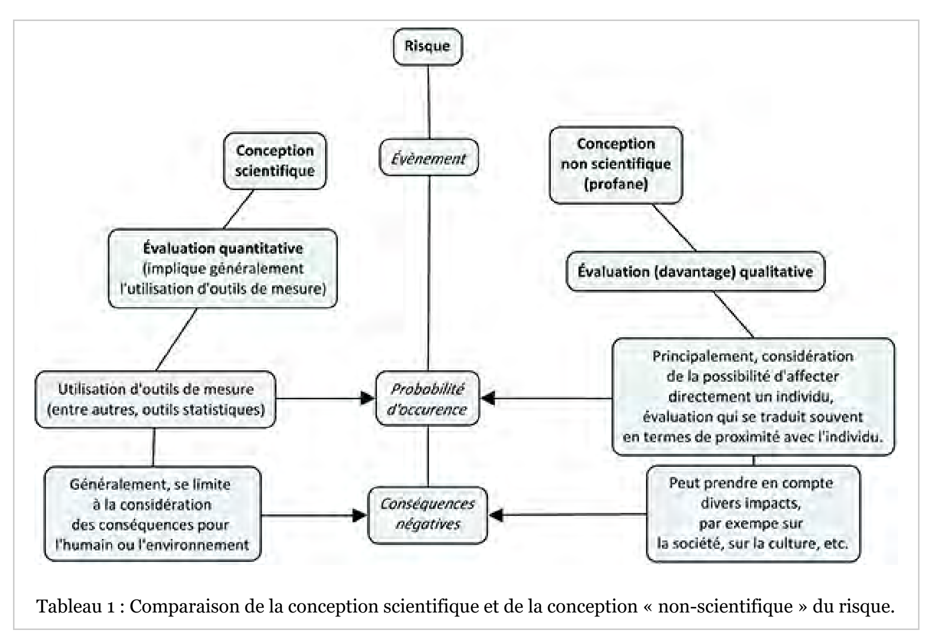


Tableau 1 : Comparaison de la conception scientifique et de la conception « non-scientifique » du risque.

Dans différents domaines, les perspectives scientifiques et profanes sont perçues comme irréconciliables. Par exemple, lorsqu'il est question de la régulation du risque associé au développement des biotechnologies, la convocation des conceptions profanes et scientifique conduit à des confrontations qui rendent épineuse l'issue des débats (Letourneau, Cardenas Gomez, & Richard, 2013). Or, dans ce qui suit, nous suggérons que les conceptions véhiculées ne sont pas toujours aussi exclusives que ce qui est abondamment prétendu. À cette fin, nous analysons les conceptions véhiculées par deux groupes d'acteurs (une direction de la santé publique et un regroupement citoyen) engagés dans le déploiement d'une controverse publique actuelle autour de la poussière métallique dans les quartiers centraux de la Ville de Québec (Pouliot, 2015).

Notre objectif est ici d'illustrer comment les conceptions du risque de deux des groupes d'acteurs se déploient (en effet, plusieurs groupes d'acteurs sont impliqués dans la gestion sociopolitique de cette controverse). En ce sens, notre intention n'est pas de présenter une analyse exhaustive du discours sur le risque de tous les acteurs de cette controverse, discours, d'ailleurs qui évolue encore au moment de rédiger cet article.

Pollution au nickel dans la ville de Québec (Canada) : émergence d'une controverse

Depuis octobre 2012, on assiste au déploiement d'une controverse autour des impacts des pratiques portuaires de transbordement de minerais sur l'environnement et la population des quartiers centraux de la ville de Québec (Canada). Pour résumer cette situation, mentionnons que le 26 octobre 2012, Véronique Lalande, une résidente du quartier Limoilou (un des quartiers centraux de la ville de Québec) constate de la poussière rouge sur les roues de la poussette de son garçon et tout autour de sa maison. Elle avise la ville de Québec qui dépêche une technicienne en environnement pour évaluer la plainte. La technicienne fait immédiatement appel à l'équipe d'intervention d'Urgence-Environnement du ministère provincial. De son côté, madame Lalande procède, avec son conjoint Louis Duchesne, à un échantillonnage de la poussière retrouvée sur les balcons et voitures dans l'entourage et envoie les échantillons dans un laboratoire indépendant. Quelques jours plus tard, la compagnie Arrimage du St-Laurent (ASL) confirme que de la poussière d'oxyde de fer s'est répandue dans un secteur de Limoilou.

Au début du mois de novembre, Véronique Lalande et Louis Duchesne reçoivent les résultats des analyses de la poussière. En plus du fer, des métaux lourds comme le nickel, le zinc et le cuivre sont retrouvés en concentrations supérieures à celles de la poussière de rue de villes densément peuplées comme New York, New Delhi ou Hong Kong. Le 21 novembre, la compagnie de transbordement reçoit un avis de non-conformité, pour des infractions sur la loi de la qualité de l'environnement. La même journée, le conseil de quartier du Vieux-Limoilou donne son appui, par voie de résolution, à Véronique Lalande dans le dossier dit de la poussière métallique. Dans la même période, on apprend que la Direction régionale de la Santé publique de la Capitale-Nationale (DRSP) s'intéresse à la pollution venant du Port de Québec depuis 2009, suite aux plaintes de citoyen.ne.s de la région. Le 23 novembre, le Maire de Québec dit s'en remettre au Ministère de l'Environnement et considérer que certains métaux sont présents en quantités inquiétantes dans les résultats obtenus par les citoyens Lalande et Duchesne.

Le 10 décembre 2012, Lalande et Duchesne obtiennent un deuxième rapport d'analyse de la poussière récoltée dans les quartiers centraux (à savoir les quartiers Limoilou, Maizerets, St-Jean-Baptiste et à la Baie de Beauport) au cours du mois de novembre 2012. Ce rapport confirme le point de vue selon lequel l'épisode de poussière du 26 octobre n'était pas un incident unique qu'une poussière se dépose régulièrement sur ces quartiers. Le 18 décembre 2012, les résultats de cette analyse sont présentés en conférence de presse. Le 19 décembre, le couple Lalande-Duchesne met en ligne le site Internet « Initiative Citoyenne de vigilance du Port de Québec » (ICVPQ, vigilanceportdequebec.com). Le 23 décembre 2012, constatant qu'une quantité anormalement élevée de poussière s'est déposée sur le seuil enneigé de leur porte, ils procèdent à un nouvel échantillonnage de poussière. Depuis, plusieurs collectes et analyses de poussière furent effectuées.

C'est de cette façon que la poussière sera « soulevée » et que la question de la pollution métallique causée par les pratiques de transbordement au Port de Québec fera son entrée dans la sphère sociopolitique. En effet, après les analyses de la poussière effectuées dans les derniers mois de 2012, l'Initiative citoyenne de vigilance du Port de Québec s'affairera à établir un lien entre la poussière déposée et celle présente dans l'air. À cet effet, une demande d'accès à l'information sera effectuée et l'Initiative citoyenne de vigilance du Port de Québec obtiendra l'ensemble des données recueillies par le ministère du Développement durable, de la Faune et des Parcs (MDDEFP) couvrant l'entièreté du territoire de la Capitale Nationale. Duchesne et Lalande s'attaqueront à l'analyse des données des stations de mesure du réseau de surveillance et de la qualité de l'air obtenues. Les résultats feront voir que les poussières de métaux lourds déposées sont aussi présentes dans l'air et que la moyenne des concentrations de nickel pour les trois stations d'échantillonnage est de 52 ng/m3 entre les mois de mars 2010 et avril 2012, alors que pour la période 2003-2009, la moyenne des concentrations de nickel au Canada est de 0,9 ng/m3 (la norme de qualité de l'air relative au nickel étant alors de 12 ng/m3). À l'aide de l'utilisation du ratio nickel/cobalt qui constitue une sorte de « signature » propre aux différents sites d'extraction, Lalande et Duchesne confirmeront l'hypothèse selon laquelle les poussières déposées sur les surfaces et celles en suspension dans l'air ont une source unique et commune, peu importe le lieu et la date de l'échantillonnage. Les données seront aussi interprétées en fonction des vents, ce qui permettra de confirmer que la poussière provient bel et bien du Port de Québec et non pas d'autres sources possibles de contamination.

En bref, si dans les premiers jours suivants l'alerte lancée par Lalande et Duchesne les autorités municipales, gouvernementales et portuaires se sont affairées à rassurer la population, la dimension problématique de la situation est vite apparue à l'ensemble des acteurs concernés, à savoir les citoyens, les gouvernements municipal, provincial et fédéral ainsi que les représentants de l'industrie et du Port de Québec.

Rapports d'analyse citoyenne

Depuis l'épisode de poussière rouge d'octobre 2012, trois rapports d'analyse ont été produits par un regroupement citoyen, l'Initiative citoyenne de vigilance du Port de Québec. Le premier rapport présente les résultats de l'analyse des concentrations de métaux dans l'air ambiant du territoire de Limoilou. On y constate que les concentrations de nickel dans l'atmosphère de Limoilou dépassent plus de quatre fois la norme de qualité de l'air au Québec et plus de 35 fois les concentrations observées dans les plus grandes villes canadiennes. On y mentionne aussi que la majeure partie de la pollution proviendrait d'une source unique et commune : le concentré de nickel de la mine de Voisey's Bay manutentionné au Port de Québec (Lalande & Duchesne, 2013a).

Le deuxième rapport documente la provenance du nickel dans l'air ambiant du territoire de Limoilou en fonction de la direction des rafales de vent. Les résultats soutiennent l'idée selon laquelle les activités de manutention de concentrés de nickel au Port de Québec constituent une source importante de poussière de nickel (Lalande & Duchesne, 2013b).

En bref, les rapports produits ont contribué à documenter l'état de la situation. Il est désormais admis par les autorités portuaires et municipales que les épisodes de poussière originellement décrits comme des épiphénomènes sont plutôt des phénomènes fréquents dont les traces se retrouvent sur un territoire beaucoup plus vaste qu'anticipé au lendemain du 26 octobre 2012. De plus, tous admettent que la poussière provient du Port de Québec et, enfin, qu'on retrouve dans l'air de Limoilou et d'autres quartiers centraux de la Ville de Québec une quantité de nickel qui dépasse la norme provinciale de nickel ambiant (Lalande et Duchesne, 2013a).

Regard sur les conceptions véhiculées dans le discours de deux groupes d'acteurs

Au cœur de cette controverse, les outils propres à l'analyse scientifique du risque furent largement convoqués par les différents acteurs. Conformément à son mandat, la Direction de la santé publique (DRSP) publia en 2013 un Avis de santé publique visant à présenter les données disponibles « concernant les concentrations de nickel présentes dans l'air de La Cité-Limoilou; apprécier les risques à la santé encourus par la population de La Cité-Limoilou en lien avec leur exposition au nickel; présenter les recommandations du directeur régional de santé publique pour réduire ces risques à la santé. » (DRSP, 2013, p. 4).

L'Avis de santé publique de la DRSP décrit le risque sur la santé des populations affectées par la pollution atmosphérique associée à la présence de nickel dans l'air. Dans son analyse, la DRSP reprend à son compte la structure d'évaluation du risque généralement adoptée, à savoir une caractérisation physique et chimique des substances, mais aussi de l'exposition, du mode d'absorption et de la vulnérabilité des populations exposées. La DRSP distingue donc l'exposition au nickel par ingestion, par contact et par inhalation. Elle résume ainsi l'état de nos connaissances scientifiques quant au risque lié à l'exposition au nickel : « Le nickel et ses composés présentent à court et à long terme des risques d'allergies ou d'inflammation, notamment de



DOAJ Content

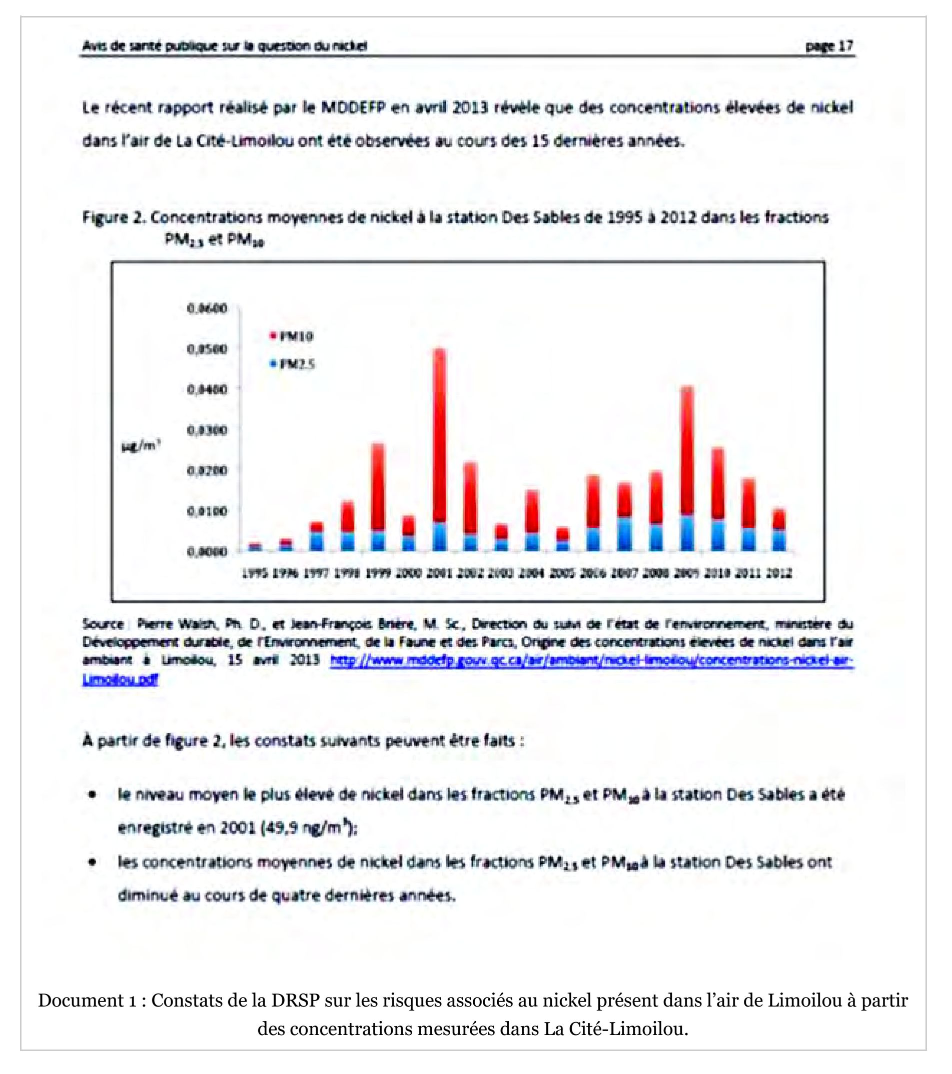


M@gm@ ISSN 1721-9809
Indexed in DOAJ since 2002



l'asthme et des problèmes cutanés. Par ailleurs, des expositions prolongées à certains de ces composés pourraient provoquer le cancer. » (DRSP, 2013, p. 11)

L'analyse des données recueillies par la DRSP dans les quartiers centraux à la lumière de l'état des connaissances actuelles l'amène à souligner que la concentration de nickel dans l'air a diminué pour la période de 2009 à 2012 (voir document 1 et 2).



Le récent rapport réalisé par le MDDEFP en avril 2013 révèle que des concentrations élevées de nickel dans l'air de La Cité-Limoilou ont été observées au cours des 15 dernières années.

Figure 2. Concentrations moyennes de nickel à la station Des Sables de 1995 à 2012 dans les fractions $PM_{2,5}$ et PM_{10}

Source : Pierre Walsh, Ph. D., et Jean-François Brière, M. Sc., Direction du suivi de l'état de l'environnement, ministère du Développement durable, de l'Environnement, de la Faune et des Parcs, Origine des concentrations élevées de nickel dans l'air ambiant à Limoilou, 15 avril 2013 http://www.mddefp.gouv.qc.ca/air/ambiant/nickel-limoilou/concentrations-nickel-air-Limoilou.pdf

À partir de figure 2, les constats suivants peuvent être faits :

- le niveau moyen le plus élevé de nickel dans les fractions $PM_{2,5}$ et PM_{10} à la station Des Sables a été enregistré en 2001 (49,9 ng/m³);
- les concentrations moyennes de nickel dans les fractions $PM_{2,5}$ et PM_{10} à la station Des Sables ont diminué au cours de quatre dernières années.

Document 1 : Constats de la DRSP sur les risques associés au nickel présent dans l'air de Limoilou à partir des concentrations mesurées dans La Cité-Limoilou.

De plus, le rapport souligne que, malgré l'importance des concentrations observées de 2010 à 2012, il s'agit somme toute de concentrations bien en deçà de celles observées dans des villes minières telles que Sudbury (Ontario, Canada).

Tableau 3. Concentrations de nickel pour quelques stations d'échantillonnage du MDDEFP

	Stations	Hi-Vol < 150 µm
Urbain	Québec Des Sables (2012)	23 ng/m³ (0,023 µg/m³)
	Québec Des Sables (2011)	69 ng/m³ (0,069 µg/m³)
	Québec Des Sables (2010)	96 ng/m³ (0,096 µg/m³)
	Weber (Sherbrooke)[1]	1,5 ng/m³ (0,0015 µg/m³)
	Hull (Gatineau)[1]	1,9 ng/m³ (0,0019 µg/m³)
Rural	Mercier (2008-2011)	3 ng/m³ (0,003 µg/m³)
	Auclair[1]	1,5 ng/m³ (0,0015 µg/m³)
	Édouard[1]	1,5 ng/m³ (0,0015 µg/m³)
	St-Simon[1]	1,7 ng/m³ (0,0017 µg/m³)
	La Pêche[1]	1,5 ng/m³ (0,0015 µg/m³)

Adapté de Walsh, P, et J.-F. Brière (2013)
[1]Années de références non disponibles.

Cependant, comme illustré à la figure 3, en milieu industrialisé comme dans la région de Sudbury (station rue Nickel), les concentrations annuelles moyennes de nickel (PM_{10}) pour les années 1997 et 1998 étaient de 140 ng/m³ (0,14 µg/m³). Rappelons, que les concentrations annuelles moyennes de nickel (PM_{10}) pour la station Des Sables variaient de 11 à 26 ng/m³ (0,0106 à 0,0256 µg/m³).

Document 2 : Tableau comparatif des concentrations de nickel pour certaines villes québécoises.

Dans son Avis, la DRSP introduit la liste de ses recommandations en soulignant que : « Une partie de l'arrondissement La Cité-Limoilou supporte un des pôles industriels majeurs de la région, et ce, depuis plusieurs décennies. La contamination par le nickel est le reflet de cette activité. Ce territoire présente un cumul de facteurs de risques environnementaux et de nuisances pour la santé de sa population qui mérite une approche globale et concertée de réduction de ces risques. » (Avis, p. 23)

L'initiative de vigilance citoyenne du Port de Québec

Dans le premier rapport d'analyse qu'elle a produit (Lalande et Duchesne, 2013a), l'ICVPQ envisage les risques liés à la présence de nickel dans l'air de Limoilou selon une conception scientifique du risque. Toutefois, cette conception se complexifie lors de la présentation des résultats et des demandes liées aux impacts de la pollution atmosphérique : le risque s'articule alors en termes d'effets sur « la santé » et des effets sur « notre vie ». Selon nous, ce changement de ton dans le discours témoigne d'une conception plurielle du risque qui n'oppose pas la conception scientifique et la conception profane.

Quantitatif

Un des premiers tableaux produits par l'ICVPQ met en parallèle les concentrations en métaux lourds mesurées dans diverses villes à travers le monde (voir document 3). Cette analyse comparative fut rendue possible par la première analyse de la poussière rouge récoltée par l'ICVPQ dans les quartiers centraux et commandée à un bureau scientifique indépendant et par la recherche documentaire poussée réalisée par l'ICVPQ.

Tableau 1. Concentration en métaux lourds (mg/kg) dans la poussière de rue de Limoilou en comparaison avec diverses aglomérations urbaines.

	Fer (Fe)	Arsenic (As)	Chrome (Cr)	Cobalt (Co)	Cuivre (Cu)	Étain (Sn)	Manganèse (Mn)	Nickel (Ni)	Plomb (Pb)	Vanadium (V)	Zinc (Zn)	Références
Limoilou, Canada 2012-10-26	170000	9	50	26	644	38	333	474	118	49	998	
Ottawa, Canada	18948	1	43	8	66	3	432	15	39	34	113	1
Hamilton, Canada					129				214		645	2
Sault Ste-Marie, Canada					81				64		193	3
New York, États-Unis					355				2583		1811	4
Manchester, Angleterre	11302				92		263		354		706	5
Birmingham, Angleterre					467			41	48		534	6
Londres, Angleterre	26				155				1030		680	7
Oslo, Norvège	51			19	123		833	41	180		412	8
Madrid, Espagne	19			3	188		362	44	193	17	476	8
Hong Kong, Chine					173				181		1450	9
Xi'an, Chine		11	167		95		687		230		421	10
Delhi, Inde			446		224			138	249		330	11
Buras, Turquie							521	121	486		121	12
Istanbul, Turquie					115		396	30	189		460	13
Seoul, Corée					101				245		296	14
Kuala Lumpur, Malaysie	1790				36		153		2460		344	15
Mutha, Jordanie	5362				69		136	2	143		132	16
Karak, Jordanie	4968		18	11	33		144	22	75		131	17
Concentrations naturelles		5	20	10	30	5		20	25	25	60	18

1. Rasmussen et al. 2001; 2. Droppo et al. 1998; 3. Stone et Marsalek, 1996; 4. Fergusson et Ryan 1984; 5. Robertson et al. 2003; 6. Charlesworth et al. 2003; 7. Schwar et al. 1988; 8. De Miguel et al. 1997; 9. Li et al. 2001; 10. Yongming et al. 2006; 11. Chon et al. 1995; 12. Aslan 2001; 13. Sezgin et al. 2003; 14. Hyo-Teak et al. 1995; 15. Ramlan et Badri. 1989; 16. Manasreh 2010; 17. El-Hasan 2006; 18. CCME 1991.

Document 3 : Tableau comparatif produit par l'ICVPQ présentant les concentrations en métaux lourds dans diverses villes à travers le monde.

La lecture de ce tableau permet de constater l'appropriation du discours scientifique du risque : on y convoque plusieurs études scientifiques soutenues par des mesures précises et fiables permettant de supporter son propos.

Cette perspective sur le risque est reprise dans le premier rapport produit par l'ICVPQ. Sans reprendre l'ensemble du document, on constate que l'analyse se réfère systématiquement à la mesure des éléments reconnus comme étant nocifs pour la santé humaine et pour l'environnement (voir document 4).

Tableau 1. Concentrations moyennes de particules en suspensions et de métaux lourds dans l'atmosphère du territoire de Limoilou (trois stations suivies entre avril 2010 et mars 2012, n = 295 observations).

Métal	Concentrations moyennes (ng/m^3)	Norme : concentration initiale (ng/m^3)	Norme : concentration limite (ng/m^3)	Période de référence pour la norme	Occurrence du dépassement de la norme
Particules	55 000 ± 4000	90 000	120 000	24 heures	4,4 %
Nickel	52 ± 16	10	12	1 an	100 %
Arsenic	2,5 ± 0,3	2	3	1 an	50 %
Zinc	224 ± 55	100	2500	24 heures	1 %
Cuivre	186 ± 31	200	2500	24 heures	0 %
Baryum	18 ± 4	25	50	1 an	0 %
Plomb	12 ± 1	25	100	1 an	0 %
Cadmium	0,8 ± 0,3	3	3,6	1 an	0 %

Note : Pour les valeurs sous le seuil de détection, la concentration est évaluée à 50 % de ce seuil. L'occurrence du dépassement de la norme est exprimée en fonction de la période de référence pour la norme. Par exemple, le nickel dépasse la valeur moyenne annuelle limite deux années sur deux, donc 100 % des cas. En comparaison, la norme journalière pour les particules est dépassée à 13 occasions sur 295 observations, soit dans 4,4 % des cas.

Document 4 : Tableau synthèse des concentrations moyennes de particules en suspension dans un des quartiers centraux de la ville de Québec.

Cette analyse scientifique présentant une évaluation quantitative du risque est la structure fondamentale du discours de ce premier rapport. D'ailleurs, la conclusion s'ouvre en soulignant que : "Les résultats issus de ces analyses confirment notre constat initial basé sur l'échantillonnage des dépôts de poussière dans divers lieux des quartiers centraux de la ville de Québec. En effet, les données du réseau de surveillance de la qualité de l'air du MDDEFP révèlent entre autres des concentrations anormalement élevées de nickel dans l'atmosphère du territoire de Limoilou. Ces concentrations dépassent plus de quatre fois la norme de qualité de l'air au Québec et plus de 35 fois les concentrations observées dans les plus grandes villes canadiennes." (Rapport ICVPQ, 2013).

Qualitatif

Ce premier rapport présente aussi des indices permettant de voir poindre une conception plurielle du risque et de son analyse. Dans le sommaire, les phrases d'introduction et de conclusion nous semblent particulièrement instructives à ce propos. On y lit : « À l'automne 2012, plusieurs témoignages concernant des émanations de poussière en provenance du Port de Québec, jumelés à des analyses chimiques de dépôts de poussière par les citoyens, ont mis au jour une problématique environnementale d'importance, soit la contamination des quartiers centraux par les métaux lourds manutentionnés au Port de Québec. » (Lalande et Duschene, 2013a, p. 1; texte souligné par nous). Le sommaire se termine ainsi : « Nous jugeons aussi qu'il y a urgence d'agir afin de documenter l'état de la contamination du territoire bordant les installations portuaires et de prendre les mesures nécessaires afin de mieux contrôler les émissions et stopper la contamination de notre milieu de vie. » (Lalande et Duschene, 2013a, p. 1; texte souligné par nous).

La pertinence sociale de l'évaluation de la contamination des quartiers centraux de la ville de Québec est fortement suggérée dans le sommaire du rapport. C'est cette pertinence sociale qui, dans le rapport de l'ICVPQ, justifie la nécessité d'évaluer le risque, de le caractériser, de le gérer et de communiquer à son sujet. Toutefois, toute cette procédure n'a de sens pour l'ICVPQ que si le « milieu de vie » est protégé. D'ailleurs, lors de la présentation des résultats, Lalande n'hésite pas à mettre de l'avant l'importance de ne pas perdre de vue les préoccupations citoyennes ainsi que l'illustrent les diapositives suivantes qui clôturent sa présentation (Lalande, 2013, pp. 25 et 26) :

Effets sur notre santé
- Effets de la pollution particulaire
- Effets associés à la présence de métaux lourds
- Effets cancérigènes
- Effets non-cancérigènes
- Dermatites, rhinites, allergies, asthme

- Maladies respiratoires chroniques
- Hospitalisation et mortalité quotidienne
- Autre...

Tableau 2 : Diapositive, présentation du 28 avril 2013, page 25

Effets sur notre vie
- Effets sur tout l'environnement : air, sol, eau
- Effets (sur) nos propriétés
- Dégradation prématurée des biens
- Perte de valeur
- Effets sur nos vies
- Perte de jouissance et limitation des activités
- Nettoyage constant
- Frustration

Tableau 3 : Diapositive, présentation du 28 avril 2013, page 26.

On voit ainsi apparaître dans ce discours une préoccupation citoyenne qui regroupe un ensemble de conséquences négatives qui ne sont pas nécessairement triées à partir de critères de mesure quantitative ou qui relève exclusivement d'une préoccupation pour la sécurité des individus. Cette liste des préoccupations relève donc davantage d'une conception « non scientifique » du risque.

Discussion

Notre lecture du discours citoyen dans la controverse sur les épisodes de poussière métallique dans les quartiers centraux de la ville de Québec suggère que la conception du risque à la base de ce discours ne semble pas s'enraciner dans la dichotomie de la « conception scientifique » et de la « conception profane » du risque. En fait, le discours nous semble reconduire ces deux conceptions, d'une part dans le projet d'affirmer l'existence du problème de contamination à la poussière rouge (appel à une conception scientifique du risque) et, d'autre part, dans le projet d'expliciter les préoccupations des citoyens dans cette controverse, de nommer ce qui, pour eux, est littéralement « en jeu ».

Il nous semble que cette conception plurielle du risque a un triple effet sur la controverse. Premièrement, le discours citoyen sur le risque permet de « garder vivante » cette controverse. De plus, la controverse demeure vivante principalement parce que le discours citoyen a su résister aux différents efforts visant à le disqualifier. Considéré a priori comme une simple expression de l'ignorance et de la peur de certains citoyens incapables de comprendre les véritables processus à l'œuvre dans ces épisodes de « poussière rouge », le discours citoyen est devenu peu à peu une référence pour l'ensemble des acteurs de cette controverse. Ainsi, la solidité « scientifique » des données recueillies a permis de garder cette controverse vivante.

De plus, si l'on considère, par exemple, le discours de la DRSP, l'Avis de santé publique publié ouvre sur des recommandations bien précises aux différents acteurs. Selon une logique rarement explicitée, la mise en œuvre de ces recommandations devrait permettre de clore la controverse, de la faire disparaître, de la résoudre. Or, le discours citoyen permet de mettre en évidence que la mise en œuvre des recommandations ne permet pas de rencontrer l'ensemble des préoccupations exprimées par la communauté. Si le rapport de la DRSP traite de contamination au nickel, le discours citoyen porte des préoccupations relatives aux impacts sur un milieu de vie.

Le second effet de la mise en place d'un discours citoyen faisant référence à une conception plurielle du risque concerne l'enrichissement du débat. En effet, l'analyse citoyenne de la situation a largement permis un élargissement et une redéfinition du problème. Par exemple, alors que le débat public portait initialement sur « la poussière rouge », il porte désormais sur « la contamination au nickel de l'air et du sol » des quartiers centraux de la ville de Québec. Cette redéfinition de la controverse a permis de donner une voix aux citoyens, de rendre leur discours crédible et écouté. En effet, la maîtrise de la rhétorique scientifique liée au risque dont a fait l'illustration l'ICVPQ a eu pour effet de convaincre les journalistes et autorités en place - à savoir l'administration du port de Québec, le maire de la ville, la DRSP, les représentants des gouvernements provincial et fédéral - du caractère fondé des préoccupations citoyennes.

Troisièmement, le dialogue entourant cette controverse a explicitement mené à la prise d'actions concrètes dans le but d'améliorer la qualité de vie des citoyens des quartiers centraux. On a constaté la mise sur pied de plusieurs opérations de nettoyage des rues des quartiers centraux; amendement de certaines pratiques de transbordement de minerai, proposition d'un plan d'action de développement durable par la direction du Port de Québec; proposition par le ministère de l'Environnement de changer de la norme quant à la concentration de nickel dans l'air (alors que la moyenne était calculée sur une base annuelle, elle l'est maintenant sur une base quotidienne); un site internet présentant les données recueillies quant à la qualité de l'air a permis de constater une amélioration de la qualité de l'air, bien que plusieurs mesures démontrent qu'il existe toujours des épisodes où la concentration de nickel se retrouve au-dessus des normes. À notre avis, ces actions ont été possibles entre autres parce que, dans ce cas, les citoyens ont mobilisé un discours sur le risque conforme à une conception scientifique.

Des citoyen.e.s engagé.e.s

Comme nous avons tenté de l'illustrer dans cet article, il arrive que les conceptions du risque véhiculées par les discours ne soient pas aussi exclusives que ce qui est parfois sous-entendu. La rhétorique selon laquelle les discours sur le risque sont nécessairement incommensurables tombe à plat : l'analyse proposée par l'ICVPQ démontre une maîtrise plus qu'adéquate de l'évaluation quantitative permettant ainsi de situer au cœur de la controverse les préoccupations portées par la population des quartiers centraux. Dans ce cas-ci, l'analyse de l'ICVPQ intervient dans le débat en une sorte de conversation avec la DRSP en faisant l'illustration de ses capacités de compréhension des enjeux complexes liés à la pollution métallique.

La proposition de l'ICVPQ a donc pour conséquence de mettre en échec le modèle du déficit citoyen qui se présente en toile de fond, notamment lorsqu'il est entendu implicitement que les citoyens ne sont pas en mesure de mobiliser ou de comprendre la notion scientifique de risque. Elle a aussi pour conséquence de forcer les interlocuteurs à répondre à ses questions et à ses demandes.

Mais, peut-être encore plus important, l'analyse qualitative du risque de l'ICVPQ met de l'avant une évidence délicate à aborder et trop souvent occultée : le fait que, dans une certaine mesure, on « ne sait pas », qu'il existe de larges pans de notre savoir qui sont encore à construire. Or, cette incertitude est souvent perçue comme une menace à notre savoir actuel, alors qu'il peut aussi s'agir d'une chance pour développer de nouveaux savoirs et de nouvelles manières de faire.

Conclusion

Dans cet article, nous avons illustré un cas où l'initiative citoyenne maîtrise des notions qui structurent l'évaluation scientifique de risque, ce qui leur permet d'exprimer l'ensemble de leurs préoccupations quant à la contamination de leur environnement par certains métaux lourds provenant d'une source bien identifiée. Le débat sur la poussière métallique dans les quartiers centraux de la ville de Québec présente bien un cas ou les conceptions du risque scientifique et profane sont maîtrisées par les acteurs citoyens, un cas où la contribution des citoyens permet d'enrichir et de garder vive la controverse. Il serait opportun de voir si des situations semblables existent ailleurs dans le monde, des situations où la maitrise du discours visant à mesurer le risque n'occulte pas les préoccupations citoyennes, pour tenter de comprendre dans quelle mesure cette maîtrise contribue à maintenir les controverses socialement vives. Ce genre de controverse publique mettent souvent en jeu des biens inestimables, qu'il s'agisse d'un environnement de vie sain, d'assurance de conditions de vie acceptables pour le développement des enfants, voire de paix sociale. En d'autres mots, on peut se demander si une conception du risque qui dépasse la dichotomie « conception scientifique » - « conception profane » est davantage susceptible de porter des projets socioscientifiques orientés vers ce que d'aucuns nomment le bien commun.

Documents consultés

Akrich, M., Barthe, Y. et Rémy, C. (2010). *Sur la piste environnementale : menaces sanitaires et mobilisations profanes*. Paris : Presses des MINES.

Callon, M., Lascoumes, P., Barthe Y. (2001) *Agir dans un monde incertain, essai sur la démocratie technique*. Paris, Édition du Seuil.

Direction régionale de santé publique de l'Agence de la santé et des services sociaux de la Capitale-Nationale (2013). « Contamination atmosphérique dans l'arrondissement la Cité-Limoilou : La question du Nickel. Avis de santé publique », Agence de la santé et des services sociaux de la Capitale-Nationale, Québec. En ligne : www.dspq.qc.ca/.

Hansson, S. O. (2012) A Panorama of the Philosophy of Risk. In *Handbook of Risk Theory*, Roeser S, Hillerbrand R, Sandin P, Peterson M (eds), pp 28-54. Dordrecht: Springer Netherlands.

James W. Stoutenborough, Arnold Vedlitz, and Xinsheng Liu (2015). The Influence of Specific Risk Perceptions on Public Policy Support: An Examination of Energy Policy, The ANNALS of the American Academy of Political and Social Science March 2015 658: 102-120, doi:10.1177/0002716214556472

Jasanoff S (2012) *Science and Public Reason*. The Earthscan Science in Society, Routledge, New York.

Kermisch, C. 2012. Risk and responsibility: A complex and evolving relationship. *Science and engineering ethics* 18(1): 91-102.

Lalande, Véronique (2013). « Présentation, Rencontre du 28 avril 2013. Impacts environnementaux des activités industrielles au Port de Québec », Initiative citoyenne de vigilance du Port de Québec, Québec. En ligne : www.vigilanceportdequebec.com/.

Lalande, Véronique et Duschesne, Louis (2013a). « Analyse des concentrations de métaux dans l'air ambiant du territoire de Limoilou », Initiative citoyenne de vigilance du Port de Québec, Québec. En ligne : www.vigilanceportdequebec.com/.

Lalande, Véronique et Duschesne, Louis (2013b). « Analyse de la provenance du nickel dans l'air ambiant du territoire de Limoilou en fonction de la direction des rafales de vent », Initiative citoyenne de vigilance du Port de Québéc, Québec. En ligne : www.vigilanceportdequebec.com/.

Lalande, Véronique et Duschesne, Louis, (2013c). « Analyse des concentrations denickel dans l'air ambiant des quariers Limoilou et Vanier (d'avril 2012 à mai 2013). » Initiative citoyenne de vigilance du Port de Québéc, Québec. En ligne : www.vigilanceportdequebec.com/.

Letourneau, L., Cardenas Gomez, O. C., & Richard, V. (2013). GM Foods Regulations: Coming to Terms with the Lay Conception of Risk. *Food Studies: An Interdisciplinary Journal, 2*(2), 15-29.

Manning W J (2013) « Urban environment: Recognizing that pollution and social factors can create barriers to development of more healthy and liveable cities ». *Environmental Pollution* 183(1). dx.doi.org/.

Peretti-Watel, P. (2001). *La société du risque*. Paris: Éd. La Découverte.

Pouliot, C. (2015). *Quand les citoyen.ne.s soulèvent la poussière, la controverse autour de la poussière métallique à Limoilou*. Montréal : Carte blanche.
Pouliot C and Godbout J. « Thinking outside the 'knowledge deficit' box », *EMBO reports Science & Society, 15(8) 833-835*.
Stirling A (2010) « Keep it complex. » *Nature*. Vol 468. pp. 1029-1031
Thompson, P., and W. Dean. 1996. « Competing conceptions of risk. » Risk: Health, Safety & Environment 7(Fall): 361-84.
Wynne, B. (1996). May the sheep safely graze? A reflexive view of the expert-lay knowledge divide. In S. Lash, B. Szerszynski & B. Wynne (Eds.), *Risk, environment and modernity. Towards a new ecology*. London: Sage.
Zinn, J. (2008). *Social theories of risk and uncertainty : an introduction*. Malden, MA: Blackwell Pub.

M@GM@ ISSN 1721-9809
International Protection of Copyright and Neighboring Rights

Périodique électronique fondé et dirigé par le Sociologue Orazio Maria Valastro
Revue enregistrée n.27/02 du 19/11/02 dans le Registre Presse du Tribunal de Catania
Rédaction: via Pietro Mascagni n.20, 95131 Catania-Italie
Directeur Responsable : Orazio Maria Valastro
Inscrit dans le répertoire de la presse spécialisée de l'Ordre des Journalistes de la Sicile
Périodique diffusé par l'host SARL OVH avec siège à Roubaix-France

